3 1761 03573 3583

LF
V2952m
19166

MEMOIRES
DU CHEVALIER
DE RAVANNE,

Page de Son Alteſſe LE DUC REGENT
& Mouſquetaire.

TOME PREMIER.

H38301
2H.8.H5

A LONDRES.

M. DCC. LI.

MEMOIRES
DU CHEVALIER
DE RAVANNE,

Page de Son Altesse LE DUC REGENT *&*
Mousquetaire.

JE ne pourrois jamais comprendre la facilité avec laquelle on écrit tant de Mémoires, si je n'étois convaincu que ce n'est la plupart du tems qu'un jeu d'imagination. L'effet qu'elle produit sur le cœur, n'est apparemment pas aussi sensible que la réalité; autrement je doute fort qu'on vît un si grand nombre de pareilles productions.

C'est un abus encore, selon moi, que

de prétendre qu'en racontant ſes peines, on les ſoulage. Si cela eſt, ce ne peut être que lorſqu'il reſte aſſez de douceur & d'agrémens pour les faire ſupporter, ou lorſqu'un meilleur ſort en a pris la place. Pour moi, qui malheureuſement ne ſuis dans aucun de ces cas, & dont les playes mêmes ſaignent encore, peu s'en faut que la plume ne me tombe de la main.

On m'alleguera peut-être qu'il y a de certaines peines chéries où l'on ſe plaît, & que c'eſt ce qui me ſéduit. Point du tout. Les miennes ſont d'une nature à en déteſter juſqu'au ſouvenir même. Je n'ai que des reproches à me faire, un autre à ma place les garderoit peut-être en lui-même. Moi au contraire je croirois en mériter un nouveau, ſi je privois le public de l'utilité qu'il en peut tirer. Voilà mon but. Si j'ai d'ailleurs quelque grace à demander, ce n'eſt pas pour ma conduite, que je condamne d'avance; mais pour mon ſtyle, qu'une trop grande diſſipation ne m'a jamais permis de bien former.

L'hiſtoire de ma vie peut ſur-tout ſervir d'exemple aux jeunes gens. C'eſt à eux en particulier à qui j'en fais le ſacrifice, afin qu'ils apprennent à raiſonner de bonne heu-

re, & à tenir en bride leurs paſſions. Si elles ſont capables de jetter dans les plus grands écarts les perſonnes les plus expérimentées, que n'en ont pas à craindre des cœurs encore novices, & inceſſamment remués ? Enfin, ce ne ſeroit pas la premiere fois qu'un bien ſortiroit d'une mauvaiſe cauſe : c'eſt ce que j'eſpere, ainſi j'entre en matiere.

Le lieu de ma naiſſance ne ſe trouvant que dans quelque Carte particuliere, je me contenterai de dire que je ſuis de la Province de Champagne, de cette partie qui tient à la Lorraine. Mes parens nobles comme le Roi, n'en étoient pas plus à leur aiſe. Ils vivoient à l'égard des richeſſes dans cette heureuſe médiocrité, qui fut toujours l'aſyle le plus sûr du véritable honneur & de la probité. Auſſi tout ce qu'ils eurent jamais de plus fort à ſe reprocher, fut d'avoir mis au monde un fils, qui s'éloignant de leur noble ſimplicité, s'eſt plongé dans un abîme d'égaremens & de miſeres.

Mon pere étoit le meilleur pere qui fut jamais. Ma mere n'avoit pas moins les qualités d'une bonne mere ; mais la mort me la ravit dans mon bas âge, & me laiſſa avec un frere & deux ſœurs. Mon pere la voyant

ſur le point de mourir, lui demanda ce qu'il feroit de nous. Vos filles, lui répondit-elle, ſe ſouviendront, j'eſpere, de mes leçons; entretenez-les dans la modeſtie, & la frugalité; & ſur-tout ne permettez pas qu'elles s'abandonnent à l'oiſiveté. Pour vos fils, ajouta-t-elle, c'eſt votre affaire; tranſmettez-leur ſeulement ce que vous tenez de nos ancêtres, l'honneur, & une probité qui montre des mœurs reglées. A ce dernier égard, reprit-elle en ſoupirant preſque pour la derniere fois, veillez ſur votre aîné, je crains de ſon tempérament les paſſions vives & volages. Hélas! c'étoit de moi qu'il s'agiſſoit. Ma mere au dernier moment de ſa vie, ſembloit prophétiſer mes dereglemens & mes infortunes.

Elle mourut, le deuil fut extrême dans toute la famille. Mon pere le porta le reſte de ſa vie. Le veuvage auquel il ſe condamna, quoiqu'à la fleur de ſon âge, n'en fut que la moindre marque. Il la pleuroit preſque ſans ceſſe, & ſur-tout pendant les premieres années. Il lui arrivoit ſouvent de nous prendre tous quatre, pour gémir avec nous ſur ſa perte & la nôtre. Plaiſe à Dieu, s'écrioit-il quelquefois dans ces occaſions, qu'aucun de

vous ne me donne jamais d'autre nouveau ſujet de pleurs !

Mes ſœurs ayant encore beſoin d'une gouvernante, il en vint une aſſez propre à remplir le plan de leur éducation. Mon pere ſe chargea lui-même de la mienne & de celle de mon frere, c'eſt-à-dire pour les principes d'honneur, le maintien & les manieres. Du reſte, nous avions des maitres de pluſieurs eſpeces, & qui ſervoient également à mes ſœurs & à nous. Nos âges ne différoient pas de beaucoup, & nos jeuneſſes ſe confondoient tellement, que l'on ne reconnoiſſoit qu'à peine les ainés des cadets.

A peine eûmes-nous appris mon frere & moi ce qu'on nous enſeignoit de commun avec mes ſœurs, qu'on fit venir un précepteur pour nos humanités. Nous nous mîmes donc au Latin. J'y fis d'abord aſſez de progrès. Peut-être en aurois-je fait de plus grands, ſi je n'euſſe été diſtrait par l'arrivée d'une couſine de mon âge, dont la mere venoit auſſi de mourir. Ce fut-là le premier écueil de mon repos. La vue de cette tendre fille, pleine de mille graces, & vétue d'un petit deuil charmant, me toucha juſqu'au vif.

Tout ce que je ſçus d'abord d'elle-même,

fut qu'elle s'étoit promiſe une grande conſolation en rendant viſite à ſes couſines, mais qu'elle regrettoit déja de ne la pouvoir pas faire peut-être auſſi longue qu'elle le voudroit. Son petit air, ſa petite maniere de s'exprimer, acheverent de me pénetrer. Chaque geſte en elle paroiſſoit un petit *inpromptu*, & ſoit qu'elle parlât ou qu'elle remuât, j'étois ravi de plus en plus. Comme je ne perdois rien de tout ce qui lui échappoit, je lui demandai comme par inſtinct, s'il étoit donc vrai qu'elle reſteroit ſi peu avec nous. Elle me répondit ſans héſiter que cela n'étoit que trop vrai, que ſon pere la conduiſoit au Couvent, & que pour comble de diſgrace, elle ne le reverroit qu'au retour de la campagne qui alloit commencer en Flandre.

Cette nouvelle que j'entendis mieux que la premiere fois, me rendit tout-à-coup morne & rêveur. Si l'on m'en avoit demandé la cauſe, je n'aurois gueres ſçu que répondre, excepté que j'aurois voulu qu'elle reſtât, & qu'elle ne parlât jamais de s'en aller. C'eſt tout ce que ma jeuneſſe me permettoit de penſer; mais bientôt je donnai à connoître ce qu'il y avoit à craindre de mon tempérament.

Ma petite coufine avoit accufé jufte, en difant qu'elle ne nous tiendroit pas longtems compagnie. Son pere, frere de ma défunte mere, & Capitaine de Cavalerie, ne l'avoit amenée qu'en paffant. Obligé d'aller en campagne, & plus embarraffé de fa fille que mon pere ne l'étoit encore des fiennes, il la conduifoit dans un Couvent à cinq lieues de-là. Ni mes inftances qui fembloient ne tirer à aucune conféquence, ni celles de mes fœurs, & de mon pere même, ne purent le faire changer de réfolution. Mon oncle avoit déja écrit à l'Abbeffe. Sa parole étoit donnée, & tout ce que nous pûmes obtenir, fut qu'il reprendroit fa fille au retour de la campagne, & qu'ils viendroient enfemble paffer l'hiver avec nous.

Il fallut me réfoudre à voir partir le cher petit objet de mon ame. Je l'embraffai mille fois. Ce n'étoit de fon côté & du mien que geftes, que jargon de tendreffe. On nous admiroit. Mais que l'on fe trompoit groffierement, de croire que ce petit manege ne fût qu'un effet de la nouveauté, ou de la fympathie du fang ! Je n'eus pas perdu de vue mon oncle & fa fille, que je tombai dans l'abbattement & la mélancolie. Je ne

pouvois plus reprendre mes exercices, qu'on m'avoit permis de négliger pendant leur féjour. L'image de ma petite coufine me fuivoit par-tout. J'allois dans tous les lieux où j'avois badiné avec elle, & ne l'y trouvant plus je pleurois.

Ce defordre où mon pere lui-même me furprenoit à chaque inftant, ne put manquer de lui rappeller les dernieres paroles de ma mere. Mais comme il favoit que ce que je voulois, je le voulois d'abord fortement, & qu'après je m'en défiftois de moi-même, il crut que ce qu'il avoit déja vu arriver plus d'une fois arriveroit encore. Tel en effet a toujours été mon caractere, facile à émouvoir, & trop violent pour que cela durât long-tems. Qu'on ne s'étonne point après cela, fi à l'école des Pages & des Moufquetaires, école auffi brillante que dangereufe, on me voit tantôt dans les bras de l'Amour, tantôt au jeu, & quelquefois au cabaret, toujours fans partage, & abandonnant l'un pour courir après l'autre. Aujourd'hui même, revenu de ces defordres, je conferve néanmoins le même fond de caractere. J'en fuis encore tous les jours la dupe à l'égard de quelques liaifons d'amitié, où je donne d'a-

bord tête baiſſée. Il eſt vrai que dès que j'y apperçois quelque abus, je me ſers de la facilité que j'ai à me détacher, pour rompre & n'y plus penſer.

Mon pere s'attendoit donc que je me conſolerois de l'abſence de ma couſine; mais le moment en étoit bien plus éloigné qu'il ne s'imaginoit. Jamais je n'avois rien ſenti qui approchât du plaiſir que m'avoit donné ſa vue, ni du chagrin que me cauſoit ſon départ. On avoit beau vouloir me divertir par de nouveaux objets, aucun ne pouvoit balancer celui dont j'étois frappé. Cependant mon précepteur qui voyoit que je me négligeois de plus en plus, conſulta mon pere ſur la maniere dont il devoit en uſer. Mon pere me remit à ſa diſcrétion, mais en lui recommandant néanmoins d'uſer, autant que cela ſe pourroit, moins de ſévérité que de douceur.

Suivant ces ordres, mon précepteur s'aviſa d'un ſtratagême qui lui réuſſit. Ce fut de me promettre que j'irois voir ma couſine. Alors je fis des efforts incroyables. Il m'amuſa le plus long-tems qu'il put de cette promeſſe; mais voyant qu'elle ne s'exécutoit point, je me dépitai & fis moins que jamais,

Après le ſuccès qu'avoit eu la ruſe de mon précepteur, mon pere, qui d'ailleurs ne pouvoit ſe porter à la rigueur que demandoit le cas, mollit par tendreſſe, & ſatisfit mon entêtement. Ah! que c'eſt aimer mal un enfant, que de ſe rendre ainſi à ſes volontés! Les peres & meres ne ſçavent gueres quelquefois, ce qu'ils s'attirent par-là. Je les plaindrois, ſi je ne croyois plus encore qu'ils meritent d'être blâmés.

Un beau matin, lorſque je m'y attendois le moins, mon pere me demanda ſi je voulois l'accompagner. J'ai fait ſeller ton bidet, ajouta-t-il en ſouriant, nous irons voir ta couſine; mais à condition que ton précepteur ne ſe plaindra plus de toi. N'eſt-ce pas encore une tricherie, mon cher pere, lui répondis-je, la larme à l'œil? Non, je t'aſſure, repliqua-t-il avec complaiſance, pourvu que tu me promettes ce que je veux de toi. Je le ferai, m'écriai-je en me précipitant dans ſes bras. Il m'embraſſa, & nous partîmes.

Je fus d'une impatience ſans égale pendant tout le chemin. Je ne ſouffris qu'avec peine que nous nous arrêtaſſions pour diner chez un Gentilhomme de nos parens. Enfin

nous arrivâmes; & mon pere, avant même que ſe débotter, me mena au Couvent où étoit ma couſine. De peindre ce qui ſe paſſa chez moi en la voyant, il me feroit impoſſible. Je demeurai pendant quelque tems tout ſtupéfait & comme immobile. Je revins peu à peu de cet agréable ſaiſiſſement; & mes ſens reprenant leur cours, je lui donnai le mieux que je pus un baiſer au travers de la grille.

Elle n'étoit guères moins émue que moi. Les Religieuſes qui l'accompagnoient, admiroient la ſenſibilité qui paroiſſoit des deux côtés dans cette entrevue. Nous ne nous quitâmes qu'à la nuit, & juſqu'au lendemain. La joie que j'avois reſſentie, & celle que j'eſperois encore, ne me permirent preſque pas de dormir toute cette nuit. Je me levai de grand matin, j'éveillai mon pere, & ne ceſſai de le tourmenter juſqu'à ce que nous retournaſſions où nous avions été la veille. Nous nous y rendîmes, & pour comble de ſatisfaction, j'entrai à la faveur de ma jeuneſſe dans l'intérieur du Couvent, tandis que mon pere alla viſiter quelques amis.

Me voyant dans le Couvent, & preſqu'auſſi-tôt dans les bras de ma chere couſi-

ſine, on peut juger de mes tranſports. Je ne pouvois ſuffire à l'excès de ma joie; & quoiqu'elle fût troublée par la préſence importune de quelques Religieuſes, je l'aurois bien ſouhaitée de plus longue durée. Je dînai, & paſſai tout le jour dans le Couvent; mais le ſoir, & mon pere arrivant, il fallut prendre tout-à-fait congé. Ce ne fut pas ſans peine, ni ſans nous promettre que nous nous reverrions bientôt. Lorſque nous fûmes ſortis, mon pere fortifia cette eſperance. Je pris courage, & nous fûmes nous repoſer pour partir le lendemain.

De retour au logis, il fallut ſonger à contenter mon précepteur. Je ne tins pas ſi religieuſement parole, qu'on n'eût beſoin d'uſer encore de quelques artifices. Le plus efficace de tous, fut de me menacer que ma couſine que j'attendois ne viendroit pas, ſi on ne voyoit en moi plus d'application. Par-là on me tint en haleine, je parus avoir quelque ardeur pour l'étude, & les progrès en auroient été plus conſidérables, ſi mille diſtractions dont je n'étois pas le maître, n'en euſſent rallenti le cours.

Un accident qui ſurvint dans la famille, l'arrêta même tout-à-fait, & me priva du

plaifir de voir ma coufine. La petite vérole nous prit tous quatre prefque à la fois. Quoique cette maladie foit bien moins dangereufe dans notre Province qu'à Paris; nous en fûmes tous fort maltraités. Je crois, fauf l'avis de la Faculté, que moins on fait dans la petite verole, moins on la rend dangereufe. J'en juge par trente enfans de payfans qui furent atteints en même tems que nous de cette maladie, & qui malgré la faifon déja affez froide, & le peu de précaution qu'on prenoit de les retenir même à la maifon, furent plutôt & mieux guéris que nous, dont on prenoit un foin particulier. Pas un d'eux ne parut feulement dans le moindre danger; tandis que mon pere faillit à nous perdre tous à la fois.

Cependant mon oncle, pere de ma coufine, ayant fini la campagne, arriva fur ces entrefaites. Voyant notre défordre, & prévenu du rifque qu'il y auroit pour fa fille en fuivant fon projet, il aima mieux la laiffer où elle étoit. C'étoit l'unique enfant qu'il eût d'un tendre mariage, contracté à la fourdine dans une Garnifon. Outre qu'il l'aimoit tendrement, il eût perdu avec elle plus de revenu qu'il n'en tiroit de fa Compa-

gnie, & il eſt rare qu'un Officier en ait trop.

Il y avoit déja près de trois ſemaines que mon oncle étoit au logis, ſans que j'en ſçuſſe rien. On me l'avoit caché, non-ſeulement parce que j'étois fort mal, & qu'étant même aveugle je n'aurois pu le voir; mais parce que la connoiſſance de ſon arrivée auroit pû augmenter l'impatience où j'étois de voir ma couſine, & rendre mon état plus dangereux. Je n'étois pas moins chéri de mon pere, qu'elle l'étoit du ſien. La crainte qui les poſſédoit tous deux, m'auroit peut-être tenu bien plus de tems encore dans l'erreur, ſi commençant à me lever, & mes yeux à s'ouvrir, je ne l'euſſe apperçu d'une fenêtre de ma chambre qui donnoit ſur le jardin.

Je fis un ſaut en le voyant, qui marquoit bien le danger qu'il y auroit eu en effet, ſi j'avois eu plutôt connoiſſance de ſon arrivée. N'eſt-ce pas mon oncle, m'écriai-je, en m'élançant en l'air & frappant des mains? Non, non, Monſieur, me répondit un valet qui étoit du ſecret, vous vous trompez. Pour cela non, repris-je en regardant de nouveau, je ne me trompe point, c'eſt lui-même, & je veux voir ma couſine. Ce valet voyant que la méche étoit éventée ſe mit à rire,

& defcendit pour en donner avis.

Tout étant bien concerté, je vis prefque fur le champ paroître mon oncle & mon pere. Dépêche-toi de te rétablir, me dit mon pere en entrant. Voici ton oncle, & pour ta coufine elle viendra quand tu feras en état de la recevoir. N'eft-elle donc point encore ici, demandai-je avec empreffement? Vraiment non, reprit mon pere; voudrois-tu qu'elle y fût au rifque de prendre ta maladie, & de mourir peut-être à tes yeux? Mourir, repliquai-je, non! mais je voudrois pourtant bien la voir. Tu la verras, dit alors mon oncle en s'approchant; puis me prenant par la main & me conduifant devant un miroir, il ajouta tout en riant; vois fi laid comme tu es, tu oferois jamais l'embraffer, quand même elle feroit ici. En effet je me trouvai horrible, & je pris alors pour argent comptant tout ce que l'on voulut me faire accroire.

Cependant j'étois un peu trop rufé & trop impatient, pour être long-tems dupe fur ce qui me tenoit au cœur. Je pris à la vérité patience jufqu'à ce que mon vifage, qui demeura toujours extrêmement changé, parut être un peu plus préfentable. Comme on

m'alléguoit ſans ceſſe que ma laideur ne s'effaceroit pas ſi-tôt, je dis à mon tour, & du ton d'un homme qui ſe ſeroit apperçu qu'on le jouoit, que ſi l'on attendoit que je fuſſe comme ma ſœur cadette, je courois grand riſque d'attendre toute ma vie. Cette ſœur, d'ailleurs aſſez jolie, avoit été la moins maltraitée de notre accident commun.

Mon pere & mon oncle entendant cette eſpece de ſaillie, ne purent s'empêcher de faire des éclats de rire. Le Printems néanmoins approchoit. Mon oncle parloit même déja de retourner en campagne. Il me dit alors : Ecoute, je dois partir bientôt ; tâche de devenir joli garçon, que ta couſine n'ait plus peur de toi, & je te l'amenerai en Automne pour ne plus jamais te quitter. En Automne, mon cher oncle ! lui répondis-je ; n'eſt-ce pas ce que vous promettiez déja il y a un an ? Sans doute, repris-je après lui : ho ! je vous jure que je n'attendrai de ma vie jusqu'à ce tems : je vois bien, m'écriai-je tout en larmes, qu'on ſe moque de moi. Dieu ! eſt-il permis qu'on puiſſe être ſi cruel ! On voulut m'appaiſer, il n'y eut pas moyen. J'entrai au contraire dans une eſpece de petite furie. Je frappois des pieds, & criois

criois de toute ma force. Enfin j'en dis & fis tant, que mon pere à qui je perdois le respect, me fit prendre & enfermer à clef dans une chambre. Certainement j'aurois dû essuyer un châtiment beaucoup plus rigoureux. Mon oncle même le vouloit, mais mon pere s'y opposa : mon caractere dans le cas vouloit, ou toute douceur, ou toute rigueur. C'est souvent ainsi que faute de bonnes mesures, on échoue dans l'éducation des jeunes gens. On ne devroit jamais manquer de consulter leur caractere, & d'agir avec eux aussi méthodiquement qu'avec des personnes d'âge.

Ne m'ayant jamais vu traiter avec la rigueur qui venoit de se passer, & que je subissois dans ma prison, je ne laissai pas que d'être fort étonné. Revenu à moi j'essuyai mes larmes, & commençai à former mille petits projets. On m'a trompé, disois-je, on s'est mocqué de moi ; mais puisque la ruse est d'un si bon usage, qui empêche que je ne m'en serve, & que je ne me satisfasse! Ma cousine au bout du compte n'est pas si loin. Je sçai le chemin de son Couvent, ne pourrois-je donc pas y aller? Sans doute, ajoutois-je, & je pourrois même, comme j'ai lû

dans certains Livres, l'enlever & vivre éternellement avec elle. Ceci me paroiſſant auſſi facile que je le penſois, je m'écriai : Oui, ma chere couſine, je vous verrai malgré tous, & vous poſſederai plutôt qu'on ne ſe l'imagine.

Ces paroles que je prononçai apparemment aſſez haut, furent entendues d'un domeſtique qui rodoit autour de ma priſon, & qui ne manqua pas de les rapporter auſſi-tôt à mon pere & à mon oncle. De pareils indices ne marquant pas une ſimple amitié, mais une vive paſſion, ils jugerent qu'il falloit s'y oppoſer, ne fût-ce que pour le tems de mes exercices, & m'obliger au moins à me former. J'avois alors environ douze ans. Mes humanités étoient fort avancées. Mon pere, qui étoit déja dans le deſſein de nous envoyer mon frere & moi à Nanci pour y achever nos études, le communiqua à mon oncle qui l'approuva. Tous deux eſperoient que me mettant dans une eſpece de nouveau monde, ils me feroient oublier l'objet qui avoit allumé cette eſpece de paſſion. Ils ſe trompoient. C'étoit la premiere que j'euſſe jamais ſentie, & il n'y avoit que le déſeſpoir qui pût m'y faire renoncer.

La réſolution priſe on ne penſa qu'à l'éxécuter. Elle le fut, même avant le départ de mon oncle. Comme il devoit aller cette année en Alſace, il fut arrêté qu'il prendroit ſon chemin par Nanci, & il m'y conduiſit avec mon pere. Notre précepteur dont on étoit content, & qu'on jugeoit nous être encore néceſſaire, ſur-tout à moi, fut du complot & de la partie. Ce fut lui qui m'en vint annoncer la nouvelle. J'en fus déſolé; mais après y avoir réfléchi, je m'imaginai que le ſuccès de mon projet n'en ſeroit pas plus difficile, & qu'il le ſeroit peut-être moins.

Mon précepteur revenant à la charge, fut fort ſurpris de me trouver tout-à-fait diſpoſé. Il en fit ſon rapport, & preſque ſur le champ on me fit ſortir de ma priſon. Je reparus après dix jours de captivité devant mon pere & mon oncle, qui juſques-là n'avoient pas voulu me voir. Ma ſoumiſſion les charma, ils la regardoient comme un effet du châtiment qu'ils m'avoient fait ſubir; mais c'eſt tout au plus, ſi l'ennui dont j'étois ſorti y avoit quelque part. Je ne ſçavois pas que mon premier projet avoit été trahi; mais le ſecond me paroiſſoit ſi ſûr, que j'au-

rois volontiers fait mes remercimens pour la facilité que je trouvois à l'exécuter.

Au lieu de tirer mon départ en longeur, comme on auroit dû s'y attendre, je le preſſai. Mon oncle étant obligé d'ailleurs de ſe rendre à l'Armée, on ne mit de délai qu'autant qu'il en falloit pour mettre ordre au bagage. Cela fait nous partîmes. Toute mon attention ſur la route, fut de faire des remarques pour l'exécution du deſſein que j'avois en tête. Mille queſtions que je fis, ſur-tout à l'égard du nom des lieux où nous paſſions, m'auroient trahi, s'il eût été permis d'avoir le moindre ſoupçon de mon projet. Enfin nous arrivâmes le deuxiéme jour, & dès le lendemain mon frere & moi avec notre précepteur fûmes nichés dans une penſion. Mon oncle prit auſſi-tôt le chemin de l'Armée, & mon pere celui du logis, où les affaires domeſtiques l'appelloient.

Malgré mon impatience, je fus trois ſemaines ou un mois avant que de faire mon coup. J'allois réguliérement en Claſſe chez les Peres Jéſuites, je repétois docilement ſous mon précepteur. Tout alloit ſi bien qu'il en donna avis à mon pere. Je l'appris,

& je crus que c'étoit le tems d'agir pour mon expédition. Je ne ſçai ſi c'eſt l'amour qui me donnoit de l'induſtrie ; mais ſans un tour comique que me joua mon précepteur, j'aurois vraiſemblablement réuſſi.

Les adieux que j'avois fait avec mon frere à divers parens, avoient rempli notre petite bourſe commune, dont la direction m'appartenoit. Mon oncle même nous avoit preſque enrichis, en nous quittant, comme s'il eût été de mon projet. Je pouvois donc compter avoir de quoi m'évader, & mettre en liberté ma couſine. L'inquiétude mortelle que cela pouvoit cauſer à la famille, n'étoit pas ce qui m'embarraſſoit le plus : je craignois ſeulement que ma petite couſine ne fût pas auſſi reſolue que moi. Après tout, diſois-je, je la verrai au moins. Mais le Ciel, qui voulut bien ſuppléer à la foibleſſe de ma raiſon dans un âge ſi tendre, s'oppoſa à mes petits deſſeins, & je n'eus pas même la vue de cette chere couſine.

La veille du jour que je devois planter-là mon précepteur, j'affectai d'être gai & de le contenter de mon mieux. Le lendemain au matin, il nous mena en Claſſe ſelon ſa coutume. A peine nous eut-il laiſſés, que

je fis accroire à mon frere que je me trouvois mal. Je demandai au Régent permiſſion de retourner au logis, il me l'accorda. Me voyant libre, je gagnai la porte de la ville & les champs. Arrivé au premier village, je tirai une liſte que j'avois dans ma poche, & demandai le chemin du ſecond. On me le montra. Cependant je ne laiſſai pas que de me perdre; & la laſſitude m'obligeant même de m'arrêter avant la fin du jour, je gîtai dans un hameau à quatre lieues de Nancy.

La crainte de m'égarer de nouveau, jointe à ma laſſitude extrême, me firent arrêter un cheval & un guide. Avec ce ſecours je fis le lendemain dix lieues; & comme je me trouvois bien de ma monture, & que je jugeois en avoir beſoin pour le ſuccès de mon entrepriſe, je l'achetai de mon guide, à qui elle appartenoit. Je lui payai ſi graſſement ſa bête & ſes peines, qu'il s'offrit de me conduire juſqu'à Sténai, où je lui avois dit que j'allois. Ce payſan n'étoit pas ſi ſimple, qu'il ne s'apperçût bien qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire dans mon fait. Il m'avoit déja queſtionné; mais je m'étois tenu ſur mes gardes. La reſerve dont j'en avois uſé,

& celle où j'étois encore à l'égard de ſes offres, le déterminerent à me dire : Monſieur, vous me paroiſſez un Gentilhomme du pays, & tout jeune que vous êtes, je ſoupçonne que vous avez quelque affaire. Ouvrez-vous à moi, ne craignez point ; s'il y a lieu de vous rendre ſervice, je le ferai.

La générosité de ce payſan, plus naïve encore dans ſon air & dans ſon patois, me porta à accepter ſes offres. Venez-vous-en donc avec moi, lui répondis-je ; & ſi vous me rendez quelque ſervice, vous pouvez compter d'en être bien récompenſé. Je ne lui en dis pas davantage. Je penſois bien en effet qu'il pouvoit m'être utile auſſi-bien que ſon cheval, mais j'aurois mieux aimé encore m'en paſſer. Nous partîmes: Arrivé à Sténay, je deſcendis à la premiere auberge. Ce fut-là que réfléchiſſant de plus en plus au deſſein qui m'amenoit, je reconnus le beſoin que j'aurois de mon payſan. Je m'ouvris à lui, il ne ſçut d'abord que répondre. J'avois bien prévu ſon ſcrupule : une piſtole que je lui donnai l'en guérit, & le détermina à tout ce que je voulus, il m'aida même de ſes conſeils. Nous convînmes de tout ce que ſon imagination & la mienne purent

nous ſuggerer. Que d'efforts inutiles ! Mon précepteur avoit déja mis ſi bon ordre à tout, qu'il coupa juſqu'à la racine du mal qui produiſoit tant d'agitations.

Etant venu pour nous reprendre au College, & bien ſurpris de ce que mon frere lui apprit, il n'en fit point à deux-fois. Sans ſe donner d'autre tems que celui de remettre ſon autre éléve à un valet, il prit la poſte ; & au lieu de me chercher en route, ou de venir avertir mon pere, il ſe rendit droit au Couvent de ma couſine. Il me connoiſſoit trop pour douter du motif de ma deſertion, & pour croire qu'il eût jamais de repos avec moi tant qu'il ſeroit queſtion de ce couſinage.

Le tems que j'avois mis en chemin, lui en avoit donné de reſte pour me prévenir. Il demanda d'abord la Supérieure, & lui ayant fait le détail de mon hiſtoire, il conclut par la prier, au nom du bon Dieu & de toute la famille, de feindre, lorſque je viendrois, que ma couſine etoit morte, & de conduire ſi bien cette innocente & utile tromperie, qu'elle pût avoir ſon effet. La Supérieure le lui promit, & lui tint ſi bien parole, que jamais comédie ne fut mieux

jouée.

jouée. Mon précepteur ne doutant pas de me prendre au gîte, se contenta d'envoyer un exprès à mon pere, pour l'informer de ce qui se passoit, & le prier de le venir joindre en habit de deuil. Cependant il demeura à m'attendre, & vit bien-tôt le succès de sa piéce.

Mon paysan & moi, bien éloignés de croire que nos mesures fussent inutiles, nous poussâmes notre pointe dans toute la simplicité de notre ame. Je le menai avec moi au Couvent, & après l'avoir posté dans un lieu pour m'y attendre, j'entrai au parloir, & demandai ma cousine par son nom. La Touriere qui avoit le mot, me le fit repeter une seconde fois. Qui demandez-vous, Monsieur, me dit-elle? Je demande, lui répondis-je, Mademoiselle.... Ah! oui, oui, reprit-elle; c'est vous, Monsieur, si je ne me trompe, qui vintes l'année passée. Mais où est donc Monsieur votre pere? Est-ce qu'il vous envoie seul pour tenir sa place? Je fus si déconcerté, que je ne sçus que répondre. Quoi Monsieur, reprit la malicieuse Touriere, il semble que vous ignoriez que votre chere cousine est morte, qu'elle est déja depuis deux jours dans le cercueil, & que nous n'attendons que Monsieur votre pere

pour en faire les funerailles ? Je ne ſçai comment je pus ſeulement entendre ces dernieres paroles. A peine les eut-elle prononcées, que de la ſurpriſe où j'étois déja, je tombai ſans connoiſſance & preſque ſans vie.

La Supérieure accourant à la grille au bruit de la Touriere, y paſſa toutes ſortes d'eſſences pour me rappeller de mon évanouiſſement. J'en revins, mais ce ne fut que pour pleurer, ſangloter, & donner des marques de la plus vive douleur. La Touriere ellemême en fut attendrie. Elle fit tout ce qu'elle put pour me conſoler, ſans pourtant ſe démentir ; remede qui eût été le plus efficace. Je fus plus franc qu'elle. Je lui racontai innocemment ce qu'elle n'ignoroit pas ; que j'avois quitté mon précepteur à Nancy ; que mon pere ne le ſavoit pas ; & que pour ſurcroit de malheur je craignois ſa diſgrace. Elle me raſſura contre cette crainte. Tranquiliſez-vous, me dit-elle, je ſuis ſure de faire votre paix, & vous n'avez rien à craindre de ce côté. Elle me retint tout le jour avec elle, eſſuyant mes larmes, & me repétant toujours les mêmes choſes. Le ſoir étant venu elle me conduiſit à mon auberge. J'y trouvai mon payſan, qui, las d'at-

tendre s'y étoit rendu. Il eut assez d'esprit pour ne me rien dire devant elle ; mais quand elle eut fini de me recommander, & qu'elle fut sortie, il me suivit dans ma chambre & me dit. Monsieur, je m'apperçois que vos affaires vont mal. Je crains, & je vous prie de me permettre de m'en aller. Vous le pouvez, lui répondis-je, & qui plus est, emmener votre cheval, car je n'en ai plus besoin. Il me prit au mot ; & après qu'il eut été chercher l'hôte devant qui je repétai la même chose, il me remercia dans tous les termes que lui dictoit sa reconnoissance, & partit.

Je demeurai à l'auberge suivant que j'étois convenu avec la Touriere, & sur sa parole j'y attendis tranquillement mon pere qui devoit arriver. Elle l'amena le lendemain à midi. Le sentiment de ma honte se joignant tout-à-coup à ma douleur, je me précipitai dans ses bras, comme pour lui demander miséricorde. Aussi desarmai-je tellement ce qui pouvoit lui rester de colere, que les larmes lui vinrent aux yeux, & il ne fut en rien question de mon équipée. Je ne doute pas même que touché de tendresse & de pitié, il ne m'eût confessé le tout

qu'on me jouoit, ſi mon précepteur ne lui eût déclaré, comme je l'ai ſçu depuis ; qu'il ſeroit obligé de renoncer à mon éducation, ſi on ne lui tiroit cette épine hors du pied. Il avoit la comédie ſi fort à cœur, que dans la crainte de me donner le moindre ſoupçon, il étoit déja parti pour retourner à Nancy, me laiſſant à mon pere, & attendant le ſuccès de ſa ruſe.

La Touriere s'étant retirée, je demeurai ſeul avec mon pere. Loin de me dire le moindre mot qui ſentît la reprimande, il me conſola de la prétendue perte que j'avois faite, & me diſpoſa à lui aller rendre avec lui mes derniers devoirs. Mon précepteur avoit ſi bien ſçu ménager toute la piéce, qu'on n'attendoit en effet que mon pere pour chanter une Meſſe *de requiem*. Nous nous rendîmes donc le lendemain à l'Egliſe du Couvent. J'aſſiſtai à une cérémonie, la plus lugubre que j'aye vû de ma vie ; & ce qu'il y a d'original, c'eſt que ma couſine elle-même y aſſiſta, & pria comme moi pour le repos de ſon ame. Par une eſpéce de preſſentiment, je demandai à la voir au moins dans ſon cercueil ; mais on me répondit que j'étois devenu trop grand pour entrer

dans l'intérieur du Couvent; que cette grace qu'on m'avoit faite l'année auparavant, ne pouvoit plus s'accorder; & qu'outre cela la Messe étant finie, ma cousine étoit déja enterrée. Je m'en tins-là, & cette tragicomédie n'eut son dénouement que plusieurs années après.

Tout jeune & tout passionné que j'étois, je ne laissai pas que de comprendre qu'il n'y avoit plus de remede à la mort. Ce qui ne pouvoit avoir de prise sur moi auparavant, produisit l'effet dont mon précepteur s'étoit flatté. Lorsque mon pere m'eut pris avec lui, je me tranquilisai peu à peu; & quand je le fus assez, lui-même me remena à Nancy pour y reprendre le cours de mes études. Mon précepteur me reçut sans faire semblant de rien. Il adressa seulement quelques mots à mon pere touchant ma désertion, & dans la suite il ne m'en parla jamais.

Un reste de mélancolie traversa néanmoins assez long-tems mes études; mais les recréations qu'on me procura, & les connoissances que je fis, la dissiperent peu à peu. Mon précepteur observoit un grand choix dans nos liaisons, & sur-tout à l'é-

gard du Sexe, dont il ne me voyoit point rapprocher ſans crainte. Il redoutoit même tout ce qui pouvoit m'attacher fortement; & dès qu'il s'appercevoit que je prenois plus de plaiſir à un divertiſſement qu'à l'autre, il tâchoit de m'en ſevrer. J'aurois été heureux ſi j'avois eu, du moins juſqu'à un certain âge, ce précepteur ſi ſage, & qui me connoiſſoit ſi bien.

Comme ſa vigilance ſe répandoit ſur tout hors du College, & qu'il ne croyoit pas qu'il y eût rien à craindre, c'eſt-là qu'il penſa être pris à ſon inſu. J'étois en Philoſophie. Cette nouvelle carriere, & le Régent ſous lequel j'y entrois, eurent pour moi tant de charmes, que je ne voulus pas ſeulement être Philoſophe, mais Jéſuite. Mon panchant ſe fortifia tellement, qu'un jour plus ravi qu'à l'ordinaire d'entendre raiſonner mon Régent, je reſolus de m'ouvrir à lui ſur mon deſſein. Je le fis en ſortant de Claſſe, & la maniere dont il reçut ma propoſition acheva de me déterminer. Ce n'étoit donc plus un fol amour qui m'animoit; mais une belle paſſion pour la Philoſophie, & pour le Bonnet de Jéſuite. A tout prendre, mon pere auroit certainement beaucoup

mieux aimé celle dont j'étois guéri, & pour laquelle on me tenoit depuis près de trois ans éloigné, dans la crainte que quelque indiſcretion ne vînt à la réveiller.

Pendant tout cet intervalle je n'avois vû mon pere que de tems en tems, & jamais mon oncle, qu'on me diſoit toujours être à l'Armée ou à Paris. Mon pere étant venu nous voir ſelon ſa coutume, & ayant amené mes ſœurs que nous ſouhaittions depuis long-tems, je m'ouvris devant tous de mon deſſein. Mon précepteur, vers qui mon pere ſe tourna, comme pour lui demander s'il en ſçavoit quelque choſe, demeura tout interdit. L'un & l'autre ſe leverent, & un moment après mon pere revenant à nous, me dit: Qui vous a mis, mon fils, un ſi beau deſſein en tête? La Philoſophie, lui répondis-je; c'eſt une ſi belle ſcience, on parle, on raiſonne. Apprenez, interrompit mon pere, à raiſonner ſur vous-même, & à ne pas chercher à me déplaire plus que vous n'avez deja fait.

L'air grave & preſque déja Philoſophe avec lequel j'avois exprimé mon projet, & ſur-tout ma derniere réponſe, jetta dans l'eſprit de mon pere une véritable crainte.

Mes sœurs qui s'imaginoient déja me perdre tout-à-fait, se jetterent à mon col comme pour m'arrêter. La scène finit par mon précepteur, qui me pria instamment de déclarer d'où & depuis quand cette fantaisie m'étoit venue. Comme il étoit Ecclésiastique, & partisan des Jésuites, il craignoit que mon pere ne s'imaginât qu'il en fût l'auteur, ou de moins qu'il y eût donné les mains. Il étoit néanmoins trop honnête homme pour abuser de la confiance qu'on avoit en lui, & pour entreprendre ou se prêter à rien qui fût contraire aux vues qu'on pouvoit avoir sur moi. J'étois regardé comme le soutien de la famille, non seulemeut en qualité d'aîné ; mais parce que mon cadet étoit d'une santé si foible, qu'il ne laissoit presque rien à espérer.

Les mesures que mon pere prit avant même que de partir, marquoient assez jusqu'où alloit sa crainte. Il fut trouver le Pere Recteur des Jésuites & mon Régent ; mais au lieu de me recommander à eux, comme il avoit coutume, il les pria de me détourner d'un dessein qui n'auroit jamais lieu. A qui se fioit il? Une Lettre qu'il reçut bien-tôt du Recteur même & de mon Régent, le lui fit

connoître; & ſi mon précepteur n'avoit été plus ſincére qu'eux, je ne fuſſe jamais ſorti de leurs mains.

Lorſque mon pere & mes ſœurs eurent repris le chemin du logis, nous reprîmes mon frere & moi celui du College. Dès le premier jour, mon Régent me parla de la viſite de mon pere, & me racontant ce qui s'étoit paſſé, il ajouta: perſiſtez, mon fils, & nous trouverons bien moyen de le faire conſentir. Mon précepteur, toujours ruſé, ne me traverſa pas ici comme il avoit fait à l'égard de ma couſine. Soit pour ſe ménager auprès des Jéſuites, ſoit pour ſervir plus efficacement mon pere, il feignit d'entrer dans mes vues. Par ce moyen, il apprenoit de moi-même tout ce qui ſe paſſoit, & ſans manquer à ſon devoir, ni aux égards qu'il pouvoit avoir pour les Jéſuites, il en donnoit réguliérement avis. Malgré cette précaution, il penſa néamoins être dupe.

Un beau jour, plus enthouſiaſmé qu'à l'ordinaire, je demeurai au College, & de concert avec mon Régent je fus trouver le Pere Recteur, à qui je dis que je ne voulois plus ſortir. Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait. Ma chambre étoit déja toute prête au Noviciat,

& ſur le champ on m'y conduiſit. Cependant mon précepteur qui avoit perdu l'habitude de nous venir conduire & chercher, voyant mon frere ſeul, prit l'allarme. Il accourut au College, & parvint bientôt juſqu'à moi. Ce n'étoit plus le tems de feindre. Il ſe plaignit amerement au Pere Recteur, au Maître des Novices, & à mon Régent qui étoit encore là. Il leur dit qu'ils n'ignoroient pas qu'il falloit le conſentement de mon pere; que le moyen de ne jamais l'obtenir, étoit peut-être la maniere dont on s'y prenoit; qu'ils devoient ſe ſouvenir d'ailleurs, qu'il étoit obligé de répondre de moi, & qu'il ne comprenoit pas comment on pouvoit lui jouer un pareil tour, à lui qui avoit toujours été un des ſerviteurs les plus attachés à la Societé.

L'indignation, le dépit, ſon zèle pour mon pere & pour moi, lui donnerent tant d'éloquence, qu'il perſuada ceux qu'il regardoit comme mes raviſſeurs, de me remettre entre ſes mains, ſauf néanmoins, ajouta-t-il, à me rendre, après avoir écrit à mon pere, & obtenu de lui un conſentement libre & dans les formes. Ce fut la ſeconde folie dont mon précepteur me ſauva,

& qui ne mérite pas moins toute ma reconnoiſſance que la premiere.

On peut bien s'imaginer la conduite qu'il tint, après m'avoir arraché du Noviciat. Il écrivit d'abord à mon pere. Le Recteur & mon Regent écrivirent auſſi de leur côté; mais juſqu'à ce qu'il eût reçu réponſe, il ne permit plus que je retournaſſe au College, ni même que je ſortiſſe. Mon pere ne s'en remettant à perſonne prit la poſte, & arriva bien-tôt lui-même. Il loua d'abord mon précepteur, le remercia de ſon zèle & de ſa vigilance; & ſans différer il fit plier bagage, & nous emmena. Ni l'un ni l'autre ne prirent congé des Jéſuites. Pour moi, je voulois à toute force dire adieu à mon Regent, mais à peine m'écoutoit-on. Tout le long du chemin je me plaignois, comme ſi l'on m'eût enlevé du Paradis. Mes plaintes n'empécherent pas que nous n'arrivaſſions.

Si ce n'avoit été l'affaire qui venoit de ſe paſſer, le deſſein de mon pere étoit de me faire faire tous mes exercices à Nanci; mais dès qu'il apprit la premiere fois mon ardeur pour la Philoſophie, & mon plan de Jéſuite, il changea, & avoit même déja écrit à Paris. Mon oncle n'y étoit pas, ce

qui rendoit la chose un peu plus difficile. Il étoit à l'Armée ; mais le voisinage de sa fille qu'on craignoit de voir ressusciter, me fit expédier le plûtôt que l'on put. Il fut resolu que mon frere maigrelet garderoit le logis, que j'irois seul avec mon précepteur, & qu'il ne me quitteroit que lorsque mon oncle y arriveroit au commencement de l'hiver.

Tous ces arrangemens pris, mon pere, le jour même de notre départ, me mena dans une chambre en particulier. Là il m'embrassa, me fit diverses exhortations, & la larme à l'œil il conclut : que le Ciel ait pitié de toi, qu'il te conserve, & te bénisse ainsi que moi ! I ajouta à cette bénédiction quelques louis, & mon précepteur déja fourni, nous partimes.

J'avois tant oui parler de Paris, que l'idée seule que je m'en faisois m'occupoit tout entier. Ayant oublié depuis long-tems le motif qui m'avoit conduit à Nancy, je ne songeai presque plus à celui qui m'en avoit fait arracher. Enfin nous arrivâmes, & c'est ici que vont commencer des scènes dont le souvenir me pese, & ne cessera jamais de m'accabler.

Parmi les Lettres dont nous étions pourvus, il y en avoit une pour Monſieur le Comte de J….. Seigneur de notre Province, & ami intime de mon pere. Ce fut chez lui que nous fûmes mettre pied à terre. Il ne m'avoit vu qu'enfant. A peine me reconnut-il, mais il ne m'en fit pas moins d'amitié & de careſſes. Lui-même s'acquita de tout ce que mon oncle auroit pu faire, s'il avoit été à Paris. Nous demeurâmes pluſieurs jours dans ſon hôtel, & je n'en ſortis qu'avec lui dans ſon caroſſe, pour aller prendre un appartement près du Luxembourg, & à portée de l'Académie de la Guériniere, où je devois m'exercer tous les jours. Il avoit déja fait parler à ce célébre Ecuyer. L'ayant envoyé chercher ſur l'heure même, il me recommanda fortement à lui; & après quelques complimens qu'il me fit ſur ce qu'il attendoit de mes diſpoſitions, il nous laiſſa.

La premiere choſe que me propoſa mon nouveau Maître, fut d'aller à ſon Académie. Nous nous y rendîmes. Quelques leçons qu'il donna d'abord dans ſon manège à quelques jeunes gens qui l'attendoient, me charmerent. Nous fumes enſuite voir l'écurie, & je ne fus pas peu ſurpris d'y trouver

quarante à cinquante chevaux magnifiques, & qui ſembloient faire l'éloge de la main qui les avoit dreſſés. La Guériniere nous retint à dîner. Si je me ſentois déja flatté, je ne le fus pas moins d'une compagnie de jeunes cavaliers avec qui je dînai, & dont l'air & les manieres ne me laiſſoient rien à ſouhaitter que de pouvoir les imiter bientôt.

Tous s'empreſſerent à me faire civilité & amitié. L'un d'eux, avec qui une certaine ſympathie m'uniſſoit déja, me demanda mon nom & ma province. Je le ſatisfis. Il me demanda enſuite ma demeure, j'appris la ſienne, & nous ne nous quitâmes point ſans nous être réciproquement viſités. Le lendemain, dès le matin, il vint me prendre. Tout le jour ſe paſſa en promenades & en divertiſſemens, & nous en fîmes de même juſqu'à ce que tout fût prêt pour recevoir ma premiere leçon. Ce jour-là je traitai le Maître & ceux avec qui je m'étois trouvé chez lui à table. La joie, la gayeté, tout en fut. Quelle différence, diſois-je en moi-même, de ce pays au mien, & de ce College à celui de Nancy !

Mon précepteur qui ne doutoit pas que

ce train de vie ne me plût infiniment, & qui craignoit même qu'il n'allât bien-tôt ſous ſes yeux plus loin qu'il ne voudroit, me précha morale dès que nous fûmes entre quatre yeux. Monſieur, me dit-il, voici un nouveau genre de vie, qui me paroît vous plaire aſſez, pour craindre qu'il ne vous plaiſe bientôt trop. Souvenez-vous que j'ai encore à répondre de vous, & que tant que vous ſerez ſous ma direction, vous devez vous laiſſer gouverner, & ſuivre mes avis. J'eſpére cette grace de vous; mais je crains bien, lorſque vous ne m'aurez plus, que vous ne m'oubliyez bientôt tout-à-fait, & mes conſeils.

Nous nous couchâmes là-deſſus. Le ſommeil qui me permettoit à peine d'entendre cette leçon, me permit encore moins d'y ſonger. Je ne m'éveillai que pour me préparer à aller au manége. Pendant près de ſix mois, c'eſt-à-dire tout le tems que mon précepteur avoit à demeurer avec moi, je ne fus occupé d'autre choſe, excepté de quelques parties de plaiſir où ſa morale revint encore. Elle n'étoit que trop à ſa place, & ſi je n'y fis pas alors toute l'attention qu'elle méritoit, ou ſi même elle m'ennuya, je

n'en ai eu que plus lieu de connoître dans la ſuite, le tort qu'ont les jeunes gens en pareil cas. Du plus au moins, tous en ſont logez-là. Ils dorment lorſqu'on leur fait prévoir les malheurs qu'ils ont à craindre de leurs paſſions. Mais que ſouvent ils ſont cruellement reveillés! La honte, le repentir, la douleur ne ſont que les moindres choſes auxquelles ils puiſſent s'attendre.

Mon oncle que nous attendions tous les jours arriva enfin, & mon précepteur prit congé de moi. S'il m'aimoit, je l'aimois auſſi. Lorſqu'il vint pour m'embraſſer & me dire adieu, je m'attachai ſi fort à ſon col qu'il ne pouvoit ſe dégager. Non, mon cher, lui diſois-je, je ne veux pas que vous me quittiez. Que deviendrai-je après votre départ? Hélas! j'avois bien raiſon, mais non pas dans le ſens que mon affection me le dictoit. Conſolez-vous, me répondit-il les larmes aux yeux. Souvenez-vous ſeulement quelquefois de moi. Tout ce que je pourrois vous dire de plus, ne ſeroit que ce que je vous ai déja repété mille fois. Je montai avec lui en caroſſe, & le conduiſis juſqu'au lieu où il devoit prendre la voiture publique.

Après l'avoir vu partir, je retournai trouver

ver mon oncle, qui m'attendoit chez moi. Comme il lui étoit indifférent où il logeât, je lui cédai mon appartement, & pris celui de mon précepteur. Il ſe renferma pendant ſept ou huit jours, pour ſe remettre des fatigues qu'il avoit eſſuyées, & pour prendre des arrangemens. Au bout de ce tems nous ſortîmes, & fûmes faire enſemble quelques viſites. La premiere fut chez Monſieur le Comte de J...... Nous y rencontrâmes Monſieur le Baron d'H..... ſon frere, & entre autres Madame la Comteſſe de C... depuis Madame la Maréchalle de....... Cette Dame étoit alors dans tout l'éclat de ſa beauté. Monſieur le Duc d'Orleans qui s'y connut toute ſa vie, la voyoit ſouvent; & quoique ſon regne ne fut pas long, il dura néanmoins aſſez pour qu'elle eût le tems de me placer au nombre des Pages de ce Prince. C'eſt donc à elle que je dois cette faveur. Peut-être m'eût-elle été plus profitable, ſi l'inconſtance ne s'en fût mêlée, & n'eût changé la face des choſes.

Ce jour-là Madame la Comteſſe...... ſe contenta de donner quelque éloge à mon air éveillé, & de me marquer de la bienveillance. Nous dînâmes avec elle. Le repas

fini, chacun ſe retira ; mais mon oncle & moi reſtâmes, & paſſâmes le reſte du jour à cauſer familierement avec Monſieur le Comte de J.... & ſon frere. Il fut preſque toujours queſtion de moi. J'appris dans cette converſation que mon pere me deſtinoit à la vie ſimple qu'il menoit, qu'il auroit déja voulu que je retournaſſe près de lui ; mais perſonne n'étoit de cet avis. Mon oncle m'adreſſant la parole me dit en riant : Et vous, mon neveu, qu'en penſez-vous ? Moi, répondis-je, mon cher oncle, je n'en penſe pas moins que vous. Six mois ici valent mieux qu'un ſiécle en Province. Oui ſurtout, reprit-il, quand on n'a plus de précepteur, & qu'on s'imagine avoir les coudées franches. Le ſoir approchant nous prîmes congé & retournâmes au logis.

Ce que mon oncle venoit de dire de la liberté dont j'allois jouir, ne pouvoit être plus vrai. Elevé & nourri à la guerre, il n'étoit pas ce ſcrupuleux précepteur, qui m'étourdiſſoit ſans ceſſe de ſa morale. L'honneur, la bravoure, étoit tout ce qu'il me prêchoit. Du reſte ayant ſes habitudes j'eus bientôt les miennes, & excepté le ſoir & le matin nous ne nous voyions guères que pa

rencontre. De la liberté je paſſai preſqu'auſſitôt au libertinage. Je me liai d'abord fort étroitement avec deux ou trois de mes camarades de manège, & ſur-tout avec le Chevalier d'Arcis, celui de tous qui m'avoit le plus agréé, en dînant la premiere fois chez la Guériniere.

Ce jeune homme ſous la phyſionomie la plus douce & la plus pacifique, avoit les paſſions les plus tumultueuſes. Il ſçavoit néanmoins compoſer quelquefois ſi bien l'air de ſon viſage, qu'il paſſoit chez les uns pour un Caton, & chez les autres pour un débauché auſſi déterminé qu'aimable. Je ne le connoiſſois encore qu'à demi, lorſqu'ayant toute la liberté de le pratiquer, je le pénétrai par dégrès juſqu'au fond.

La premiere marque qu'il me donna de ſon caractere, fut une partie qu'il me fit faire chez des Soubrettes joueuſes, où il alloit quelquefois ſe mettre à ſec. Il y étoit attiré par l'une d'elles qu'il aimoit. Un ſoir ſortant de la Comédie, il me dit : Venez-vous-en, je veux vous faire ſouper avec la plus jolie fille de Paris. C'étoit la premiere fois que je devois me trouver en pareille compagnie. Je ſentis à cette propoſition une eſ-

pèce de friſſon, je ne ſavois ſi je devois l'accepter; mais trouvant un fiacre ouvert devant nous, il m'y pouſſa & j'y fus.

C'eſt quelque choſe d'étonnant que le premier pas que l'on fait pour ſortir des bornes de l'innocence. La porte du lieu où nous deſcendîmes, me ſembloit devoir tomber ſur moi. Je ne montai un eſcalier fort étroit qu'en tremblant, & quand je fus entré, je crus être en enfer. Une table de Pharaon où l'on jouoit en ſecret, ſembloit aſſez le repréſenter. Elle n'étoit preſque environnée que de femmes, dont les viſages enluminés ſembloient autant de furies. Mon ami s'approcha, il parla à l'oreille d'une de ces femmes, & ſur le champ il revint à moi, qui n'oſois pour ainſi dire avancer.

L'attention où l'on étoit au jeu, ne permit pas qu'on en fît beaucoup à moi. Le Chevalier lui-même s'acquita des honneurs. Il me prit par la main, & me tirant à travers pluſieurs joueuſes, mais qui étoient-là debout, il me fit voir de près ce que je n'avois encore vu que de loin. Nous étions derriere ſa Belle, à qui il donna quelques louis qu'elle perdit pour lui. Elle eût bien voulu lui en faire hazarder davantage; mais il *lui dit* qu'il

voyoit bien qu'elle étoit en malheur, & qu'elle feroit mieux de ſe retirer. La vérité eſt qu'il n'en avoit pas davantage; puiſque pour la contenter, il m'en emprunta quatre qu'elle perdit encore..

Elle ſe retira voyant que le malheur la pourſuivoit, ou plutôt qu'il ne venoit plus de louis. Nous entrâmes dans une chambre voiſine, où la Maitreſſe du lieu nous conduiſit. Le Chevalier lui demanda à ſouper, & elle y conſentit ſans peine. C'eſt l'uſage dans ces ſortes d'endroits, que d'y regaler tous les ſoirs une douzaine de malheureux à qui l'on a coupé la bourſe. Mon ami, qui étoit ſouvent de ce nombre, n'eut qu'à parler. Le ſouper ſe partagea en deux. Une table fut ſervie au lieu du ſacrifice, & l'autre dans la chambre où nous étions. A la nôtre ſe joignirent la Maitreſſe, & un vieux Garde-du-Corps banquier, qui trouvoit-là de quoi ſubvenir au défaut de ſa paye.

Nous paſſâmes une ſoirée trop agréable & trop divertiſſante pour ne pas s'y plaire. La Maitreſſe du lieu, bonne amie du Garde-du-Corps, y mit le comble par une eſpéce de ſaillie dont elle s'aviſa. Pour cela, dit-elle en s'adreſſant au Chevalier, j'ai pitié de votre ami. Nous ſommes tous pourvus, i

n'y a rien ici pour lui : ma foi, continua-t-elle, j'ai envie de lui envoyer chercher une petite ſœur pour qu'il puiſſe s'amuſer : va, continua t-elle en ſe reprenant. Va, répondit le Chevalier. Sur le champ on dépêcha un courier, & preſque dans le moment la Jouvencelle arriva. Si j'avois déja treſſailli plus d'une fois, ce fut bien pis quand je la vis, & qu'elle ſe fut placée auprès de moi. Je n'oſois la toucher, tous ſe moquoient de moi. Quoi, s'écria le Chevalier, vous êtes ſi novice! Je l'étois en effet, & je puis dire que j'éprouvai alors tout ce que peut l'innocence au point de la perdre.

Mademoiſelle Angelique, c'étoit le nom de cette jolie petite ſœur, étoit bien plus aguerrie que moi. Jamais je n'en vis qui méritât mieux le nom de Diableſſe. Elle s'acquita ſi bien de ce qu'elle croyoit de ſon devoir, qu'elle me fit rougir cent fois, & penſa me faire perdre la tramontane. Je me ſouviens, diſoit-elle, d'avoir été comme cela, ce ne fut qu'à force de careſſes qu'on vint à bout de moi : mais ſi j'avois été homme, je crois pourtant que je n'aurois pas tant fait de façons. Il reſſemble, continuoit-elle, à Hippolite, que je vis repréſenter hier. En-

fin, comme je n'y pouvois plus tenir, le Chevalier par pitié ſouffla toutes les bougies, & nous fîmes bacanales.

La nuit étant déja fort avancée, on les fit rallumer pour nous retirer. Qu'eſt-ce que ceci, dis-je au Chevalier, quand je me vis ſeul avec lui ? Quel tour m'avez-vous joué, & que dira mon oncle de ce que je me rens ſi tard ? Bon, bon, répondit-il, Monſieur votre oncle n'eſt pas ſans doute votre précepteur. Ces viſages d'Evangile s'épouvantent de tout; mais pour lui, nous lui ferons, j'eſpere, entendre raiſon. Nous arrivâmes. Mon oncle m'attendoit encore. Le Chevalier monta avec moi, & revêtant ſa mine hypocrite, il brocha des excuſes telles quelles, mais qui pourtant paſſerent, & furent tout-à-fait bien reçues. Malgré cela m'étant mis au lit, je ne dormis non plus qu'un criminel qui a mérité tous les ſuplices. Tel fut l'effet d'une premiere tache, que pluſieurs renouvellent aujourd'hui, & que je crois ne pouvoir trop pleurer.

Le Chevalier frais & gaillard vint le matin à mon lever, pour voir comment cela alloit. Trois ou quatre ans qu'il avoit plus que moi, & ſon air par-deſſus tout, ſédui-

firent mon oncle au point de me recomander à lui comme à un pédagogue. Fort bien, Monſieur, repliqua-t-il, je vous répons corps pour corps de Monſieur votre neveu. Bon répondant ! La partie & la caution allerent bientôt de pas égal, & je fis plus de chemin en deux mois ſous cette garantie, que je n'en euſſe peut-être fait en deux ans.

Dès le même jour nous retournâmes où nous avions été la veille. J'appris à jouer au Pharaon, & je gagnai cinquante louis pour mon coup d'eſſai. J'aimois déja aſſez le jeu ; mais cette premiere amorce me le fit goûter davantage. En deux jours je devins tout ce qu'il y a de pis à craindre pour un jeune homme. Le Chevalier ne voulut pas que nous ſoupaſſions ce ſoir, comme nous avions fait le précédent. Ce ſeroit à vous, dit-il, à regaler ; du moins on vous engageroit à le faire, & ce ſont des canailles qui ne le méritent point. Il eſt encore de bonne heure, continua-t-il, allons voir la petite piéce de la Comédie ; & pour donner la bonne bouche à Monſieur votre oncle, retirons-nous en gens de bien chacun chez ſoi.

Ce plan fut un peu dérangé. Deux amis que nous rencontrâmes, nous engagerent à une

une partie de ſouper. Nous en formâmes une autre pour le lendemain, où devoient ſe trouver des Comédiennes, avec qui nous nous promîmes de nous bien divertir. C'eſt encore un écueil pour les jeunes gens que cette ſorte de gibier. Il eſt d'autant plus dangereux, que l'amour & les intrigues ſont de ſon métier, & qu'il poſſede tout le fin de cet art. Pour moi j'en fus quitte pour les cinquante louis que j'avois en poche. C'eſt la premiere ſotte dépenſe que j'aie fait en ce genre, & dont je fus auſſi aiſément conſolé, qu'on peut l'être d'une ſomme venue du jeu.

Le Chevalier que le deſir de ſe mettre bien dans l'eſprit de mon oncle preſſoit de ſe retirer, le fit ſous pretexte de s'aller repoſer pour la partie du lendemain. Il me remena, & monta comme il avoit fait la veille. Mon oncle n'étoit pas encore rendu. Il l'attendit pour ne pas perdre le fruit de ſa peine. Lorſqu'il fut arrivé, l'heure n'étant pas encore indue, nous nous mîmes tous trois à cauſer auprès du feu. Ce fut-là que le Chevalier ſe compoſant fit le Caton, & le parut en effet. Si ſa débauche ne m'avoit été connue, moins par ce que j'en avois

vu que par ce qu'il m'en avoit raconté, il n'y a pas de doute que je n'eusse été sa dupe; mais sçachant de quel bois il se chauffoit, je ne pouvois comprendre d'où il tiroit un systême de morale si bien suivi.

Mon oncle lui-même, qui ignoroit que le sentiment n'y avoit que la moindre part, ne put s'empêcher d'être surpris, & de lui en faire la question. Monsieur, lui répondit-il, c'est une histoire entiere: je vous la ferois volontiers; mais il est déja si tard qu'elle prendroit sur votre repos. Mon oncle se plaisoit trop à l'entendre jaser pour ne pas oublier qu'il dût même se mettre au lit. Bon, bon, reprit-il, nous sommes bien éloignés de l'heure d'hier. Je vais faire apporter une bouteille de Canarie, pour vous humecter de tems en tems le gosier. Du reste, songez que vous êtes encore auprès de votre Maitresse. Maitresse, interrompit mon hipocrite! Ah, Monsieur, que dites-vous-là! Combien ne m'a-t-on pas rebattu que le Vin, le Jeu, & sur-tout les Femmes, sont une peste pour les jeunes gens!

Cette tirade pensa m'arracher un éclat de rire. J'eus toute la peine du monde à me retenir, jusqu'à ce que j'eusse pris mon mou-

choir pour me cacher, & ſurmonter par le bruit de mon nez, celui que je ne pouvois plus empêcher. Pour être plus en ſureté encore, je me levai, & ſous prétexte d'aller faire apporter le vin, je paſſai la porte pour rire à mon aiſe. Un valet paroiſſant avec la bouteille & les verres, je rentrai avec lui. On mit le tout ſur une table, & le Chevalier commença ſon récit.

Monſieur, dit-il après un prélude de quelques ſoupirs, je ſuis, tel que vous me voyez, un de ces malheureux enfans à qui les parens n'ont jamais ſouri. Je m'appelle ici, vous le ſçavez peut-être, le Chevalier d'Arcis. Ce nom n'eſt pas le mien propre, ni celui d'aucun de ma famille. Je ſuis petit-fils de Monſieur le Comte de... & de Mademoiſelle de M......., dont les amours n'ont été ignorés de perſonne, ni le mariage de la plupart des Seigneurs de la vieille Cour. Louis XIV. lui-même le ſçut; mais outre qu'il ne voulut jamais permettre la déclaration de ce mariage, c'eſt qu'il en méconnut juſqu'aux fruits. Mon pere, auſſi malheureux que ſa naiſſance étoit élevée, fut nourri dans l'obſcurité & le ſecret. On pourvoyoit

néanmoins largement à ſon entretien, & dès-lors même Mademoiſelle de M....... épargna de ſes revenus pour lui en faire un fixe, & juſqu'à ſa mort elle ne ceſſa de l'augmenter.

Si mon pere ne s'étoit pas flatté, malgré le peu d'apparence, d'être un jour l'héritier univerſel de ſa mere, & qu'il eût été plus économe, il n'y a point de doute qu'il ne m'eût laiſſé de plus grands biens. Il diſſipa non ſeulement le ſien, mais celui de ma mere, qu'il épouſa à l'âge de vingt ans. Ce mariage n'eut pas toute l'approbation de Mademoiſelle de M....... Ma mere étoit néanmoins de la Maiſon de C......; mais Mademoiſelle de M..... eût voulu une alliance de Robe en crédit, & capable de faire valoir un jour ſes droits.

Mon pere marié, fut dix ans ſans avoir d'enfans, ce qui augmentoit les regrets de Mademoiſelle de M......, & lui en fit peut-être naître à lui-même. Enfin ma mere devint enceinte. La joie fut univerſelle, mais de peu de durée, du moins pour ceux qui devoient y prendre le plus de part. Mon pere mourut avant que de ſe voir revivre. On m'a dit qu'il fut dépêché, je n'en ſçai

rien. Pour ma mere, elle vécut; mais ſoit que le chagrin l'indiſpoſât, ou qu'il y eût quelque autre cauſe, le travail qui lui ſurvint au ſeptiéme mois la tua, & en me donnant la vie elle la perdit.

Sans pere, ſans mere, & preſque poſthume de l'un & de l'autre, je paſſai du ſein où j'avois été conçu dans les bras d'une nourrice. Mademoiſelle de M......., qui vécut encore quelque tems après ma naiſſance, fit même un effort pour réparer la brêche que mon pere avoit faite aux revenus qu'elle lui avoit aſſignés, & c'eſt actuellement le plus clair que j'aie. Les parens de ma mere, d'un autre côté, ne m'oublierent pas; mais leurs ſoins ne s'étendirent guères que ſur l'éducation, & les inſtructions dont j'avois beſoin à l'égard de mes prétentions.

Je fus élevé, je puis dire, en grand Seigneur, & conformément à un rang que je n'aurai jamais. Je paſſai mes plus tendres années dans les mains des femmes. On m'en tira pour me mettre dans celles des maîtres. Outre un précepteur pour m'enſeigner le Latin, on me choiſit un gouverneur capable de remplir le plan & les vues qu'on avoit

ſur moi. Comme on ſuppoſoit que j'avois ſur tout beſoin de politique, on me donna pour gouverneur un Eccléſiaſtique Napolitain, qui ayant long-tems vécu à la Cour de Rome, dans pluſieurs autres d'Italie, & ſur tout à celle de France, ne pouvoit manquer de me bien dreſſer. Ici le même éclat de rire qui avoit penſé m'échapper avant que le Chevalier commençât ſon récit, penſa m'échapper encore. J'y fis diverſion en me evant, & verſant à chacun un verre de vin.

C'eſt à ce gouverneur, continua-t-il après avoir bû, que je dois tout ce que je penſe. Il n'avoit pas ſeulement une bibliothéque de toutes ſortes de Livres de Politique, de Cas reſervés de Morale; mais il en étoit une lui-même à tous ces égards. Il avoit éternellement à la poche, au lieu de ſon Bréviaire, le célébre Machiavel. Souvent il le prenoit, & me diſoit: Tenez, mon fils, cet homme n'a jamais dit que tout ce que les Princes font. Il m'alléguoit enſuite le Cardinal de Mazarin, & ſes deux maximes: *Croyez tout le monde gens de bien, mais agiſſez avec tous comme avec des fripons. Paroiſ-*

ſez homme de bien, quand même vous ne le ſeriez brin. Pour cette derniere, le Chevalier lui-même ne put la prononcer ſans rire. Pour moi qui n'en pouvois plus, je pris le parti de m'enfuir en touſſant, crachant, & gagnant la porte.

Où allez-vous, s'écria mon oncle? Je ſors pour quelque beſoin, lui répondis-je. Dépêchez-vous donc, me cria-t-il encore; & revenez vîte. Je rentrai en effet preſqu'auſſitôt, mais en faiſant des efforts incroyables pour me compoſer. Le Chevalier, de ſon côté, étoit à peu près dans la même peine. Il avoit déja eu recours à la bouteille, & la tenant encore il emplit mon verre, & me l'apporta en ſe pâmant, tandis que mon oncle ſe chauffoit attentivement le viſage au feu. C'étoit quelque choſe d'admirable que de voir deux blancs becs ſe divertir en quelque ſorte d'un vieil Officier, qui nous eût ſabrés s'il avoit pû s'imaginer que nous euſſions ſeulement eu cette penſée. Ce qu'il y a encore de particulier, c'eſt que moi-même j'étois la dupe du Chevalier, comme on le verra bientôt.

Hé bien, dit mon oncle au Chevalier après avoir repris nos places, où en êtes-

vous avec votre gouverneur? Mon gouverneur, reprit-il, m'endoctrinoit ſans ceſſe. Tout ce qu'il me faiſoit lire dans Machiavel, étoit, diſoit-il, ce que j'avois à craindre pour le but qui devoit m'animer un jour. L'intérêt ſelon lui, étoit le thermometre des actions de tous les hommes, & en particulier des Princes. Il me montroit d'un côté, toute la morale qui devoit me ſervir à jetter de la poudre aux yeux; de l'autre, toute la ruſe dont la vertu a beſoin pour n'être pas la dupe des autres, & ſe faire rendre juſtice, ſur-tout dans mon cas.

A ce que je vois, interrompit mon oncle, votre gouverneur étoit un ruſé compere. Plus ruſé encore que vous ne pourriez le penſer, répondit le Chevalier. Mais par malheur pour lui il avoit une phyſionomie ſi parlante, & qui mettoit tous ceux qui le voyoient ſi fort en garde contre lui, qu'il auroit pu difficilement les tromper. Mes parens, quand il ſe préſenta pour mon éducation, furent partagés ſur ſon chapitre. Tous étoient enchantés de ſes diſcours; mais comme ſa phyſionomie le démentoit, pluſieurs n'en vouloient point. Ce ne fut qu'à la pluralité des voix qu'il paſſa à mon

ſervice ; & encore le ſcrutin fut-il ſi égal la premiere fois, qu'on fut obligé de recommencer. La ſeconde l'emporta, mais ſeulement d'une voix.

Quel fâcheux air avoit-il donc, demanda mon oncle? Oh, Monſieur, repliqua le Chevalier ! imaginez-vous une tête à cheveux crépus, moitié rouges, entaſſés ſur les épaules, un viſage maigre & décharné, de petits yeux enfoncés, malgré cela vagabonds, louches quand il les fixoit, & décorés d'un ſourcil fort épais de même couleur que ſes cheveux, & dont quelques poils ſembloient vouloir l'aveugler. Ajoutez à cela preſque point de front, un nés retrouſſé, un menton de galoche, le tout couvert d'une peau livide & à demi tannée.

Pour cela, m'écriai-je, cherchant à m'épanouir un peu la rate, voilà un horrible portrait! Mon oncle, ſans rien dire, rioit de tout ſon cœur. Nous nous livrâmes tout entiers à ſon exemple; & pour en avoir le tems je fus chercher le fond de la bouteille. Nous nous ennuyions ſi peu à ſon récit, que nous aurions paſſé toute la nuit à l'écouter; mais notre homme, qui étoit bien-aiſe d'aller ſe repoſer pour la partie du lendemain, ne re-

prit ſa narration que pour la finir de la façon la plus burleſque.

Vous ſçavez Monſieur, dit-il de ſang froid à mon oncle, que quand on a la tête enfoncée dans les épaules, on eſt menacé d'apoplexie. Oui, répondit-il bonnement. C'eſt auſſi par-là que finit mon gouverneur, & avec lui ſon gouvernement. Quoi, ſi tôt? reprîmes-nous tous deux à la fois; ce n'étoit gueres la peine de nous raſſeoir. Oh! je ſuis sûr, ajouta mon oncle, que vous nous trompez. Point du tout, répondit le Chevalier. Il eſt mort, & vous ſçavez, Monſieur, que les morts ne parlent plus. Dites plutôt ceux qui ont envie de dormir, repliqua mon oncle; mais auparavant apprenez-moi du moins s'il y a apparence de jamais faire uſage des leçons de politique que vous a donné votre gouverneur. Non aſſurément, Monſieur, répondit le Chevalier; & je vous prie même de ne jamais révéler ce que je viens d'avoir l'honneur de vous raconter. Je ſuis content de mon ſort. Je ne vivrois pas mieux, ni peut-être ſi bien, avec tout le revenu de Mademoiſelle de M.... que je fais avec le mien. Je tâche de profiter desleçons morales de mon gouverneur. Pour

les autres, je crois qu'elles me feroient plus de mal que de bien. Vous avez raiſon, dit mon oncle en ſe levant: je vous laiſſe dans cette bonne diſpoſition, & je crois en effet qu'il eſt tems de nous aller coucher.

Le Chevalier ne demandant pas mieux, fit un grand ſalut & diſparut. Moi, je me retirai dans ma chambre, où mon valet qui m'attendoit, fut ſurpris des éclats de rire qui m'échappoient. En effet je n'en étois pas le maître, quand je me rappellois la maniere dont le Chevalier s'étoit preſque peint, & la bonne foi avec laquelle j'avois vu mon oncle mordre à la grappe, lui ſur-tout qui ſe piquoit quelquefois d'être ſi connoiſſeur. Si ce que j'avois vu me paroiſſoit riſible, ce fut bien pis quand j'appris du Chevalier que toute ſon hiſtoire n'étoit qu'une fable inventée ſur le champ pour ſon plaiſir.

Il avoit prévenu mon oncle d'une partie que nous avions formée, ſans lui rien dire de plus. Il devoit venir me prendre. Il le fit, mais fort tard, parce qu'il s'oublia au lit. Il y avoit du tems que j'étois prêt quand il arriva. Il ne prit que celui de ſaluer mon oncle, & de s'informer comment il avoit paſſé la nuit. Sur le champ nous partîmes.

A peine me vis-je ſeul avec lui, que je tombai ſur ſon hiſtoire. Ce que vous nous racontâtes hier, lui dis-je, m'a paru bien hardi & bien extraordinaire. Je gage, répondit-il en me regardant fixement, que tu le crois. Comment ſi je le crois! n'eſt-ce donc pas la vérité? Non ma foi, me jura-t-il; & tout ce que j'ai dit, je l'ai imaginé pour tuer le tems & amuſer ton oncle. Quel conte, m'écriai-je! Oui, repliqua-t-il, ce que je dis hier, mais non pas ce que je dis à préſent. J'eus toutes les peines du monde à l'en croire, & ce ne fut qu'en me promettant ſa véritable hiſtoire au retour de notre rendez-vous, où nous étions près d'arriver.

En attendant je me tins plus d'une fois les côtés à force de rire, & je le priai de toute mon ame de prendre garde que mon oncle ne s'apperçût jamais qu'il s'étoit moqué de lui; parce que ſurement il n'en auroit réſulté rien de bon. Je ne me ſuis point moqué de lui, repliqua-t-il, & il auroit tort de le prendre ſur ce ton: je n'ai prétendu que l'amuſer & le divertir. Soit, lui dis-je; mais quelque don que vous ayez de perſuader, je crois qu'il vaut mieux encore qu'il n'en ſçache abſolument rien.

Enfin nous arrivâmes. Nos deux amis nous attendoient déja. Les Comédiennes étoient averties, & nous ne fimes que les aller prendre. Elles étoient quatre, c'eſt-à-dire deux Comédiennes & deux de leurs amies. Celles-ci monterent dans notre caroſſe, les deux Actrices dans celui de nos amis, & fouette cocher nous allâmes deſcendre à S. Cloud. Dans toutes ces premieres parties, je n'avois ordinairement que le rebut de cette vile marchandiſe. Plus d'une fois je m'en piquai ; & penſai même me faire des affaires. Ce jour-là j'aurois peut-être commencé ; mais le Chevalier qui me voyoit déja de mauvaiſe humeur, me prit en particulier, & me dit, je vois bien que tu n'es pas content de ta chance : écoute, c'eſt ici au plus offrant & dernier encheriſſeur : tu as le gouſſet garni, ne te fâche pas, choiſis ſeulement, & je me charge du reſte.

Mais ſi je te diſois, lui répondis-je, que c'eſt à la tienne que j'en veux. Tant mieux, interrompit-il, alors tu en ſeras quitte à bien meilleur prix. Je l'aime pourtant, à ce que je lui ai déja dit ; mais n'importe, viens, & je vais m'en dédire. Non, non, Chevalier, lui répondis-je, tu es trop généreux. Cette

autre ſous la protection de ce Mouſquetaire me plaît bien autant, garde la tienne, & tâchons d'avoir celle-là. Tu l'auras, me jura-t-il, mais il faut obſerver quelques meſures. Les Mouſquetaires ne lâchent pas aiſément priſe, il faut avec eux de la ruſe, ou l'épée à la main. S'il ne s'agit que de l'épée, repartis-je avec feu, parbleu j'en ai une. Fort bien, reprit le Chevalier; mais garde-la pour une autre occaſion. Tu ne voudrois pas peut-être que je te reportaſſe mort à ton oncle. Mort, m'écriai-je avec colere! c'eſt bien moi qui ſe laiſſeroit tuer! Etourdi, me dit-il alors, je vois bien que tu as beſoin de mes leçons. Souviens-toi qu'il ne te faut que de l'argent, & que quand il te faudroit du ſang, ce n'eſt pas ici le lieu de le verſer. Il n'appartient qu'aux foux de ſe battre pour les femmes. Je t'en dirai une autre fois davantage. Pour le préſent ſuis-moi, & prépare ſeulement tes louis.

Je m'appaiſai, & fis docilement ce que mon pédagogue m'intimoit. Nous rejoignîmes la compagnie. Quoique ce ne fût pas trop la ſaiſon de ſe promener, nous allâmes pourtant faire un tour dans le Parc, en attendant le dîner. Nous rîmes, nous bati-

folâmes; mais en revenant le Chevalier ceda ſa compagne au Mouſquetaire, & prit la ſienne en badinant. Si j'avois connu ce Mouſquetaire comme j'ai fait depuis, il ne m'en eût pas couté mes cinquante louis pour les faveurs de cette Laïs. Mais mon petit Grec & moi n'étions encore que de l'ancienne Grece.

Arrivés au lieu où nous avions fait préparer à diner, le Chevalier me tira encore à part. L'affaire eſt faite, me dit-il, tu joueras la comédie, mais c'eſt à toi à regler les ſcenes. Elles ſont un peu cheres à la Cour, & la Dame en queſtion ſe trouve quelquefois à celles des plus grandes Reines. Nous nous mîmes à table. En prenant nos places, je m'apperçus que la Comédienne commençoit à jouer ſon rolle. Elle me donna l'un de ſes côtés, & pendant le repas toutes ſes attentions furent pour moi. Le Mouſquetaire ne s'en formaliſoit point. Ils étoient enſemble à picnic, & déja prévenu de ſon aubaine il la laiſſoit faire.

Cependant, comme s'il y avoit eu tout à craindre, elle obſerva le plus grand miſtere pour le tête-à-tete. Elle feignit que la promenade lui avoit donné la colique, & ſe le-

vant de table la premiere, elle ſe retira dans une chambre voiſine, ſous prétexte d'être libre. Moi qui ne craignois par le bruit, je la ſuivis officieuſement, & fis d'abord allumer grand feu. Pendant ce tems, le Mouſquetaire troquoit déja avec moi. Ma chance étoit pour lui du fruit nouveau, & ce n'étoit que faute de nous mieux connoître, que nous n'avions pas fait troc de Gentilhomme. Je parle pour moi ; car pour lui, il y avoit du tems qu'il avoit payé une fois pour toutes.

Ayant placé ma malade près du feu dans un fauteuil, une ſotte diſcrétion me fit croire que je devois faire un tour à la ſale. J'enfilai la porte. Elle qui craignoit que ce ne fût-là tout, me cria d'un ton langoureux: Quoi vous m'abandonnez ! Je retournai ſur mes pas, & pour être d'un retour plus promt encore, je lui donnai trois ou quatre baiſers que j'avois oubliés.

Si ma diſcrétion étoit ſotte, elle n'étoit pas moins inutile. Entrant dans la ſale, je fus tout étonné de n'y plus trouver que chiens ou chats, à qui la colique prit peut-être auſſi. Pour mes gens ils en tenoient deja, & travailloient au remede. Plus content que je n'aurois dû l'être, je ne fis qu'un ſaut pour

rejoindre

rejoindre ma Cléopatre. C'eſt-là qu'avec mes louis, je trouvai bientôt le véritable élixir. Tous défilerent dix par dix, c'eſt le taux que j'y mis. Un de moins, je craignois que le ſpécifique ne valût rien.

Le mal épidémique étant par-tout bien guéri, on ſe raſſembla par couple au lieu où l'on s'étoit ſéparé. Comme les plus malades, nous n'y arrivâmes que les derniers. Chacun s'étoit déja demandé comment on ſe trouvoit. On nous fit la même queſtion, & nous la fimes à notre tour. Tous parurent ſatisfaits, & le Mouſquetaire plus que perſonne. La colique dont nous nous étions débaraſſés, ne nous empêcha pas de retourner à la promenade. Nous y allions alors pêle-mêle, tout étoit commun, & plus de particulier. J'en excepte pourtant ma malade, qui me demandoit de tems en tems le bras, pour en cas de colique être ſans doute guerie au même prix.

Notre promenade ne fut pas longue. Nous rentrâmes bientôt, & ne ſçachant plus que faire, on propoſa de jouer. Il ne falloit plus que cela pour m'achever. De dix louis qui me reſtoient, j'en perdis la plus grande part au quadrille, & j'eus à peine de quoi payer

mon contingent de la dépenſe faite ou à faire. Notre ſouper ne fut pas à beaucoup près ſi jovial que le diner. Nous ne laiſſâmes pourtant pas de nous égayer, mais ſans oublier notre départ. Nous remontâmes dans nos caroſſes, non pas dans le même ordre que nous étions venus. On s'accoupla ſelon ſon goût, ou plutôt ſelon le caprice de la débauche.

En arrivant, nous remîmes nos Maitreſſes chacune chez elle. La mienne paroiſſoit ſi paſſionnée, qu'elle ne pouvoit me quitter. Cependant il fallut nous ſéparer, mais avec promeſſe de nous revoir, & même au plutôt. Nous nous rejoignîmes le Chevalier & moi, c'eſt-à-dire qu'ayant été ſéparés, il deſcendit du caroſſe où il étoit pour remonter dans le mien, ou plutôt le nôtre. Il demeuroit dans le même quartier que moi. Le tems que nous mîmes à nous y rendre, fut employé à nous faire réciproquement toute ſorte de queſtions. Apprenant ce qu'il m'en avoit couté, il me dit : Diable ! la ſauſſe eſt chere : mais paſſe encore pour la ſauſſe, pourvu qu'il n'y ait pas certaines épices. Epices, répondis-je! qu'entens-tu par-là ?

J'entens, reprit-il, que ſi j'avois ſçu ce

que je ſçais je me ſerois bien donné de garde de te ſervir auſſi mal que je crains d'avoir fait. Là-deſſus il ne m'apprit pas ſeulemenr ce que c'étoit qu'épices, mais que Mademoiſelle Pouſſette (c'étoit le nom de ma Comédienne) étoit une fameuſe Epiciere, connue pour telle: qu'en ayant déja oui parler il avoit été extrêmement ſurpris & fâché, d'apprendre par les femmes avec qui il étoit revenu, & ſon nom, & une quantité de poivrades qu'il ſçavoit déja. La vérité eſt que cette pauvre Pouſſette avoit ce méchant renom : mais qu'elle le méritât, c'eſt ce que je ne crois pas; car elle étoit beaucoup plus retenue que la plupart de ſes pareilles. Son plus grand crime étoit d'être extrémement jolie & ſéduiſante, préférée par tout où elle ſe trouvoit, & s'attirant par-là la jalouſie & la rage de toutes ſes concurrentes, qui la déchiroient à belles dents.

Cependant, comme je ne ſçavois pas encore toutes ces particularités, je ne laiſſai pas que d'être fort inquiet, & le Chevalier pour l'amour de moi. Il me conſeilla d'abord une neuvaine, & pour me conſoler il ajouta qu'il avoit dans ſa manche l'Eſculape de Paris, dont il avoit été ſecouru plus d'une

fois, & toujours avec ſuccès. En diſant ces mots, notre cocher arrêta. Je deſcendis, & le Chevalier fut en faire autant chez lui.

La neuvaine à laquelle il me condamna, eut pluſieurs bons effets. Elle retint ma fougue, je repris tant ſoit peu de goût pour mes exercices, je lus comme j'avois coutume de faire ſous mon précepteur. Je me repoſai enfin, & ce fut toujours autant de pris pour le ſalut de mon corps, de ma bourſe, & ſurtout de mon ame. Si les jeunes gens réfléchiſſoient qu'il n'y a pas le moindre dérangement qui ne faſſe bréche à l'un de ces grands objets, & ſouvent à tous trois à la fois, ils s'en abſtiendroient peut-être, ou du moins ils éviteroient certains deſordres, qui joignent aux inconvéniens que je viens d'indiquer, la perte de la réputation & de l'honneur.

Je ſçais, & il n'eſt que trop vrai, qu'à ce dernier égard la mode renverſe tout, & met le vice à la place de la vertu. Mais qui ne ſçait en même-tems que ce renverſement d'ordre n'eſt venu, & ne ſe ſoutient que par le dérangement de quelques cervelles, qui ſe font une occupation & preſque un devoir de tourner en ridicule tout ce qui a l'air de

vertu ; & que leur nombre, auſſi petit que mépriſable, ne peut être mis en parallele avec la multitude de ceux qui protegent encore la vertu ?

Nous étions dans le cas le Chevalier & moi, & nous y fûmes dans la ſuite bien davantage. Nous n'employions la portion de bon ſens que le Ciel nous avoit donnée, qu'à nous rendre foux, qu'à ériger le vice en vertu, & en faire parade, comme un homme qui tireroit vanité, & ſe délecteroit à être aveugle, ſourd, & couvert de lepre. Deux choſes en particulier peuvent faire tomber les jeunes gens dans ce déreglement d'eſprit & de cœur, le tempéramment & l'éducation.

Quelquefois les paſſions ſont ſi vives qu'après avoir été retenues par bien des efforts, elles ſe répandent enſuite comme un torrent : c'eſt de quoi je pourrois ſervir d'exemple. Quelquefois auſſi faute de frein, elles ne ſe donnent pas ſeulement carriere, mais elles ramaſſent à droite & à gauche, tout ce qui peut les rendre plus vicieuſes. Souvent même certains vices étrangers ſe mettent de la partie, & deviennent bientôt comme naturels. C'eſt ce que l'on pourra

remarquer par la véritable hiſtoire du Chevalier, qu'il m'avoit promiſe au retour de notre partie, & qu'il eut tout le tems de me raconter pendant la retraite ou le relâche dont nous étions convenus. S'il avoit eu pour veiller à ſon éducation un homme auſſi ſage & auſſi ſurveillant que celui qu'on m'avoit donné, j'ai lieu de croire que ſon tempéramment, moins fâcheux encore que le mien, auroit pu être reglé, & que des leçons pareilles à celles que j'avois reçues, ne trouvant pas tant d'obſtacle chez lui que chez moi, auroient vraiſemblablement produit plus d'effet. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il n'eût jamais été Tartuffe : caractere le plus déteſtable, mais qui étoit plutôt riſible en lui, parce qu'il ne lui ſervoit qu'à ſe divertir.

Suivant la réſolution que nous avions priſe, il vinr me faire compagnie. Dès le premier jour je le ſommai de me tenir parole, & de commencer nos recréations par le récit qu'il m'avoit promis. Je croyois, me dit-il d'abord, que tu aurois oublié cette promeſſe. Je regrette quaſi de te l'avoir faite. Deux choſes me peſent, mon cher ami, ajouta-t-il, le paſſé & l'avenir. Je me ſuis mis ſur le

pied de n'y ſonger que le moins que je puis, parce que cela m'empêche de goûter le préſent, où je tâche de trouver le vrai bien. Cependant, continua-t-il, je ſuis prêt à te ſatisfaire, mais à condition que tu garderas tout pour toi, & ſur-tout que ton oncle, que je ne veux pas m'attirer à dos, n'en ſçaura jamais rien. Tu ſçais trop, lui répondis-je en riant, combien je t'aime, & que tu n'as qu'à vouloir être obéi. Comme mon oncle étoit ſorti, & que rien ne nous empêchoit, nous primes chacun une chaiſe, & nous approchant d'un bon feu que j'avois fait allumer, il commença.

Tout ce que tu m'as oui raconter à ton oncle n'eſt en effet qu'une fable, mais qui a néanmoins ſon origine, comme toutes les autres. J'en ai bâti ſur ma naiſſance mille encore plus extraordinaires, & qui le ſont peut-être moins que les vérités qui me regardent.

Je ne ſuis pas ſeulement poſthume, comme il me vint l'autre jour dans l'eſprit de le dire, mais une eſpece de Melchiſédec, ſans pere, ſans mere, ſans généalogie. Je dirois même ſans commencement de jours ni fin de vie, ſi une expérience journaliere ne m'apprenoit que l'on naît & que l'on meurt. Je

ne connus jamais de parens, ni de loin, ni de près. J'en ignore jusqu'aux noms, & ne sçai d'où m'est venu celui que je porte.

Cependant si je m'en crois, je suis né quelque chose. Tout autre que moi tireroit cette conjecture de la maniere dont j'ai été élevé, & des six cens pistoles que je reçois régulierement tous les ans, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, & toujours avec l'indication de l'usage que j'en dois faire.

Outre que l'on prend toutes les précautions du monde pour me remettre cette somme, c'est qu'elle est toujours accompagnée des menaces les plus terribles, en cas que je marque la moindre indiscretion. Tu es le seul à qui j'aye seulement osé jusqu'ici en ouvrir la bouche; mais je ne sçais, je te regarde comme un autre moi-même, & c'est moins pour m'acquiter de ma promesse que je me confie en toi, que par un penchant invincible qui m'y porte. Pour ne pas omettre un mot de tout ce que la mémoire me peut fournir de mon histoire, je vais la commencer dès l'âge où il est à peine permis de conserver la moindre idée d'aucune circonstance.

Je n'ai par exemple qu'un souvenir très confus

confus d'avoir été en nourrice dans un village ici autour, & d'y avoir eu même trois ou quatre femmes. Je ne me ſouviens pas mieux d'en avoir été enlevé à l'âge d'environ trois ans, par une Dame vétue de noir, qui me prit dans un caroſſe, & me baiſa mille & mille fois, juſqu'à ce que nous arrivâmes ici dans un faubourg, où elle me deſcendit. Cette époque m'eſt d'autant plus ſenſible, qu'en deſcendant le pied lui gliſſa, & que tombant avec moi elle fit des cris terribles, ſurtout dans la maiſon où elle entra, & où elle me deshabilla elle-même de pied en cap, pour voir apparemment ſi je n'étois point bleſſé. Heureuſement je ne l'étois pas. Ses baiſers recommencerent. Elle ſortit, & jamais plus je ne la revis.

Je me ſuis ſouvent rappellé cette avanture. Quelquefois j'ai cru que cette Dame ſi tendre ne pouvoit être que ma mere. Mais quelle apparence que m'ayant amené-là, elle n'y eût jamais remis le pied? C'eſt ce qui ne s'accorde pas, ce me ſemble, avec la tendreſſe d'une mere. Il faudroit, ou qu'elle fût morte, ou qu'on lui eût fait accroire que je le fuſſe moi-même. Mais cela ne ſe peut encore : & ne fût-ce que le ſoin que l'on

prend de ma ſubſiſtance, je juge le contraire. Quelque précaution qu'elle eût priſe, je doute que mes ſix cens piſtoles me parvinſſent auſſi régulierement. Et d'ailleurs à quoi ſerviroit tant de miſtere ? Un pere, ou tout autre, ne leveroit-il pas le maſque, du moins à mon égard ?

Quoi qu'il en ſoit, cette Dame me laiſſa dans les mains de deux autres. C'étoit bien des Dames en effet, les comparant aux femmes que je venois de quitter ; mais je ne ſçus jamais qui elles étoient, pendant quatre ans que je fus avec elles, & qu'elles m'enſeignoient elles-mêmes ce qu'un enfant de mon âge pouvoit naturellement apprendre. Elles me montrerent tour-à-tour à lire, à écrire. Jamais l'une ne me quittoit que l'autre ne prît ſa place. Ce n'étoit que ſoins, qu'attentions. Je faiſois tout ce que je voulois, à la réſerve de ſortir dans la rue. J'eus beau le demander, jamais on ne me l'accorda. Il eſt vrai que la maiſon où j'étois petite, en elle-même, mais bien ornée, & fournie de tout ce qui pouvoit m'amuſer, ne me laiſſoit que cette ſeule choſe à ſouhaiter. Un grand & magnifique jardin qu'elle avoit derriere, avec de belles allées, pouvoit, au lieu de la rue ſuf-

ître à me promener. Tout ce qui me manquoit, c'étoit des enfans de mon âge : mais ne connoiſſant point cet agrément, il m'étoit facile de m'en paſſer.

Sçachant déja paſſablement lire & écrire, un précepteur vint me tirer de-là pour pouſſer mon éducation. C'étoit un Eccléſiaſtique, le premier de cette robe, & preſque auſſi le premier homme que j'euſſe jamais vu. Les Dames avec qui j'étois m'embraſſerent en pleurant, & me livrerent entre ſes mains. J'eus de la peine à les quitter, & la différence que je trouvai bientôt de la vie douce que je menois auprès d'elles, avec le tourment de la Grammaire, augmenta mes regrets au point de chercher à les aller retrouver. Mais comment? Mon précepteur m'avoit d'abord emmené à Meaux, & de-là prenant avec moi le caroſſe public nous étions arrivés à Paris, comme ſi nous fuſſions venus de Province. Tout cela s'étoit fait ſans doute par précaution; & dans cette même vue, mon précepteur m'avoit déja batiſé le Chevalier d'Arcis, & s'étoit nommé l'Abbé de Fléville.

Nous prîmes un logement dans le College de Navarre. Mon précepteur m'y occupa

d'abord depuis le matin jusqu'au soir. Il n'y avoit ni pleurs ni gémissemens qui tinssent. Son pouvoir étoit absolu, & si je n'obéissois, le châtiment suivoit. C'est dans un de ces malheureux jours que rebuté à l'excès, je m'échappai de mon tyran, & me sauvai par la ville. Je sçavois en général que j'avois été à Paris, & que j'y étois encore. Mon dessein étoit de tant courir, tant chercher, & de frapper à tant de portes, que je rencontrerois à la fin le paradis d'où j'étois sorti. J'eus assez d'esprit pour courir d'abord bien loin. Je sçavois qu'il ne passoit presque point de carosses dans le quartier que je cherchois; cela pour ainsi dire me servoit de guide. Je traversai cinq ou six fois Paris d'un bout à l'autre. Je heurtai en effet à mille & mille portes. On m'interrogeoit, je ne sçavois que répondre. Plusieurs touchés de mes pleurs, & jugeant que j'étois un enfant égaré, me prioient d'entrer; mais voyant que ce n'étoit point ce que je souhaitois, je remerciois & allois plus loin.

Quatre jours se passerent ainsi sans presque manger ni boire, & couchant où je pouvois. A la fin mon précepteur qui avoit fait courir par-tout, & qui étoit lui-même à mes trouſ-

ſes, m'attrapa dans le faubourg S. Marceau, où je cherchois depuis deux jours, & au même gîte où je m'étois retiré la veille. En le voyant, tout mon corps friſſona. Quelque pitoyable que fût mon ſort, quel qu'il ait pû être, je l'euſſe préféré au chagrin de retourner ſous ſa diſcipline. Il s'approcha pour me ſaiſir. Je le repouſſai en jettant des cris effroyables. Vous ne m'emmenerez pas, lui criois-je, j'aime mieux perdre la vie. Si ce n'eût été le reſpect qu'impoſoit ſon caractere, je ne crois pas que les bonnes gens chez qui j'étois l'euſſent jamais laiſſé faire; mais eux-mêmes m'encourageant, me firent monter avec lui en caroſſe, & je retournai à mon College.

Soit inquiétude ou fatigue, ſoit indiſpoſition venue de plus loin, mon précepteur tomba malade. Il ſe mit au lit & ne s'en leva plus. Toutes les fois que je réfléchis à cette perte, je crains de ne l'avoir pas aſſez regretté. Ce ſévere Eccléſiaſtique eût, je crois, fait de moi tout autre choſe que je ne ſuis. Il eſt ſûr au moins que je ne ſerois pas ſi ignorant, & qu'ayant peut-être à la fin pris du goût pour l'étude; je n'en aurois pas tant aujourd'hui pour la vie que je mene : vie qui

m'ennuye quelquefois, & qui n'eſt pas ſans remords. C'eſt ainſi qu'au milieu de la débauche même la conſcience parle & nous preſſe. On ſent malgré l'yvreſſe, le tort qu'on a de s'y livrer; & pour peu qu'elle paſſe ou diminue, on ne peut s'empêcher de ſe haïr & de ſe déteſter. Malheureuſes paſſions! troublerez-vous toujours le repos & la raiſon!

Pendant la maladie de mon précepteur, continua le Chevalier, un autre Eccléſiaſtique vint d'avance occuper ſa place. Je ne ſai comment cela ſe fit & ſe fait encore. Mais ſi jamais quelqu'un eut lieu de croire aux Génies, c'eſt moi, par l'impénétrabilité des circonſtances de ma vie qui ſont autant de miſteres. Ce nouvel Eccléſiaſtique étant entré comme pour venir conſoler mon précepteur, s'approcha de ſon lit, & lui parla quelque tems à l'oreille. Je crus que c'étoit un Confeſſeur. Je ſortis même; mais un moment après il vint me prendre par la main, & me conduiſit auprès du malade, qui d'une voix mourante me fit ſes derniers adieux. Voilà, ajouta-t-il, le précepteur que je vous laiſſe. Dieu veuille qu'il n'ait pas à eſſuyer autant de peines & de chagrins que vous m'en avez

donné ! Il rendit l'ame deux jours après.

Sa mort ne me fut pas à beaucoup près auſſi ſenſible qu'elle l'eût été, ſi cet homme de bien eût acheté comme font la plupart de ſes ſemblables, à l'égard de leurs éleves, mon amitié par une lâche complaiſance. La conſcience & l'honneur le guidoient ; & je puis dire que moins je paroiſſois le regretter, plus en quelque ſorte je faiſois ſon éloge. Son ſucceſſeur ſembloit encore avoir été fait exprès pour diminuer mes regrets. C'étoit l'homme dont j'ai fait le portrait dans ma fable précédente, & que j'ai tiré d'après nature, excepté pourtant ſa figure que j'ai un peu outrée. Pour faire la juſte comparaiſon de ces deux Eccléſiaſtiques, il ſuffira de dire que tous deux à tous égards étoient de véritables antipodes.

Ghibelli, c'étoit le nom de mon nouveau maître, prit d'abord avec moi le titre de gouverneur. Il ne pouvoit ſouffrir qu'on l'appellât précepteur. Je ne ſçai pourquoi ; car il étoit auſſi peu digne de l'un que de l'autre. Tel il me prit, tel il me laiſſa ; avec cette différence pourtant, que ſans lui je n'aurois jamais ſi bien ſçû déguiſer mes penchans, & me donner quelquefois la comédie.

Il n'en étoit pas de même ſous ſa conduite ; tout étoit ſérieux & méthodique ; & ſi jamais je n'eus de bruit pour n'avoir pas été ſage, je m'en attirai ſouvent faute de l'avoir paru. C'eſt à quoi ſe réduiſoient toutes ſes leçons. Du reſte, auſſi facile, auſſi complaiſant que mon prédeceſſeur l'étoit peu, il gagna bien vîte mon amitié, de ſorte que j'euſſe donné pour lui mon ſang & ma vie.

Je ne ſçai d'où étoit venu à mon prétendu génie un pareil gâte-jeuneſſe. Mais celui-là, qui avoit d'autres ſurveillans, fut informé de notre conduite. Mon gouverneur en reçut de vives cenſures. Je le ſçus, & voici comment. Plus d'une fois je l'avois vu triſte & rêveur. Envain je lui en demandois la cauſe. Suivant ſa réponſe, c'étoit toujours un mal de tête ou une migraine. Ce mal lui prenoit à la fin ſi fort & ſi ſouvent, que je jugeai qu'il avoit autre choſe. Peut-être m'en ſerois-je tenu-là ; mais dans un de ces jours de criſe, je l'apperçus, ſans qu'il me vît, une Lettre à la main, & dèſlors je réſolus de m'éclaircir.

Pour y réuſſir, je feignis moi-même d'être malade, & d'avoir beſoin de dormir. C'étoit le ſeul moyen de l'éloigner, autre-

ment il étoit toujours avec moi, & peu m'importoit, puiſqu'il travailloit lui-même à me procurer toute ſorte de plaiſirs. Voyant que je m'étois mis ſur le lit, il ſortit comme je l'avois prévu, & fut voir un ami dans le College. Moi auſſi-tôt je me leve, j'entre dans ſa chambre; & ſoit hazard, ſoit que n'ayant jamais eu aucun lieu de ſe méfier de moi, il négligea les moindres précautions, je trouvai la clef de ſon cabinet, & je n'eus qu'à l'ouvrir. Comme je n'avois que des Lettres en vue, je mis d'abord la main ſur un paquet qui m'en promettoit. J'y en trouvai en effet, & ce fut-là qu'en cherchant à ſatisfaire ma curioſité, je l'augmentai à un point qui depuis ne m'a preſque laiſſé aucun repos.

Ces Lettres étoient toutes ſans nom, mais de deux mains, l'une d'homme à ce qu'il me parut, & l'autre de femme. Par-tout je n'y voyois que le nom de fils & de cher fils. La matiere d'ailleurs me faiſoit aſſez connoître qu'il s'agiſſoit de moi, & ſur-tout les premieres, qui étoient ſans contredit les dernieres que mon gouverneur avoit reçues, & qu'il avoit miſes par rang l'une ſur l'autre. Les premieres, dis-je, ne reſpiroient que colere & menaces. Je me ſuis repenti cent fois

de ne les avoir pas emportées, mais la crainte & la hâte où j'étois, me donnerent à peine le tems de lire ; je me pressai de sortir, pour n'être pas pris sur le fait.

Mon gouverneur qui ne me quittoit jamais pour longtems, rentra presqu'aussitôt. J'étois déja retourné sur mon lit, mais en proie à tout ce que je venois de lire, ou plutôt à une curiosité qui me dévoroit. C'est donc-là, disois-je en moi-même, cet enfant trouvé sous un chou, ou venu comme un champignon. C'étoit en effet les réponses qu'on avoit fait cent fois à mes petites questions enfantines ; mais dont j'étois depuis longtems désabusé, sans pourtant être plus instruit de ma naissance. Cette rencontre me donna tellement envie d'en sçavoir davantage, que j'eus toutes les peines du monde à ne pas me trahir d'abord à mon gouverneur. Tout ce que je pus faire, fut de me contenter ce jour-là ; mais dès le lendemain je commençai à ne donner à mon gouverneur non plus de repos que j'en goûtois. Il ne se méfia jamais de rien, & prit toutes mes instances pour un effet de l'âge, qui ne me permettoit plus de m'ignorer moi-même.

Quelque chose que je fisse, il tint ferme,

& je n'en tirai jamais aucune lumiere. Je ſuis sûr, lui dis-je quelque tems après avoir lû ſes Lettres, que vous pourriez me tirer de la juſte & cruelle demangeaiſon qui me dévore. Vous ne le voulez pas, mais comptez que je me ſouviendrai éternellement du refus que vous me faites. Ecoutez, me répondit-il alors, votre curioſité eſt à ſa place. Je ne ſouffre pas moins que vous, de ne la pas ſatisfaire : mais ſçavez-vous ce qu'il nous en couteroit infailliblement & à vous & à moi ? Quoi, lui repartis-je? La vie, continua-t-il en m'ouvrant des yeux & une bouche comme pour m'avaler. J'avoue que je demeurai tout interdit. Il s'en apperçut. Hé bien, ajouta-t-il d'un ton plus moderé, votre demangeaiſon ſe paſſe-t-elle ? M'étourdirez-vous encore ? vous le pouvez ſi vous êtes las de vivre. Je fus quelque tems ſans dire mot ; mais la parole me venant avec la réflexion, je fis une derniere tentative. Qui ſçaura jamais, lui alléguai-je, ce que vous pourriez m'apprendre ? nous ne ſommes que nous deux. Fort bien, interrompit-il ; mais qui me répondra, ſi je ne ſçais me taire, que vous le ſçachiez mieux que moi ? Enco-

re une fois, continua-t-il en colere, ne m'en parlez plus.

Si je lui obéis, ce ne fut que pour le moment. Dans la ſuite, & ſur-tout à certains quarts-d'heure, je le démontois. Mais il étoit Italien, & qui plus eſt, Napolitain, c'eſt-à-dire un homme qui naturellement impénétrable, l'étoit encore plus par la crainte du fer ou du poiſon. Cependant je ne crois pas qu'il y ait échappé. Sa prétendue apoplexie dont j'ai parlé, fut le nom qu'on donna à ſa mort ſubite : mais ſi l'on eût ſçû comme moi ce que l'on en devoit penſer, & qu'on l'eût ouvert, je ſuis perſuadé que le poiſon s'y fût trouvé. J'en juge par diverſes occaſions, & ſur-tout parce que ne démordant point de ſa conduite avec moi, & ſe fondant peut-être ſur ce qu'on n'oſeroit jamais le congédier, il avoit manqué dès auparavant dêtre aſſaſſiné. L'avanture eſt particuliere. Ce fut moi qui lui ſauvai pour cette fois la vie, au riſque même de la mienne.

Parmi pluſieurs habitudes, nous en avions une ſur-tout à l'entrée du Marais. De ce quartier au College de Navarre il y a loin.

Un ſoir, lorſque nous nous retirions & que nous paſſions par la place de Greve, on arréta notre fiacre. Il falloit bien que mon gouverneur s'attendît à quelque choſe de ſemblable. Il s'élança auſſitôt hors du caroſſe, porta la main à deux piſtolets de poche qu'il avoit, les tira au hazard, & pour ſurcroît d'accident perça la jambe de notre cocher. Moi, ſans ſçavoir de quoi il étoit queſtion, j'étois ſauté à bas comme lui, & ma petite épée à la main je tins tête à trois aſſaſſins. Prenez garde, cria l'un d'eux, ne nous trompons point. Pendant qu'ils cherchoient à meſurer leur coup, un autre caroſſe avec deux flambeaux ſurvint. Il paſſoit à toute bride; mais malgré cela mon gouverneur qui craignoit tout pour lui & rien pour moi, ſauta derriere avec les laquais & me laiſſa-là.

Il étoit ſi certain qu'on n'en vouloit qu'à lui, que d'abord qu'il fut échappé, les aſſaſſins mirent bas les armes, & me faiſant des juremens en forme de prieres, me perſuaderent de rengainer, & de me confier à eux pour me remener. Bon-gré, malgré, je ne pus les empêcher. Ils me prirent à braſſe-corps, me jetterent dans mon même fiacre,

& craignant le Guet, ils obligerent le cocher tout bleſſé qu'il étoit, de fouetter à tour de bras au College de Navarre. Eux-mêmes donnerent l'ordre ; ce qui prouve qu'ils étoient bien inſtruits. J'étois ſi ému, & de l'action qui venoit de ſe paſſer, & d'entendre encore mes grivois jurer, tempêter de qu'ils avoient manqué leur coup, que j'arrivai ſans preſque avoir ſoufflé.

L'un d'eux étant deſcendu ſonna, & le portier qui avoit coutume de nous attendre, ouvrit, mais ſans chandelle par bonheur ; car s'il avoit vû mes conducteurs maſqués comme ils étoient, il eût peut-être refermé, & m'auroit laiſſé avec mes ſcélérats. Comme il étoit à demi endormi, & qu'il faiſoit plus obſcur encore ſous la porte que dans la rue, j'entrai ſans qu'il s'apperçût que mon gouverneur manquoit. Le bonheur voulut que malgré mon émotion, j'euſſe aſſez de préſence d'eſprit pour ne lui rien dire. Je gagnai ma chambre, & tel que j'étois je me mis ſur le lit, où après avoir repris mes ſens, je m'endormis juſqu'à ce que mon gouverneur lui-même vint m'éveiller.

Je fus ſi ravi de le revoir, que je ſautai à ſon col, comme ſi je le revoyois des morts.

Lui de ſon côté ne l'étoit pas tant. Voyez, me dit-il, les riſques que je cours; mais laiſſons cela, & apprenez-moi comment vous vous êtes rendu ici. Je le lui racontai. Il m'aplaudit de n'avoir rien dit au portier. Il en avoit fait de même, & nous convinmes de ne pas lâcher le moindre mot de notre avanture. Etant tranquille de ce côté, il m'apprit à ſon tour comment il avoit paſſé la nuit. Le caroſſe derriere lequel il étoit monté, s'étant arrêté près de la Place des Victoires, il étoit deſcendu avec les laquais. Le maître bien étonné l'avoit prié d'entrer, & entendant ſon avanture, dont lui-même avoit eu frayeur, il lui avoit offert, peut-être par reſpect pour ſon caractere, un lit qu'il avoit accepté.

Après nous être mutuellement ſatisfaits; mon gouverneur ſe répandit en plaintes ameres ſur ſon ſort. On veut ma mort, s'écria-t-il, je n'en doute plus. Mais ne devroit-on pas à préſent craindre ma vengeance. Je crus que c'étoit le tems de tirer de lui ce que je n'avois pû lui arracher juſques-là. Pourquoi ces allarmes, lui dis-je? ne pourrois-je donc pas vous mettre à l'abri, ſi de vous à moi vous me développiez ce que je vous ai

demandé tant de fois ? Non, reprit-il, ma perte eſt jurée, & tout ce que vous pourriez ne la retarderoit pas, & ne feroit au contraire que l'avancer. Son affliction, ſa triſteſſe, étoient ſi grandes, que ma curioſité ſe changea en compaſſion, & qu'au lieu de le preſſer davantage, je me mis à le conſoler.

Cependant cette affaire ne le rendit pas ſeulement triſte & rêveur, mais beaucoup plus retenu & circonſpect. Nous négligeâmes nos habitudes, & ſur-tout nous ne nous retirâmes plus la nuit. Malgré cela, je n'en crois pas moins qu'il a été dépêché pour l'autre monde. Outre cette avanture, qui me fait croire qu'on avoit en effet réſolu de s'en défaire, c'eſt que deux heures avant que de tomber, je ſçavois deja qu'il devoit mourir. Il eſt vrai que je n'y penſai qu'après coup: mais ſi j'y avois bien réfléchi d'abord, peut-être y auroit-il eu encore du remede,& que je l'euſſe ſauvé une ſeconde fois.

Le matin du jour ou de la nuit qu'il mourut, étant ſortis enſemble, nous avions été arrêtés à dîner. C'étoit chez une femme où pluſieurs femelles, jeunes & jolies, nous appelloient ſouvent. Je ne ſçai ſi c'étoit par preſſentiment,mais il réſiſta à mille inſtances qu'il

qu'il n'avoit pas coutume de faire. Peut-être même eût-il tout-à-fait résisté, si lui faisant le détail de tout ce qui pouvoit flatter son goût, on ne lui eût nommé un petit pain aux champignons. On sçavoit qu'il en étoit amateur & friand par dessus tout. Enfin pour son malheur il demeura, & je crois qu'on se servit de sa friandise, non-seulement pour l'empoisonner, mais encore pour faire croire en cas de soupçon, qu'elle avoit seule causé sa mort. La matrone chez qui je m'échappai un jour pour lui en parler, me paya de cette monnoye.

Quoi qu'il en soit, le ragoût qu'on laissa, je m'en souviens encore, tout entier à Ghibelli, ne se fit point du tout sentir jusqu'à ce ce qu'il le tua. Le même soir soupant au College, il but, mangea à son ordinaire, & paroissoit se porter aussi-bien qu'il eût jamais fait. Après le repas, lui dans sa chambre & moi dans la mienne, j'entendis ouvrir doucement ma porte. Je tournai la tête pour voir ce que c'étoit. J'apperçus un petit homme masqué, qui s'avançant une Lettre à la main, me faisoit signe de l'autre, & me disoit chut, chut. Si j'avois été moins accoutumé aux mysteres, je serois peut-être tombé d'effroi,

ou j'aurois crié. Tout au contraire je me levai, non pourtant ſans un peu d'émotion ; mais n'importe, j'avançai & je reçus la lettre. Bravo, s'écria doucement le petit homme en me la remettant, cela va bien. Adieu, j'eſpere vous revoir demain. Il partit, & me laiſſa-là.

A peine eut-il tourné le talon, que je courus à la lumiere pour lire la lettre. Elle n'avoit pas même d'adreſſe. Je l'ouvris, & je reconnus ſans peine la même écriture de femme, que celle que j'avois vue dans le cabinet de mon gouverneur. Je me flattois quaſi d'y trouver quelque éclairciſſement. Point du tout, je n'y lus pas même les doux noms de fils & de cher fils. Ce n'étoit qu'un ſimple ordre de me rendre ſeul à une telle heure dans le Jardin de l'Hôtel de Condé, & des réitérations de n'y pas manquer. Hélas ! par malheur pour le pauvre Ghibelli, on ne ſçavoit que trop, comme je le crois, qu'il ne me tiendroit pas compagnie. Je n'eus pas achevé la lecture de ma lettre, ou du moins de réfléchir à la maniere dont je l'avois reçue, & à ce qu'elle contenoit, que je crus l'entendre ſe débattre & tomber. Je ſaiſis la chandelle, je courus à ſa chambre ;

& je le vis en effet par terre & presque déja sans vie.

Il est aisé de s'imaginer que si j'avois eu toute la liberté de penser, & que je l'eusse fait secourir sur le champ, il en fût peut-être revenu ; mais je fus si effrayé que je tombai moi-même sans connoissance, & que je ne la recouvrai que pour le voir tout-à-fait mort.

Nous n'avions jamais eu de domestiques que le portier du Collége, & un Savoyard pour faire nos commissions. Celui-ci étant venu le matin selon sa coutume, trouva nos portes ouvertes, & passant de ma chambre dans celle de mon gouverneur, nous trouva tous deux étendus. Il courut avertir le portier. Tout le College le sçut bientôt, & s'assembla auprès de nous. Le Médecin qui vint ensuite nous examina, & jugea d'abord que je n'étois pas mort ; mais venant à mon gouverneur, il n'y trouva aucun signe de vie. Pour moi je ressuscitai bientôt, quelques essences en firent l'affaire : mais quel spectacle! lorsqu'ouvrant les yeux je vis Ghibelli qui les avoit fermés pour jamais.

J'ai déja dit que ce gouverneur m'étoit cher. Sans examiner alors si j'avois tort ou

raiſon, je m'abandonnai à la plus vive douleur. Je fis des extravagances ſur ſon cadavre, que j'aurois honte de réciter. Enfin on m'en arracha ; & ce qu'il y a de particulier, c'eſt que parmi ceux qui m'obligerent à me retirer dans ma chambre, l'un d'eux reſtant le dernier, me mit un billet dans la main, & s'enfuit avec les autres. Je n'étois pas en état de le lire. Je le gardai plus de deux heures tel que je l'avois reçû, ou plutôt je le mouillai de mes larmes, comme s'il en eût été la ſource. A la fin je l'ouvris, & je vis que ce n'étoit que pour m'intimer de nouveau le rendez-vous qu'on m'avoit donné la veille. On préſumoit ſans doute que je pourrois l'oublier. En effet je n'y penſois déja plus. Mais malgré un nouveau ſujet de mortification, je ne laiſſai pas que de m'y rendre.

Juſques-là il ne m'étoit pas ſeulement tombé dans la penſée de m'emparer des papiers de mon gouverneur. Cette idée me vint tout-à-coup, après avoir lû ce dernier billet Je me levai, & fus me ſaiſir de ſes clefs ; mais ouvrant ſon cabinet, je trouvai les moineaux dénichés. La douleur où j'étois ne m'empêcha pas de ſentir ce nouveau

coup. De m'imaginer que Ghibelli les eût brulés, cela ne se pouvoit. Non-seulement il n'avoit aucune raison pour le faire, mais plusieurs au contraire devoient l'obliger à les garder. Ce que je crois, c'est que mon petit homme n'étoit pas fort loin, quand j'entendis mon gouverneur tomber & se débattre, qu'il attendoit peut-être dans un coin de notre antichambre le moment de la tragédie, pour enlever les papiers de quelque maniere que ce fût; mais que m'ayant vu moi-même étendu, & jugeant qu'il n'y avoit rien à craindre pour moi, & peut-être que je ne resterois pas si longtems dans cet état, il avoit fait son affaire, & étoit décampé & revenu. Je dis revenu, parce je crois encore que c'est lui qui me fourra le dernier billet dans la main, & qui s'enfuit après, comme je l'ai dit.

Quoi qu'il en soit, incertain de mon sort, & accablé de mille douleurs, je me rendis au lieu marqué. Arrivé & déja assis sur un banc, le même petit homme que j'avois vu la veille, vint presqu'aussi-tôt se placer à mon côté. Malgré l'obscurité, il avoit encore son masque. C'est moi, me dit-il, qui vous donnai hier ce rendez-vous. Il est arri-

vé depuis un grand changement. Votre gouverneur n'eſt plus, je le ſçais ; mais loin de vous en attriſter comme il ſe pourroit, vous devez vous en réjouir. Je penſai le battre quand j'entendis ce début. Je l'euſſe du moins laiſſé, s'il ne m'eût arrêté, en me prenant par la manche & m'appaiſant. Raſſeyez-vous, ajouta-t-il, & m'écoutez. Qu'allez-vous faire à préſent ? Je vais, lui répondis-je bruſquement, tenir compagnie à mon gouverneur, juſqu'à ce qu'il ſoit en terre, après le ciel y pourvoira. Il y a déja pourvu, interrompit-il : tenez, prenez cette bourſe, & faites-en l'uſage que vous indiquera un billet que vous y trouverez. Vous recevrez la même ſomme exactement tous les trois mois ; mais prenez garde, il y va de votre vie, ſi vous ne vous conduiſez pas comme on le veut, ſi vous marquez la moindre curioſité, & ſur-tout ſi jamais vous parlez. Vous n'aurez plus deſormais de gouverneur; continua-t-il. Il eût mieux valu que vous n'en euſſiez jamais eu, mais l'on y ſuppléera par des avis qu'il faut ſuivre ou mourir.

Mourir, repris-je ! il n'y aura pas grand mal, auſſi-bien je ne vis déja qu'à demi. Je me levai pour m'en aller. Il m'arrêta encore,

& tandis qu'il continuoit à m'endoctriner, deux personnes nous joignirent, & s'assirent auprès de nous. Elles étoient masquées comme lui ; mais l'une d'elles levant son masque, m'embrassa avec un transport de tendresse qui n'eut jamais d'égal. Je sentis en même-tems des pleurs couler. Elle exprima aussi quelques paroles d'une voix basse & entrecoupée. Tout ce que j'entendis de plus distinct, fut, mon fils, mon cher fils, fais ce qu'on exige de toi ; c'est pour ton bien, on t'aime, tu le sçauras peut-être mieux un jour. L'autre personne qui étoit survenue, se contenta de me prendre la main, de me la serrer, & tous deux se retirerent me laissant encore avec mon petit homme. Je crois qu'il n'étoit demeuré que pour m'observer, & empêcher que je ne suivisse ces tendres personnes pour tâcher de les connoître. J'en juge, parce qu'il ne me dit presque plus mot, & qu'en se levant il marmotra seulement entre ses dents, ils ont eu le tems de se rendre. Adieu.

Je me levai presqu'en même-tems que lui. Je le suivis des yeux tant que je pus ; mais craignant qu'il ne s'imaginât que je le suivisse en effet, je le perdis bientôt de vue ;

& repris en droiture le chemin de mon College. Je trouvai ma chambre & celle du mort remplies. J'en fus ravi ; car s'il n'y eût eu qu'une ou deux perſonnes comme je m'y attendois, le ſpectacle eût été trop lugubre pour que j'y euſſe réſiſté. J'aurois cependant bien voulu viſiter ma bourſe ; mais je me contentai d'en tirer le billet, & de m'éloigner un moment pour le lire. J'y trouvai à peu près une répétition de tout ce que m'avoit dit mon petit homme : outre cela il y y avoit une direction pour ma conduite, qui conſiſtoit en ceci : qu'après avoir rendu les derniers devoirs à Ghibelli mon gouverneur, j'abandonnerois le College ; que je ne quitterois pas moins toutes les habitudes que j'y avois, ou celles que je pouvois avoir d'ailleurs ; qu'il falloit en un mot que je vécuſſe d'une toute autre maniere, & que je commençaſſe à me retirer à l'Hôtel d'Anspach dans la rue Jacob, juſqu'à nouvel ordre.

Je ſuivis ponctuellement tous ces ordres. Mon gouverneur mort, enterré, tout le College l'étoit pour moi. J'étois même bien-aiſe de m'en éloigner, pour n'avoir pas éternellement ſous les yeux des objets qui ne pouvoient

pouvoient qu'entretenir ma douleur. Je fis faire à Ghibelli des obſeques magnifiques, & à mes frais. Tout le College y aſſiſta, comme s'il n'y avoit eu rien à dire ſur ſon compte. Cependant, outre pluſieurs ſcandales que notre conduite avoit cauſés, c'eſt que voulant approfondir qui nous étions, il s'étoit débité diverſes calomnies infâmes, & capables de lui faire refuſer la ſépulture. Mais monnoye fait tout, plus encore parmi le Clergé qu'ailleurs; & notre argent qui avoit juſques-là couvert nos défauts, ſervit encore à les enterrer.

La cérémonie faite, j'abandonnai le College dès le même jour. En paſſant la porte, je remis les clefs de mes chambres au portier. Je lui donnai en récompenſe de ſes bons ſervices, tout ce qu'il y avoit; & ſuivi de mon Savoyard que j'avois chargé de quelques bagatelles, je me rendis au lieu qu'on m'avoit preſcrit. On m'y attendoit déja. J'eus à peine parlé, que l'on me conduiſit dans un apparrement magnifique. J'y trouvai même un grand valet qui me ſalua comme ſon maître, & que je gardai comme tel ſans lui faire aucune queſtion. Pour ne conſerver aucune idée de mon College, &

ſur-tout pour n'avoir rien qui me rappellât le triſte ſouvenir de mon cher Ghibelli, je récompenſai mon Savoyard & le renvoyai.

La premiere action ſérieuſe que je fis dans ma nouvelle demeure, fut de viſiter ma bourſe. Je l'avois bien déja fait, mais ſeulement pour y puiſer; ce n'étoit pas aſſez. Mon petit homme m'en avoit promis autant tous les trois mois. Je ſçavois à peu près ce que j'en avois ôté, & je voulois calculer pour ſçavoir quel pourroit être mon revenu. J'y trouvai deux cens Louis,& cinquante environ que j'en avois tirés, cela me faiſoit par an mille Louis. Bon, m'écriai-je, j'aurai-là du moins de quoi me divertir. Cette ſomme me fut régulierement payée pendant deux ans que je demeurai-là. Toutes les fois que mon petit homme ſe montroit à moi, ſoit le ſoir à la promenade, ſoit de bon matin chez moi, c'étoit toujours la même bourſe de Louis. Il n'en eût rien rabattu ſans doute, ſi j'en euſſe fait un bon uſage; mais une Demoiſelle de Province étant venue loger dans mon Hôtel, je m'en amourachai. Non ſeulement je dépenſois pour elle tout mon revenu, mais elle me fit faire beaucoup de dettes. J'empruntois à droite & à

gauche. Mon génie en fut averti, cela lui déplut, & il m'en fit faire des réprimandes.

S'il n'y avoit eu que cela, peut-être ne m'eût-on rien rogné, & qu'on eût payé mes dettes, à condition de n'en plus faire : mais j'étois si occupé de ma passion, que je négligeois tous les exercices qui m'étoient prescrits. Mon génie me fit faire des plaintes là-dessus, plus vives encore que sur tout le reste. Elles me furent réiterées trois ou quatre fois. Voyant qu'elles ne produisoient rien, on fit enlever & conduire ma Provinciale je ne sçais où. On m'ordonna de sortir de mon Hôtel, on m'indiqua celui où je suis, avec des menaces terribles si je ne m'y rendois pas au plutôt, & ne m'exerçois régulierement à l'Académie de la Guériniere. J'obéis, & je le fais encore tous les jours, le désespoir dans le cœur, sur-tout quand je me rappelle ma chere Provinciale qui m'a été ravie, & que je ne compte plus de revoir jamais.

Je ne sçus d'abord qu'une partie de mes malheurs, c'est-à dire que je n'appris la réduction de mon revenu que lorsque je le reçûs, six semaines après, de mon petit homme. C'est ici près au Jardin du Luxembourg

que j'eus ſa premiere rencontre. Il ne m'en parla point. Je ne le connus que trop au poids de la bourſe; & lorſque pour m'en aſſurer mieux je voulus la viſiter, j'y trouvai un billet avec ces mots, *Pour vous apprendre à être ſage.* Je n'ai donc plus depuis ce tems-là, que cent cinquante piſtoles tous les trois mois. Je m'en conſole aiſément. C'eſt même plus qu'il ne m'en faudroit pour vivre content, en attendant mieux, ſi l'on s'en fioit aſſez à moi pour me croire capable d'un ſecret qui m'intereſſe autant que celui-ci. Mais au lieu de cela, ce ne ſont que menaces, au cas ſeulement que je marque la moindre envie de me connoître. Cependant rien n'eſt plus naturel, & je trouve dans les marques de tendreſſe que j'ai reçues, & que je reçois, une cruauté inouie qui les dément.

Quelque raiſon qu'on ait pour le miſtere, c'eſt me ſacrifier que de ne m'en pas faire part. Suppoſons que les auteurs de ma ſubſiſtance, & qui le ſont ſans doute de ma naiſſance, viennent à mourir, où en ſuis-je! Me voilà non-ſeulement pour jamais ſans aucune connoiſſance de pere ni de mere, mais réduit à ne ſavoir que devenir. Quand même je parviendrois à découvrir mon ori-

gine, comment la perſuader, comment faire reconnoître mon rang, ou répéter mes droits, tandis que toute la terre m'aura ignoré ! C'eſt l'ouvrage d'un fatal honneur, dont je ſerai la victime. Se peut-il qu'une chimere prévale ainſi ſur les ſentimens les plus intimes de la nature ! Ces réfléxions m'accablent ; & lorſque j'enviſage l'avenir, je ne cherche pour m'étourdir qu'à jouir du préſent.

Le Chevalier finiſſant auſſi ſon hiſtoire, je lui marquai la vive part que j'y prenois ; & quoique je ne fuſſe guères propre au perſonnage de conſolateur, je ne laiſſai pas que de le faire en ſa faveur. J'eſpere mieux que vous, lui dis-je. Comptez que votre génie ne vous abandonnera pas plus pour l'avenir que pour le préſent, & qu'il préviendra tous les malheurs que vous redoutez. Le plus grand, repliqua-t-il, ſeroit de demeurer éternellement une eſpece de *Melchiſedech*. J'aimerois mieux être ſavetier & connoître mes parens, qu'être Potentat & ne ſçavoir d'où je viens. Quand je vous entends quelquefois dire mon oncle, & que je ſonge qu'il n'y a pas un être au monde que je puiſſe ſeulement qualifier de couſin, cela me na-

vre jusqu'à l'ame. En effet je ne sçache rien de si triste, que de n'avoir aucun parent dont on puisse se reclamer. Le Chevalier, quoiqu'issu d'une des maisons de France les plus illustres & les plus nombreuses, étoit néanmoins comme étranger dans le monde entier. Je laisse à ceux qui le sont, ou qui l'ont été seulement d'une Province ou d'un Royaume à l'autre, à juger de ce qui en est. Eux seuls le peuvent. Pour moi qui vis encore actuellement dans cette disgrace, je trouve que la mort est préférable.

Il étoit heure de diner quand le Chevalier eut fini, & que nous eûmes fait toutes nos petites réfléxions. Comme mon oncle en sortant m'avoit dit qu'il ne rentreroit que le soir, j'avois ordonné le diner dans sa chambre. Il étoit prét, & nous nous mîmes à table. J'ai le gosier assez sec, dit d'abord le Chevalier, pour boire un coup; & pour te consoler, interrompis-je, ma foi tu as raison, c'est une bonne chose que le vin. Il s'en versa lui-méme, & sur le champ il en fit l'épreuve. Les jeunes gens font aisément divorce avec le chagrin. Nous perdîmes insensiblement son récit de vue, & la gaieté n'en laissa bientôt presque aucune trace.

De la table nous fûmes pour nous diſtraire malgré le froid au Luxembourg. Je ne ſçai ſi Mademoiſelle de .... avoit auſſi quelque idée triſte à diſſiper, mais nous l'y trouvâmes accompagnée de deux Dames, & je me ſouviens que le Chevalier me dit, *Je voudrois que ce fût-là mon génie.* Nous la ſaluâmes en nous croiſant; mais nous étant retournés à quelque diſtance, nous les ſurprîmes toutes trois déja tournées elles-mêmes & qui nous regardoient aller.

De quelque part que vienne une certaine attention, l'amour propre toujours prêt à juger favorablement, s'y plaît; mais je remarquai que le Chevalier prit un ſingulier plaiſir à celle qu'avoit pour nous Mademoiſelle de .... Loin que notre action interrompît la ſienne, elle ne ceſſa de nous regarder, & l'on pouvoit même diſtinguer qu'il y avoit chez elle quelque choſe de plus qu'un ſimple attrait de curioſité. Hélas! tant dans l'un que dans l'autre, c'étoit la nature qui agiſſoit. Quoiqu'aveugle chez le Chevalier, elle ne ſe faiſoit pas moins ſentir que chez Mademoiſelle de ..., où elle étoit éclairée. Quelques années après les maſques tomberent, les myſteres s'éclaircirent; & comme

il arrive presque toujours d'un fruit illégitime, le Chevalier fut sacrifié, comme il le craignoit.

Nous passâmes lui & moi le reste de ma neuvaine comme nous l'avions projetté, c'est-à-dire à faire treve avec le plaisir, & à n'en prendre qu'à nos exercices. La vérité est qu'il n'avoit pas le sol, & que m'étant déja redevable de quelques louis, il attendoit l'apparition de son petit homme pour me les rendre, & nous divertir à frais communs. Il en usoit ainsi sans que je le sçusse; mais lorsque je l'appris, je m'en fâchai, & dans la suite nous fimes bourse commune. La conformité d'inclinations qui forme ordinairement les liaisons, nous unit si étroitement, qu'il n'y eut pas seulement entre nous communauté d'especes, mais que nous ne faisions pour ainsi dire qu'un corps & qu'une ame. Malgré mon changement d'état qui arriva bientôt, il n'y en eut aucun dans notre amitié. Les nœuds ne s'en serrerent pas moins; & l'absence qui arrivoit quelquefois, ne servoit qu'à nous revoir avec plus de plaisir.

Avant que mon espece de retraite fut finie, mon oncle qui avoit vu plus d'une fois

M. le Comte de J..., avoit appris de lui que Madame la Comteſſe de C.... avoit deſſein de me faire Page de M. le Duc d'Orleans. Mon oncle avoit goûté cette propoſition. Il s'étonna même qu'étant aſſez connu du Prince, cette penſée ne lui fût pas venue auſſi-tôt après ſon arrivée; mais il aimoit encore mieux que cela ſe fît par le canal de Madame la Comteſſe. La premiere fois qu'il m'en parla, ce fut avec toute ſorte d'avantages. Il me dit que je n'en ferois pas moins mes exercices, que j'aurois par-là un Protećteur, non-ſeulement déja puiſſant, mais qui ayant la perſpećtive de la Régence, pouvoit un jour mieux qu'aucun autre m'avancer & faire ma fortune. Tu feras-là, ajouta-t-il encore, avec de jeunes éveillés comme toi, & Dieu ſçait comme tu vas te réjouir.

Le parti me parut ſi beau, que j'aurois déja voulu que l'affaire eût été faite. Mon oncle avoit écrit ſur le champ à mon pere pour l'en informer, & nous n'attendions que ſon avis pour voir Madame la Comteſſe de C..., & la prier de mettre les fers au feu. La maniere dont mon oncle s'y étoit pris à l'égard de mon pere, les couleurs qu'il avoit

donné à ce deſſein, comme pouvant être un jour avantageux & à moi & à toute ma famille ; de plus l'eſpérance de me poſſéder également dans ſa vieilleſſe, le flattoit trop agréablement pour ne pas recevoir bientôt le conſentement que nous eſpérions. Nous le reçûmes en effet. Le ſeul obſtacle après cela étoit le Chevalier, que je craignois de perdre, & qui témoigna pour moi la même crainte, lorſque je lui fis l'ouverture du parti qu'on m'offroit. Il eſt sûr que j'y euſſe renoncé plutôt qu'à lui ; mais nous trouvâmes que ce n'étoit qu'une terreur panique, & qu'à l'exception de nous voir ſans ceſſe, ce qui la plupart du tems fait naître le dégoût, notre ſéparation n'empiéteroit rien moins que ſur notre union.

Nous ne ſongeâmes donc mon oncle & moi qu'à profiter de l'heureuſe diſpoſition de Madame la Comteſſe de C.... Comme la propoſition nous étoit venue par M. le Comte de J....., nous paſſâmes d'abord chez lui. Il offrit de nous accompagner. Nous acceptâmes ſa politeſſe, & ſur le champ nous allâmes nous faire annoncer. Il eſt inutile de dire l'accueil plein de charmes & de graces que nous fit Madame la Comteſſe

de C.... connue pour la Dame la plus galante de la Cour, elle en eut toujours les manieres. Enfin nous dinâmes chez elle. A la fin du repas elle ordonna de mettre les chevaux à son carosse, & à l'instant elle partit pour aller conclure l'affaire.

Elle s'y prit si bien, que dès le lendemain nous fûmes avertis de nous rendre chez M. le Comte de J.... Nous le fimes sans différer. Un moment après Madame la Comtesse y arriva, & nous prenant dans son carosse, elle nous conduisit elle-même au Palais-Royal. Elle y avoit alors les grandes entrées. Comme M. le Duc d'Orleans étoit déja prévenu, nous fûmes d'abord introduits. Il étoit avec l'Abbé Dubois. Monseigneur, dit-elle en me montrant de la main, voici le jeune Gentilhomme dont j'ai eu l'honneur de vous parler. Avouez, continua-t-elle, qu'il paroît propre au mystere : ma foi, si vous n'en voulez pas, je le garderai pour moi. Il te conviendroit mieux qu'à moi, répondit le Prince en riant. N'est-ce pas, l'Abbé, qu'en dis-tu ? Hélas ! répondit celui-ci, le respect, Monseigneur, m'empêche de vous contredire.

Après ce badinage, le Prince lui-même

m'ordonna d'avancer. J'obéis. Il me fit quelques queſtions auſquelles je répondis. Mon oncle qu'il reconnut, l'empêcha peut-être d'en faire davantage. J'en fus ravi ; car tout réſolu que je pouvois être ailleurs, je l'étois fort peu devant un ſi grand Prince. L'idée remplie de ſon rang & de ſon mérite je n'étois pas le maître d'une ſotte timidité, qui me coupoit pour ainſi dire le ſifflet. Mon oncle ayant pris ma place, je me retirai preſque derriere lui. M. le Duc d'Orleans s'entretint quelque tems avec lui, & ſans me jetter dans un nouvel embarras, il lui dit qu'il parleroit à M.... ſon Ecuyer, & que je n'avois qu'à venir endoſſer l'habit, quand je voudrois.

J'accepte votre Page, dit-il à Madame la Comteſſe, qui paroiſſoit s'échauffer avec l'Abbé Dubois. Je le prends ſur votre parole, mais à condition que vous me le dreſſerez. Oui, oui, Monſeigneur, répondit-elle ; s'il ne tient qu'à cela, j'en fais mon affaire. Nous nous retirâmes mon oncle & moi, & la laiſſâmes avec Monſieur le Duc & l'Abbé.

Le lendemain nous ne manquâmes pas d'aller la remercier. Elle me tint mille diſ-

cours égrillards aufquels je ne fçavois trop que répondre ; & quoique j'euffe voulu déja être chez l'Ecuyer, elle l'envoya inviter à dîner pour ne nous pas laiffer aller, & pour, difoit-elle, me recommander à lui, afin qu'il m'envoyât de tems en tems chez elle. Nous demeurâmes confus de fes politeffes. Monfieur l'Ecuyer vint. Madame la Comteffe lui apprit le motif de fon invitation. Il la remercia, & me dit à moi qu'il croyoit en effet me voir le matin, que M. le Duc d'Orleans lui avoit parlé, & que je ferois Page quand il me plairoit. Dès aujourd'hui, Monfieur, lui répondis-je, crainte de manquer. Bon, dit Madame la Comteffe, j'aime cette vive ardeur.

Auffi-tôt que nous eumes quité la table, nous prîmes congé. Monfieur l'Ecuyer nous emmena chez lui. Il envoya fur le champ chercher le tailleur. Je pris poffeffion en attendant, & ce jour même je foupai avec les Pages. Me voilà donc dans une nouvelle école. Ciel, que va-t-on voir ! Un jeune homme abandonné à tous fes fens, efclave des plaifirs, & qui court en triomphe à fon précipice, comme une victime couronnée de fleurs. Hélas ! pouvoit-on s'attendre à rien

moins, non-ſeulement de mon tempéramment, ou du commerce libertin de mes camarades, mais plus encore du dangereux exemple de mon illuſtre Maître ?

Si les plaiſirs des ſens, ſi la volupté pouſſée & rafinée à l'excès pouvoit contribuer quelque choſe au caractere d'un grand Prince, aucun ne mériteroit mieux ce titre que Philippe Duc d'Orleans. Il eſt rare qu'un génie auſſi ſupérieur que le ſien, ne tombe dans un excès ou dans l'autre. Le tout dépend du penchant, lui ſeul décide, ſurtout quand il peut ſe donner carriere & que rien ne l'arrête.

Philippe avoit du goût pour le plaiſir. Il n'avoit pas moins d'eſprit, & ſçavoit d'ailleurs qu'il étoit au-deſſus du *qu'en dira-t-on* & des loix. Il diſoit lui-même que celles-ci n'étoient pas faites pour lui, qu'elles n'étoient que pour ceux qui n'oſoient ou ne pouvoient ſe ſatisfaire. Voilà juſqu'où la raiſon s'égare, quand le cœur la ſéduit.

Un autre motif de ſéduction pour ce Prince, c'eſt l'exemple que l'on ſuit ordinairement plutôt dans le mal que dans le bien. Elevé & nourri à la Cour du Monarque le plus galant qui ait jamais été, il franchit

ſans peine des bornes que la ſcrupuleuſe ignorance ou le tempéramment de ſes modeles limitoit. Il ſe trouva d'abord comme de niveau avec eux, & bientôt il paſſa des égaremens déja légitimes par l'exemple & la mode, aux plus illicites ou illégitimes. Le cœur chez lui ſembloit n'avoir été fait que pour dominer ſur l'eſprit, celui-ci ne lui ſervoit que pour approuver celui-là, ou pour s'étourdir quand le préjugé & ſes réflexions lui ſuſciteroient quelques remords.

J'oſe dire que depuis Ceſar, aucun Prince n'a mieux mérité qu'on dît de lui, qu'il étoit grand juſques dans ſes vices; que quoiqu'il en eût beaucoup, il avoit tant de qualités, que dans quelque état qu'il fût né il l'étoit pour gouverner. Mais ſes qualités d'ailleurs ſi connues & ſi rebattues n'entrent point dans le ſujet qui m'oblige à parler de lui. La place que j'occupe dans ces Mémoires, ne permet gueres que je le peigne en homme de génie ou d'Etat. Il s'agira plutôt d'amours & de voluptés; je pourrois dire de vices : mais s'il y en a qui puiſſent être anoblis, tolérés par le rang ou par la maniere de s'y livrer, c'eſt ſur-tout ceux que j'aurai à décrire. Jamais on n'en vit dans

cette Cour de ſi prêts à s'ériger en vertus. Ils alloient déja de pair avec elle. Peut-être l'euſſent-ils tout-à-fait ſupplanté, ſi perdant tout-à-coup leur ſupport, elle n'eût repris ſes droits & ſa place dans l'ordre naturel.

C'eſt choſe étonnante que l'influence que les mœurs d'un Souverain ont dans tous les Etats du monde ſur celles de leurs Sujets. On peut du premier abord reconnoître leur goût par celui de leur Cour. Il ne ſe borne pas là ; mais à meſure que le regne eſt plus long, il paſſe de la Cour à la Ville, & de la Ville à la Campagne. Une mode alors ſemble juſtifier pour un tems, ce qu'une autre vient bientôt détruire.

Le Duc d'Orleans pour ne rien obmettre de ce que je penſe, avoit reçu du Ciel un génie & un cœur incapables de médiocrité. S'il n'atteignoit pas au plus haut dégré de vertu, il falloit qu'il tombât dans un abîme d'égaremens. Le mauvais exemple qu'il ſuça comme avec le lait, & le malheur d'avoir eu près de lui un homme de mœurs pourries, firent que ſes talens qui auroient pû ſe tourner du bon côté prirent le mauvais. Si le choix des ſujets eſt néceſſaire lorſqu'il s'agit d'éducation, il l'eſt ſur-tout à l'égard d'un jeune

jeune Prince, appellé à être le modele de tout un peuple.

L'Abbé Dubois, centre du vice, ne pouvoit gueres manquer de faire du Prince son pupile un autre lui-même, & de donner lieu à cette épitaphe que quelques Plaisans firent pour être mise sur le tombeau de son illustre mere, *Ci gît l'oisiveté* ou *la mere de tous les vices.*

Enfin le libertinage sous la protection de ce Prince, ne pouvoit malheureusement être mieux pour prosperer. Son esprit sur-tout enjoué, plein de graces & de vivacité, sçavoit donner à ses passions le tour le plus propre pour les faire applaudir & goûter. Tout en imposoit chez lui, l'éclat du rang, l'agrément. On ne pouvoit l'écouter sans penser comme lui & sentir quelquefois beaucoup plus, sur-tout vers les dernieres années de sa vie, où ce n'étoit plus qu'un cours habituel d'expressions desanimées de passion. Ce n'est pas comme on sçait, qu'il fût fort avancé en âge : mais quand on a vécu en poste, la fatigue fait sur ceux-ci ce que l'âge fait sur les autres. Je rentre dans ce qui me regarde. Qu'on me pardonne, si je me suis peut-être un peu trop écarté.

Le Tailleur étant venu m'ajuster un habit sur le corps, M. l'Ecuyer me présenta au Prince. Il prit le tems que Madame la Comtesse de C . . . . étoit avec lui. Je parus, & je puis dire qu'on n'eut jamais lieu d'être plus satisfait que je le fus, dès cette premiere fois, de l'affabilité & de la bonté de ce généreux Maître. On me dira peut-être que la Comtesse en eut toute la gloire. Je pourrois le croire, si son regne qui finit bientôt, & qui ne changea rien à ses nobles qualités, ne démontroit qu'elles tenoient du naturel. En effet, tout vicieux qu'il étoit à certains égards, il étoit à d'autres, comme je l'ai déja insinué, des plus grands, des plus nobles & des plus généreux. Plusieurs aujourd'hui brillent encore de ses bienfaits. Si je ne suis pas de ce nombre, c'est que je n'ai sçû en profiter à tems, ou plutôt que la Providence se réservoit à faire de moi un modele de pénitence & de châtimens.

Malgré cet abord riant je n'oubliai pas mon cher Chevalier. Aussi-tôt que je pûs, j'allai le voir en habit de cérémonie, & prendre en même-tems congé de la Guéri-

niere, de ſon manege & de toutes les connoiſſances que j'y avois. Le Chevalier voyant que c'étoit tout de bon, ſembloit perdre courage, & n'avoir rien à eſperer après cet adieu. Tu m'abandonnes, me dit-il, mon cher ami. Si j'avois crû que ce dût être ſitôt, je me ſerois bien donné de garde de me préparer tant d'ennui & de regrets. Il eſt sûr que s'il n'eût dépendu que de lui, au lieu d'avoir lui-même des Pages, comme ſa naiſſance le demandoit, il eût poſtulé pour l'être avec moi. Tel eſt quelquefois le caprice du ſort, de ne relever ſes avantages que pour nous priver des moindres douceurs ou mieux accomplir notre malheur.

D'où te viennent ces triſtes idées, répondis-je au Chevalier? Pourquoi du moins ne me les avoir pas communiquées, quand je te fis part de ce qui cauſe aujourd'hui ta peine? Tu ſçais que je n'euſſe jamais paſſé outre; mais ſi tu le veux encore, parle & je romps. Non, interrompit-il. Je n'aurois jamais crû à la vérité qu'entre dire & faire il y eût une ſi grande différence. Juſqu'ici du moins je ne l'avois pas encore ſi bien ſenti,

Mais le ſort en eſt jetté. Tout ce que je te demande, c'eſt de continuer à m'aimer, & de me le prouver en nous voyant le plus ſouvent que faire ſe pourra. Ce marché, qui n'étoit qu'un renouvellement, fut de rechef conclu, & ſcellé de mille proteſtations qui ne ſe démentirent preſque jamais.

On ſe plaint ordinairement que les vrais amis ſont rares. Je le crois, & j'en ai ſouvent fait l'expérience. Mais ſi on réfléchit combien les fondemens de la plupart des liaiſons ſont peu ſolides, & par combien d'endroits ils ſont outre cela ébranlés, on ne s'étonnera pas que le nombre en ſoit en effet ſi petit. On pourroit reduire ces fondemens à deux principaux; l'intérêt qui eſt le grand reſſort qui remue les cœurs, & l'agrement qui les chatouille. A l'égard du premier, l'expérience ne prouve que trop combien il eſt fragile. Pour le ſecond, il le ſeroit peut-être moins, ſi l'on étoit toujours dans une égale aſſiette, & en état de contribuer au plaiſir ou d'en recevoir. Mais comme cela ne ſe trouve guères, & que ce fondement au contraire chancelle deçà & delà, il arrive qu'il n'eſt pas moins ſujet à rouler que le premier.

Pour peu qu'on mette enſuite ces fondemens en oppoſition avec ce qui peut les attaquer, l'intérêt par exemple qui détruit ſouvent d'une main ce qu'il édifie de l'autre, la perfidie, la jalouſie, le caprice, une foule de tracaſſeries & le reſte, on ne s'étonnera pas ſeulement que les vrais amis ſoient rares, mais qu'il puiſſe s'en trouver deux comme on verra peut-être le Chevalier & moi. Il eſt vrai que le démon de l'intérêt ne nous domina jamais ni l'un ni l'autre, & que l'agrément même n'étoit entre nous deux qu'un acceſſoire. Quelle que fût notre aſſiette, gaye ou inquiéte, nous nous tolérions. Du reſte jamais de tergiverſation. S'il arrivoit que l'un crût avoir lieu de ſe plaindre de l'autre, il le faiſoit, mais avec cordialité, & ſur-tout ſans qu'il échappât rien qui ſentît la reprimande, ou une certaine ſupériorité. Enfin toujours tendres, fidéles & francs, nous n'eûmes jamais qu'une diſpute pour nous être un peu relâchés. Nous le reconnûmes, après néanmoins nous être meſurés; mais cet écart ne ſervit qu'à nous aimer davantage, & comme je l'ai déja dit, pour jamais.

Le Chevalier qui ne pouvoit ſe réſoudre à me quitter, & qui connoiſſoit d'ailleurs un Page nommé de Grèves, voulut m'accompagner au Palais Royal, pour le voir & me lier d'abord avec lui. Mon oncle que je n'avois pas d'abord trouvé à ſon logis s'y étoit rendu, & nous le ſaluâmes. Après s'être réjoui avec moi du premier accueil que m'avoit fait Mr. le Duc d'Orleans, lorſque ſon Ecuyer m'avoit préſenté en habit de Page, il nous laiſſa pour aller dîner avec Mr. le Comte de J... & lui en faire part. Ce Seigneur n'étoit pas bien à la Cour de mon Maître. Malgré cela je ne laiſſai pas dans la ſuite que de le ſervir, en repreſailles de l'intérêt qu'il avoit pris à moi, & des politeſſes que j'avois reçues de lui. Le Chevalier ayant trouvé de Grèves, nous fûmes de notre côté faire une partie de cabaret. Je liai donc avec ce nouveau camarade. Cela ne me fut pas inutile; parce qu'il me mit d'abord au fait de bien des choſes, que je n'aurois pu apprendre qu'avec le tems.

Nous paſſâmes tout l'après-midi à ne parler que de Pages, & de leur routine. De Grèves, déja ancien, ne pouvoit que me bien inſtruire. C'étoit celui de tous que

j'eusse préféré, si je me fusse trouvé dans l'embarras du choix, pour consulter quelques camarades sur mon devoir. Ses instructions furent interrompues par un autre Page, à qui il avoit donné le mot, & qui vint nous avertir que le Prince alloit coucher à St. Cloud. Nous vuidâmes néanmoins encore maintes bouteilles, en attendant l'heure. Enfin elle arriva, & nous prîmes congé du Chevalier, en lui faisant promettre de venir nous voir le lendemain.

Nous avions calculé le tems si juste, que le Prince étoit déja en carosse, & que nous eûmes à peine celui de nous botter & de courir avec lui. Arrivé à Saint Cloud, de Grèves recommença ses instructions. Je n'eus besoin d'en recevoir ni du Gouverneur, ni de personne; & dès que mon tour vint pour servir mon Prince, je m'en acquittai si bien, que je m'attirai ses propres éloges. Madame la Comtesse de C.., que quelques raisons avoient obligée à ne lui pas tenir compagnie, n'arriva que fort avant dans la nuit. Elle avoit trop affaire pour songer d'abord à moi; mais le lendemain elle s'en souvint, & m'empêcha même de jouir du Chevalier comme j'aurois voulu.

A peine fut-il arrivé, que ſans avoir preſque le tems de l'embraſſer, on m'avertit de la part du Prince d'aller lui parler. J'obéis ſans difficulté. Je gagnai ſon appartement, & en l'abordant il me dit d'un air riant, que ce n'étoit pas lui qui avoit beſoin de moi, mais Madame la Comteſſe. Je n'étois plus ſi timide, que je l'avois été la premiere fois. Monſeigneur, répondis-je, je ſuis ici pour obéïr, ſoit à votre Alteſſe, ſoit à Madame la Comteſſe. Je n'attens que l'ordre, & ſuis prêt à tout. Parbleu ! dit le Prince alors en éclatant, on ne peut rien de plus. Parle, ajouta-t-il à la Comteſſe, & vois ce que tu veux. Oh ! pour le préſent, répondit-elle, je ne veux rien que ſa bonne volonté ; & j'en profite, Monſeigneur, pour vous prier que ſi vous avez jamais quelqu'un à m'envoyer, vous le préfériez à tout autre. Diable ! reprit ce bon Prince, je ne ſai trop ſi je dois m'y fier. Oui, oui, Monſeigneur, vous pouvez vous y fier ; c'eſt moi au contraire qui n'oſerois, crainte qu'il ne me trahît. Cela ne fut pourtant jamais vrai ; & ſi elle avoit quelque riſque à courir, c'étoit bien plutôt de l'inconſtance de mon Maître, pour qui la nouveauté fut toujours un des plus grands

grands attraits. Pour qu'une Femme l'eût fixé, il eût falu qu'elle eût été un Prothée, & Madame de P...., qui eſt celle qu'il aima le plus, ne le garantit pas de mille infidélités.

Ayant paſſé très-long-tems à répondre à pluſieurs queſtions, ſoit du Prince, ſoit de Madame la Comteſſe, on me donna campo, & je me retirai. Le Chevalier & de Grèves languiſſoient après moi. Que diable avez-vous fait ſi long-tems, demanda celui-ci? Je ne ſai, lui dis-je, on m'a parlé, j'ai répondu, & il y a plus de deux heures que j'aurois voulu avoir du pied au cul, & me voir avec vous. Mais encore, reprit de Grèves? Ma foi, interrompis-je, j'ai déja perdu toutes les queſtions qu'on m'a faites, & tout ce que je puis vous dire, c'eſt qu'on s'eſt diverti, je crois, de mon air novice. Je ne l'étois néanmoins pas aſſez, pour ignorer que le myſtére où je prévoyois que j'entrerois bientôt, demandoit au moins quelque ſecret. Mais ſans le ſavoir, ou ſi j'euſſe été d'un autre caractere, j'en aurois eu beſoin ſur-tout à l'égard de de Grèves, qu étoit l'agent des amours du Prince, qui avoit par-là ſa confidence, & qui n'étoit ſi

curieux, que parce qu'il craignoit tout à la fois de perdre l'un & l'autre. Son pressentiment ne se vérifia que trop. Je fus même tout prêt, voyant le tort que je lui faisois, de quitter la partie ; mais Madame la Comtesse accommoda l'affaire. De Grèves étoit depuis long-tems Page, le Prince en avoit toujours été content. Elle obtint pour lui une récompense, & il me laissa le champ libre.

Ne sachant encore ni ce qui en étoit, ni ce qui en devoit être, nous fûmes paisiblement nous divertir tous trois au même cabaret où nous avions fait, le Chevalier & moi, notre partie de Comédiennes. Nous la rappellâmes & la vantâmes beaucoup à de Grèves, qui n'avoit pas été de la fête. Surtout nous rîmes à gorge déployée, de la colique qui nous avoit tenu tous. Il n'y a pas de doute qu'elle ne nous eût pris encore, si les Comédiennes y eussent été ; mais nous nous en dédommageâmes à force de boire & de chanter. Au lieu de colique nous n'eûmes qu'un mal de tête, qui se passa par bonheur sans avoir besoin de neuvaine.

Le Prince étant venu pour quelques jours à St. Cloud, notre ami le Chevalier s'en

retourna à ſon gîte, mais pour prendre mieux ſes meſures, & venir paſſer le reſte du tems avec nous. De retour au Château, on dit à de Grèves que le Prince l'avoit fait chercher. Il courut recevoir ſes ordres. C'étoit pour une commiſſion qu'il devoit faire le lendemain à Paris. A peine fut-il parti, qu'on m'en donna une autre. Elle regardoit Madame la Comteſſe, & ne pouvoit manquer d'être bien faite, car de Grèves l'avoit reçue ainſi que moi. Comme j'étois parti preſqu'en même-tems que lui, que je n'avois qu'une commiſſion, & qu'il en avoit pluſieurs, je fus de retour beaucoup avant lui, & ſans que nous nous fuſſions rencontrés.

Le Chevalier que nous attendions, & que je ſurpris mettant pied à terre au lieu où nous nous étions divertis la veille, s'étonna lui-même de me voir à cheval & arrivant au galop. Quoi, me dit-il, déja aux champs? Ma foi aux aîles près je te prendrois quaſi pour le Dieu Mercure. Pas encore, lui répondis-je ; mais avec le tems cela pourra venir. Je ſuis à toi dans l'inſtant, au revoir. Je piquai, & allai rendre réponſe de ma commiſſion. Madame la Comteſſe en parut ſi contente, qu'elle promit d'en faire ma

cour au Prince. Dans le fond le ſujet n'en valoit guères la peine, & encore moins de nous faire courir à deux, puiſqu'il ne s'agiſſoit que d'avertir le correſpondant du Gazetier de Hollande, de ne pas donner avis qu'elle fût venue ſe délaſſer de Paris à St. Cloud. Elle craignoit ſans doute quelque conjecture fâcheuſe. Je n'en vis pas moins dans les Gazettes que je lus exprès, qu'elle avoit non ſeulement ſuivi le Prince, mais que S. A. avoit eu quelques accès de fiévre.

De Grèves étant arrivé demi-heure après, je l'attendis pour aller enſemble joindre le Chevalier. Il ne ſavoit pas que j'euſſe été en commiſſion. Chemin faiſant il ſe plaignit à moi de la fatigue des ſiennes, & peſta entre autres contre celle que j'avois eu comme lui, & qu'il avoit trouvée faite. C'étoit bien la peine, me dit-il en maugréant, de me faire courir-là pour une pareille fadaiſe, encore eſt ce un bonheur pour moi d'y avoir été, un autre auroit pris les devans & m'auroit peut-être trahi. C'eſt pourtant un Page, continua-t-il, & ſans doute un tel, que nous avons laiſſé à Paris. Non, répondis-je alors, c'eſt moi-même, je ne fais point

difficulté de vous le dire; parce que je n'enrage pas moins que vous d'avoir galoppé pour un pareil ſujet. Ce ſeroit bien le diable, reprit-il ! A quelle heure êtes-vous donc parti ? Un moment après vous, repliquai-je, & nous arrivons preſque enſemble.

De Grèves, qui avoit déja pris la mouche de ce que j'avois demeuré ſi long-tems la veille dans l'appartement du Prince, l'auroit ſans doute pris bien davantage, ſi je n'avois ajouté que c'étoit apparemment une ſuite du divertiſſement qu'on s'étoit donné avec moi la veille. Comme je penſois en effet à ce dernier égard, je tempêtai de ſi bonne grace, que de Grèves ſe le perſuada. Nous nous trompions néanmoins tous deux. C'étoit une eſpéce d'eſſai que Madame la Comteſſe avoit voulu faire, pour l'uſage qu'elle m'avoit promis, c'eſt-à-dire, pour en faire ma cour au Prince ſur-tout. La ſuite le vérifia bientôt. Cependant nous ne nous divertîmes pas moins avec le Chevalier, que ſi nous euſſions eu tout lieu d'être contens. Nous lui fîmes part de nos griefs. Il en rit, s'en moqua, & nous en fîmes autant.

Le Prince ayant paſſé à St. Cloud le tems

fixé, il reprit le chemin de Paris, & nous avec lui. Nul ne fit d'abord plus de commiſſions chez la Comteſſe que moi. Elle ne s'en tint pas-là, mais elle m'établit ſi bien dans l'eſprit de mon Maître, que je devins ſon agent preſque univerſel. De Grèves ne doutant plus de ſa diſgrace, me fit connoître à ſa mine ſeule, que j'occupois ſa place. Comme je ne l'avois ni briguée ni ſouhaitée, ſur-tout à ſon préjudice, je réſolus de le prévenir. Ecoute, lui dis-je un jour, je ne puis ſouffrir que tu me regardes plus long-tems de ſi mauvais œil. As-tu quelque choſe contre moi, parle, & je ſuis prêt à te ſatisfaire? Surpris, il ne ſavoit quaſi que me répondre. Ne ſois point embaraſſé, continuai-je; pour moi, je ne le ſuis que de ta moue, & il n'y a rien que je ne faſſe pour ne la plus voir. Moue, s'écria-t-il après moi; crois-tu que je n'aye pas bien lieu de te la faire? Non interrompis-je, & je crois au contraire qu'il vaut mieux que tu t'expliques. Hé bien donc, reprit-il, ſache, ſi tu ne le ſais déja, que j'étois ci-devant auprès du Prince ce que tu es aujourd'hui. Prens maintenant ma place à tous égards, & juge ſi au milieu de ta faveur tu

ſerois bien-aiſe qu'on vînt te damer le pion, & t'envoyer pour ainſi dire paître.

N'eſt-ce que cela, m'écriai-je ? je m'en doutois déja. Quelqu'autre, ſans s'embaraſſer du reſte, t'allégueroit peut-être que chacun eſt ici pour ſoi, & que la faveur eſt une attrappe-qui-peut. Pour moi je penſe autrement, & pourvu que tu ne croies pas que j'aye fait le moindre pas pour te ſupplanter, ni même que je me ſois plû à le faire, compte que nous ſerons bientôt auſſi bons amis que jamais. Il m'aſſura que non, & que s'il n'avoit cru le contraire, il n'auroit pas été ſi retenu, & m'auroit depuis long-tems propoſé de vuider l'affaire. Là-deſſus je l'aſſurai que je ceſſerois plutôt d'être Page que de continuer à jouir de ſa faveur, & que j'employerois même le peu que j'en avois pour le faire rentrer dans toute la ſienne.

Piqué de ma généroſité, il ne voulut pas paroître en avoir moins. Je ne permettrai jamais, me dit-il, que tu te ſacrifies pour moi. Ayant à être ſupplanté, je me rejouis de l'être par un auſſi brave garçon que toi. Du reſte je prens mon parti, & j'attendrai que le Prince ſe ſouvienne de moi pour la récompenſe qu'il m'a toujours promiſe &

que j'eſpere de lui. Récompenſe ! interrompis-je : moi-même je me flatte de te faire tenir parole ; & ſi le Prince étoit aſſez injuſte pour y manquer, je le croirois indigne d'être ſervi par des gens comme nous. De Grèves étoit en effet un brave Gentilhomme, & je l'étois trop de mon côté pour jouir de ſon poſte s'il n'en avoit un qui le dédommageât.

Incertain de ce qui pourroit encore arriver, je fus trouver Madame la Comteſſe. Je lui communiquai l'entretien que j'avois eu avec de Grèves, & lui proteſtai que je emercierois plutôt que de continuer à lui faire tort, ou à lui être un obſtacle. Madame la Comteſſe avoit elle-même l'ame trop grande pour ne pas m'approuver, & ſe porter comme nous à la générofité. Dès ſa premiere entrevue avec Mr. le Duc d'Orleans, elle obtint pour de Grèves une promeſſe poſitive d'une Compagnie de Dragons, & deux jours après il en eut le brevet.

Sa joie, la mienne, & celle du Chevalier qui avoit appris notre démêlé, fut ſi complette que nous la célébrâmes huit jours entiers le verre à la main. Nous invitâmes auſſi nos Maitreſſes à venir la partager, c'eſt-à-dire de Grèves, une vieille Inclination qu'il

avoit ; le Chevalier ſa belle Joueuſe du Pharaon ; & moi, Pouſſette, cette charmante Comédienne que j'avois promis de revoir, & qui gronda même de ce que le délai avoit été ſi long. On peut juger à quels tranſports nous nous livrâmes. Bachus, l'Amour, Cartes ou Dez, car il en falloit à la Maitreſſe du Chevalier, ſe relevoient tour à tour. Par caprice quelquefois, l'un ſe paſſonnoit en particulier aux genoux de ſa Maitreſſe, l'autre ſe déſaltéroit, & le troiſiéme remuoit le cornet.

On ſe laſſe de tout. De Grèves voulant d'ailleurs joindre ſon Régiment, & prendre poſſeſſion de ſa Compagnie avant l'ouverture de la campagne, nous terminâmes la joie commune par le Bal de l'Opéra. Ce plaiſir ne m'étoit pas nouveau ; je me l'étois donné quelquefois, & j'y avois pris goût. Nous fûmes donc achever de nous y mettre ſur les dents. Le matin, quoique nous n'euſſions beſoin que de repos, nous le renvoyâmes encore. De Grèves & moi, ayant trouvé au Bal quelques-uns de nos camarades, nous les emmenâmes déjeuner. Une nuit de plaiſir pour des Pages, n'eſt rien. Ceux-ci qui étoient frais, nous firent paſſer preſque tout le jour à rire, chanter & boire. En-

fin épuiſés de toute façon nous prîmes congé de nos camarades, nous remenâmes nos Maitreſſes chez elles, & fûmes nous repoſer tranquillement chez le Chevalier.

Comme j'étois dans le voiſinage de mon oncle, je fus le lendemain lui donner le bon jour, & lui demander à dîner pour nous. Il me trouva ſi abbattu & ſi défait, qu'il me jura qu'il avoit peine à me reconnoître. Il me fit même une vive mercuriale. Fi, me dit-il. Eſt-ce-là ſe divertir ? c'eſt plutôt s'aſſommer. Je ne ſuis pas, continua-t-il, ennemi des plaiſirs; mais peut-il y en avoir quand on les pouſſe à cet excès, & qu'on riſque ſa ſanté & peut-être ſa vie ? Mon cher oncle avoit bien raiſon. Les jeunes gens que les paſſions aveuglent, ne menagent ſouvent ni corps ni ame. Ils riſquent effrontément l'un & l'autre, pluſieurs même s'en font gloire. Mais qu'il eſt à craindre pour eux, d'être un jour cruellement ramenés de cet abus ! Les infirmités, la maladie, ſuites inévitables de leurs excès, les attaquent. Le corps ſouffre, l'ame gémit, & le maſque tombant il ne reſte que la honte, les regrets, & quelquefois le deſeſpoir.

Quoique je n'euſſe pas fait alors toutes ces réflexions, je ne laiſſai pas que de ſentir

mon tort, & de le reconnoitre avec mon oncle. Je ne doute pas que je ne lui eusse déguisé la cause de mon air abbattu, s'il ne m'avoit appris qu'il avoit été me chercher plusieurs fois au Palais Royal, & qu'on lui avoit dit que j'étois à me divertir avec de Grèves. Il ignoroit encore la récompense de celui-ci, & son départ. Je le réjouis de cette nouvelle. Elle le calma, & il envoya ordonner à dîner pour nous quatre. Je retournai à mes amis, je les amenai; mais ce fut la comédie avec le Chevalier, lorsque mon oncle, qui ne savoit pas qu'il eût été des nôtres, s'en apperçut à son air, presqu'aussi délabré que le mien. Quoi, vous aussi Monsieur, lui dit-il? Moi, répondit le Chevalier, je ne sai Monsieur ce que vous entendez par-là. J'entens, reprit mon oncle, que vous serez bien heureux tous tant que vous êtes, si vous ne crevez pas de la débauche que je vous soupçonne d'avoir faite.

Débauche, interrompit le Chevalier? assurément, Monsieur, vous vous trompez, du moins à mon égard. Il est vrai, ajouta-t-il, que ces Messieurs m'ont entraîné au Bal, & & que n'ayant point coutume de passer les nuits, je vous parois peut-être un peu fati-

gué. Du reſte je ne voudrois pas avoir à me reprocher ce qu'ils peuvent avoir mérité. Un éclat de rire qui nous prit à de Grèves & à moi, auroit démonté tout autre. Pour lui il ſe tourna vers nous, & nous défiant d'un ſérieux à glacer: Parlez, dit-il, ſi vous oſez: eſt-ce que j'ai fait le libertin comme vous? Oh que nenni, répondit de Grèves, vous êtes un Saint; & ſi nous diſions le contraire, je gage que Monſieur ne nous croiroit jamais.

En effet, ſi mon oncle n'avala pas la pillule, du moins il le parut. Il ſe ſervit de l'exemple du Chevalier, pour renouveller la morale qu'il m'avoit déja prêchée, & pour conclure que des plaiſirs capables de donner l'air que nous avions, nous ouvroient d'emblée les petites-maiſons. En attendant il offrit à chacun de mes amis une place auprès du feu, & nous en approchant la converſation changea. De Grèves en fut preſque l'unique objet. Mon oncle le félicita d'être Capitaine comme lui; mais comme plus ancien, il lui donna tous les avis que l'expérience autoriſe toujours dans un vieil Officier. Pendant ce tems-là le dîner qui s'apprêtoit fut ſervi. Nous nous oubliâmes aſſez long-tems à table. Mon oncle eut la

complaiſance de nous tenir compagnie juſqu'à la brune, mais après il fut en chercher une plus ſortable pour lui, & nous laiſſa nous trois.

Ne ſachant que faire, de Grèves propoſa de retourner au Palais Royal, de s'y repoſer encore juſqu'au lendemain, de ſe préparer enſuite & de partir. Nous fîmes ce qu'il voulut. J'appris en arrivant que le Prince m'avoit fait demander le même matin. Il s'étoit ſouvenu apparemment que le congé de huit jours qu'il m'avoit donné étoit expiré, & que je devois être rendu. Pour me donner un air d'exactitude, je courus recevoir ſes ordres. Ils ſe bornerent à m'envoyer chez la Comteſſe, qu'il n'avoit preſque pas vue, diſoit-il, faute de moi, & pour lui dire de venir ſouper avec lui. Je fis ma commiſſion ſur le champ. Madame la Comteſſe me ſuivit de près, malgré une nombreuſe compagnie, qu'elle congédia ſans doute. Je les ſervis tête-à-tête à ſouper. Je demeurai ſeul avec eux un moment au deſſert. Je ne ſai ſi l'on ne s'étoit pas encore apperçu de mon air harraſſé, mais il n'en fut mention qu'alors, & il fallut ſatisfaire à mille jolies queſtions.

Le Prince me demandant ſi de Grèves étoit parti, je répondis que non, que ce ne ſeroit que le lendemain, & que ſi j'oſois, je ſupplierois encore pour qu'il me fût permis de le conduire. Oh! pour cela non, répondit Madame la Comteſſe. L'air fatigué que je vous vois, me fait craindre que nous ne vous reverrions plus. Cependant ma demande me fut accordée. Sur le champ je me retirai, pour venir en faire part à mes amis, & me repoſer, afin d'être en état de célébrer les derniers adieux. Pluſieurs Pages ſe joignans à nous, nous fîmes le lendemain cortege à de Grèves. Nous l'accompagnâmes en fiacre juſqu'au Bourget, où il prit la poſte pour ſe rendre à Mézieres, lieu de ſa Garniſon. Avant que de nous quitter, nous dînâmes encore enſemble; & s'il y eut des larmes répandues, je crois qu'elles ne pouvoient guères être que de vin.

De retour au Palais Royal, & libre dans mes fonctions, je nageois comme en pleine eau. Je goûtois dans ma faveur tout ce qu'un jeune homme peut trouver de plus flatteur, mais bientôt elle fut troublée par la diſgrace de ma bienfaitrice, que je ſupportai peut-

être moins patiemment qu'elle. Pendant son bail, mon illustre Maître ne laissoit pas que de voltiger çà & là. A la fin Madame la Comtesse perdit le droit de le fixer, c'est-à-dire autant qu'il pouvoit l'être. La Desmares, fameuse Comédienne, prit sa place. Ce n'étoit pourtant qu'un amour renouvellé des Grecs. Il y avoit maintes années que le Prince s'en étoit lassé, mais faute d'autre il étoit déja retourné-là plus d'une fois, & c'est ce qu'il fit encore. Ce retour, dont je m'apperçus bientôt, me navra jusqu'à l'ame. Je le trouvois si indigne, que j'en eusse volontiers fait la leçon à mon Jupin; mais je craignois que cela n'aboutit qu'à m'attirer aussi sa foudre. Malgré, bon gré, il fallut changer de route.

Pénétré de l'inconstance qui m'y obligeoit, je ne pus m'empêcher d'aller marquer ma douleur à celle que je croyois devoir être encore plus affligée que moi. Point du tout. Loin d'être triste, comme une poule qui auroit perdu son coq, je la trouvai aussi gaie que si elle en eût déja recouvré quatre. Avancez, avancez, me cria-t-elle de si loin qu'elle m'apperçut. Pourquoi donc ne vous vois-je plus? Ah! Madame, m'écriai-je, je

ſai, interrompit-elle, ce que vous voulez me dire; mais à bon chat bon rat. Ah! Madame, repris-je encore. Quel goût, quel caprice! le Ciel éclaira-t-il jamais rien de pareil! Bon, bon, ajouta-telle, je ſuis ſure qu'en pareil cas un jeune Plumet comme vous cauſeroit beaucoup plus de regrets que je n'en ſens & que je n'en ſentirai jamais. Cela eſt bien flateur, Madame, que n'eſt-il auſſi vrai! mais il y a tant de choſes qui me diſent le contraire, que je n'en ſens pas moins la douleur qui m'amene. En effet ce compliment ne ſervoit qu'à me rendre plus équivoque ce que j'en devois penſer; & je ne l'en euſſe jamais crue, ſi elle n'en fût venue à d'autres preuves qui ne ſouffroient point de difficulté. Plus conſtant dans ma reconnoiſſance que mon Maître dans ſes feux, je ne lui en donnai pas ſeulement alors de vives marques, mais encore pluſieurs fois depuis.

Ce changement du Prince, comme je l'ai déja remarqué, n'en apporta aucun dans la faveur où j'étois auprès de lui. Bien loin d'y donner la moindre atteinte, il l'augmenta juſqu'au point de me rendre le compagnon de ſes plaiſirs, plutôt que le meſſager. C'eſt

ſans

ſans doute à mon caractere facile & prompt à goûter tout ce qui pouvoit flatter les ſens, que j'eus en partie cette fatale obligation. Le Prince n'eût peut-être jamais trouvé, malgré ma jeuneſſe, un Page qui ſe moulât auſſi-tôt & ſi parfaitement à ſon goût & à ſes manieres. Triſte éloge, malheureuſe vanité ! De tant de beaux talens, il ne me reſte aujourd'hui que le regret de les avoir eus.

Le Ciel, à qui ſeul appartient de tirer du mal un bien, s'y eſt plû à mon égard. Mes talens ne ſervirent qu'à ma ruine. Le Prince me cheriſſoit trop pour m'éloigner par quelque récompenſe ſolide ; & moi trop enyvré, je ne laiſſai pas ſeulement échapper les occaſions, mais je diſſipai encore follement ſes libéralités. Sa mort ne fut pour moi qu'un premier abîme. Mille autres s'ouvrirent enſuite ſous mes pas. Tombant enfin dans le plus horrible de tous, j'y trouvai & trouve encore la juſte expiation de mes égaremens.

L'Abbé du Bois, j'ai tremblé juſqu'ici à le nommer, ne ſervit pas peu à me dreſſer. Il devint mon pédagogue, à peu près comme

il avoit été celui du Prince. Si ſes maximes ; fort différentes de celles que j'avois reçues juſques-là, trouvoient quelquefois de l'oppoſition en moi, il ſavoit me les faire goûter de façon à me faire rougir d'un reſte de retenue qui pouvoit encore faire ma gloire. La Religion, la Morale dans les mains de cet Eccléſiaſtique, étoient pires qu'un couteau dans celles d'un furieux. Son caractere ne ſervant qu'à relever l'horreur de ſes préceptes, j'en fus plus d'une fois ſaiſi en les écoutant. Le Prince m'eût dit les mêmes choſes, que je n'en euſſe pas été à beaucoup près ſi frappé. La raiſon de cela eſt je crois que le Vice toujours laid, l'eſt infiniment davantage dans un homme vêtu en défenſeur de la Vertu. A la fin j'eus le malheur de m'y accoutumer tellement, que l'habit même de l'Abbé ſervoit à m'en impoſer.

Depuis long-tems il avoit l'intendance des plaiſirs ou des voluptés du Prince. Moi, je n'en fus d'abord que le courier ; mais graces à mon goût, j'en devins bientôt comme lui le précurſeur, & quelquefois mon avis prévaloit même ſur le ſien. Il fut pourtant toujours beaucoup meilleur limier que moi,

ou plutôt je ne le fus jamais; mais lorſqu'il avoit découvert le gibier, j'allois ſouvent le reconnoître; & ſi mon rapport s'accordoit avec le ſien, on lui lâchoit le trait, & il alloit l'arrêter. Combien de jeunes filles, qui peut-être ſeroient toujours demeurées vertueuſes, tomberent dans le vice, attirées & ſéduites par cet intriguant Eccléſiaſtique!

Le Prince trop conſtant dans ſon inconſtance, ne ſe laſſoit jamais de nouveauté. Quelquefois l'Abbé ne pouvant ſuffire à lui en trouver, nous allions tous trois en chercher dans les lieux publics, bravans les inconvéniens. Il eſt vrai que le Lieutenant de Police, toujours averti par l'Abbé, avoit ſoin de pourvoir à notre ſureté. Une eſcouade d'Archers, ſans que le Prince en ſût rien, environnoit ordinairement le lieu où nous étions; pour du reſte, nous allions à la garde de Dieu. Ce manège avoit commencé longtems avant mon bail. Jamais le Prince n'y avoit eu aucune mauvaiſe avanture: mais cette précaution dont j'ai parlé nous ayant une fois manqué, il nous en arriva une qui penſa nous couter cher, & où le Prince & mon collegue me dûrent en quelque ſorte la vie.

Un ſoir ayant revêtu nos habits couleur de muraille, & étant ſortis ſans bruit par la fauſſe porte ordinaire, nous nous rendîmes à la porte St. Roch, chez une digne connoiſſance de l'Abbé. C'étoit ſur-tout dans ces ſortes de parties où le Prince prenoit le plus de plaiſir, parce qu'il y trouvoit plus de diverſité. Comme l'envie lui étoit ſurvenue tout-à-coup, le Lieutenant de Police n'avoit malheureuſement pu être averti. Nous n'en fûmes pas moins notre train. Arrivés, nous entrâmes. Tout étoit tranquille dans ce lieu. On paroiſſoit n'attendre que notre pratique, & nous y fûmes reçus avec oie. Après la viſite de toute la marchandiſe qui étoit-là, le Prince, qui n'étoit pas encocore content de cette variété, envoya par la ville. La Maquignonne elle-même ſortit. Une demi-heure après elle revint avec un renfort de quatre, & on s'en tint-là.

Comme elle avoit apparemment dépeuplé le quartier, trois Officiers cherchant à prévenir les beſoins de la campagne, & ne trouvant rien à leur gré nulle part, vinrent à la piſte où nous étions. Ils frappent, on ne épond point. Ils redoublent, mot encore,

A la fin ils jurent, tempêtent, & enfoncent la porte. Il n'y avoit-là ni qualité ni rang qui tînt. D'ailleurs il n'en étoit pas question, & le Prince en avoit laissé toutes les marques à son Palais. Il n'y a point de doute que nous n'eussions tous ensemble partagé tranquillement le plaisir, si on ne s'étoit avisé de vouloir le garder pour nous seuls. Mais ces Officiers, qui n'entendoient pas raillerie, piqués non seulement de ce qu'on n'avoit pas voulu leur ouvrir, mais de ce que nous avions dix fois plus de butin qu'il ne nous en falloit, tomberent sur nous l'épée à la main, & vouloient commencer par nous enfiler.

L'Abbesse de ce saint lieu, & toutes ses Nones pousserent des cris horribles. Notre Abbé, aussi poltron qu'elles, en fit de même; mais le Prince & moi, sautant à nos épées, nous nous mîmes en état de défense. Le danger où je le croyois, & sur-tout son exemple, m'animerent tellement que du premier coup d'épée que je portai de ma vie, j'en jettai un sur le quarreau. Ce n'est pas que je fusse alors grand Grec les armes à la main, ni que je l'aye même jamais été : mais

comme dit Rodrigue dans le Cid de Corneille, on a toujours *aſſez de force* quand on a *aſſez de cœur*. Les deux braves qui reſtoient admirans mon courage, ou peut-être craignans pour eux le même ſort que leur camarade, rengainerent & me tendirent la main en ſigne de paix. Non parbleu, Meſſieurs, leur dis-je, la partie eſt à préſent égale; il faut ou décamper & enlever même votre compagnon, ou voir ce qui en ſera. Le Prince eut beſoin de m'arrêter. Comme je le devançois de deux pas pour le mettre à couvert, & que j'étois ſeul pour ainſi dire à faire face, il me prit le bras, & me dit: Non, il faut toujours faire quartier à l'ennemi, quand il le demande. C'étoit mon Maître, j'obéis.

La paix étant faite, nous en profitâmes pour nous retirer. Ce ne fut cependant qu'après avoir attendu le Chirurgien. Je ſuis ſur que s'il n'en fût point venu, le Prince de retour auroit eu la généroſité d'envoyer le ſien; mais bientôt il en arriva un. La plaie du bleſſé fut ſondée. Quoiqu'à deux doigts du teton, elle fut jugée n'être pas mortelle. Là-deſſus le Prince ſortit, & nous le ſuivîmes.

L'Abbé revenu de ſa frayeur, & plus content que le Prince, lui dit preſque en ſortant: Que dites-vous de ce brave, Monſeigneur ? ne mérite-t-il pas bien que nous lui faſſions avoir un Regiment ? Sans doute, répondit le Prince ; mais poltron comme tu es, je ſuis ſurpris que tu ne parles pas plutôt de le garder. Fort bien, reprit-il, gardons-le, & faiſons-en un jour un Capitaine des Gardes. Paſſe pour cela, repliqua le Prince. Mais ſi les bravoures les mieux placées ſont quelquefois mal récompenſées, il n'eſt pas étonnant que celle-ci ait été oubliée.

Cependant elle ne le fut pas tout-à-fait. Etant rendu, & ayant vu mettre le Prince au lit, je fus chercher le mien. Le lendemain que j'y étois encore, mon oncle & le Chevalier que je n'avois vu depuis quelque tems, vinrent m'y ſurprendre. Je me levai, & comme j'étois à ma toilette, on vint me demander de la part du Prince. Ne ſachant ce que ce pouvoit être, je laiſſai ma compagnie, & me dépêchai d'aller. En entrant j'apperçus deux Meſſieurs qui me ſaluerent, & que je crus reconnoître pour mes Officiers de la veille. C'étoit eux en effet, qui ayant

apparemment été instruits après notre sortie, de celui à qui ils avoient eu affaire, étoient-là pour demander excuse ou grace. Le Prince me l'apprit lui-même. Voilà, me dit-il, tes amis d'hier, qu'en veux-tu faire ? Moi, Monseigneur ? rien de plus que ce qu'ils savent eux-mêmes, c'est-à-dire leur montrer, s'il le faut, l'intérêt que je prens à mon Prince, & que je sai imiter sa bravoure. Qu'en pensez-vous, Messieurs, reprit-il en s'adressant à eux ? N'est-ce pas-là un garçon aussi généreux que brave? Assurément, Monseigneur, répondirent-ils. Hé bien, ajout-t-il, puisqu'il ne vous veut point de mal, je ne vous en veux point non plus. Pour de son secret, j'en suis sûr & du vôtre aussi ; car je ne crois pas que l'affaire vous fasse assez d'honneur pour que vous en ouvriez la bouche. Allez donc, mais attendez un moment. Il tira en même-tems une bourse de deux cens louis, qu'il m'avoit déja préparée. Tenez, poursuivit-il, soyez témoins de la récompense que je lui donne, & tâchez cette campagne d'en mériter autant contre l'Ennemi. Ils se retirerent confus, & moi je fus joyeusement avec ma bourse rejoindre

rejoindre mon oncle & le Chevalier.

Voilà de quoi vous donner bien à dîner, leur dis-je, en la jettant ſur une table, & faiſant là-deſſus une pirouette. Ni l'un ni l'autre ne ſavoit ce que cela vouloit dire, je le leur appris. Le Chevalier m'embraſſa & me félicita. Pour mon oncle, peu s'en fallut qu'il ne me battît. Je ne voudrois pas, me dit-il d'un grand ſérieux, qu'il vous vînt tous les jours une pareille bourſe au même prix. Et moi bien, répondis-je un peu trop machinalement. Cela le fâcha à un point qu'il penſa s'en aller, ſans que je puſſe l'arrêter. Il demeura pourtant, mais en me faiſant convenir que j'avois tort, & que ſi Monſieur le Duc d'Orleans avoit beſoin de quelques avis, ce ſeroit de ne pas s'expoſer ainſi, ni perſonne avec lui. Je voulus leur tenir parole, & les régaler à dîner. J'envoyai au *Mai* dans la rue Richelieu. Cependant nous fûmes faire un tour dans le Jardin, & l'heure étant venue, nous nous rendîmes au banquet, où nous achevâmes de nous racommoder mon oncle & moi.

Le Prince néanmoins, prenant de lui-même l'avis dont mon oncle prétendoit

qu'il eût befoin, rabattit un peu de fon goût pour les lieux publics. La Defmares s'en trouva mieux pendant quelque tems, Pouffette de même : c'eft ainfi que s'appelloit ma Comédienne, qui par un hazard que je nomme aujourd'hui fatal, fe trouva niéce de celle de mon Maître, & par conféquent un peu trop à ma portée. Mes premiers louis m'avoient tellement frayé le chemin de fon cœur, que non feulement il n'en fut plus jamais queftion, mais qu'elle ne vouloit pas même d'autres préfens. Elle congédia auffi pour l'amour de moi fon Moufquetaire. Elle le fit en ma préfence, & d'une façon auffi comique que franche. Ecoutez, lui dit-elle un jour que nous étions enfemble, tu n'es pas vieux, mon pauvre Briquenai, mais pourtant tu es fi ufé qu'un vieillard & toi reviennent bien au même. J'aime les jeunes gens, tu le fais ; mais ce n'eft pas tout, il me faut auffi quelque chofe de plus que l'apparence. Tu conviendras que c'eft tout au plus ce qui te refte aujourd'hui. Ainfi contente-toi du paffé, & laiffe-moi, finit-elle en fe tournant de mon côté & m'embraffant, jouir ici de ce

que je regrette en toi, & que tu n'as plus.

Briquenai, (c'étoit le nom de ce Mousquetaire) répondit à peu près sur le même ton; je suis fâché, ma chere Poussette, de ne pouvoir plus faire ton affaire. On ne sauroit, comme tu le sais, être & avoir été. C'est ce que je regrette encore plus que toi. Mais que faire? je sens trop que tu as raison, & qu'usé comme je suis il me faut aussi du plus neuf. Enfin quittons nous, puisque le destin le veut; mais si je ne puis être ton amant, souffre au moins que je demeure ton ami. Oh! pour cela oui, repliqua-t-elle. Elle lui tendit la main, & le marché fut conclu.

Poussette jolie, aimable, étoit encore dans le plus bel âge. Loin de me couter, elle m'eût donné du sien; mais avec tout cela, elle n'en faisoit pas moins un fort sot marché. Elle ne pouvoit tout au plus compter sur moi, qu'autant que la Desmares pouvoit compter sur le Prince, c'est-à-dire quelquefois en passant, & bientôt point du-tout. Mais aimer & raisonner sont deux choses incompatibles. En concluant son marché avec Briquenai, nous scellâmes le nô-

tre. Il fut témoin des proteſtations que les jeunes gens ne font que trop facilement en pareil cas, ſi cela ſe peut dire ici, où il ne s'agiſſoit que de ſe voir, de s'aimer, à plus forte raiſon quand il s'agit de ce qu'il y a de plus ſérieux, & où l'on ne débite pas ſeulement des proteſtations, mais des ſermens comme une monnoie courante. A moins que la mode n'efface le crime, je ne le crois pas moins grand dans le cas d'amour qu'en d'autres; & quelquefois bien plus, quand on trompe & ſéduit par-là de jeunes perſonnes incapables de l'être autrement. Je ſai que cette monnoie eſt en diſcrédit; mais il s'en trouve néanmoins tous les jours qui ſavent lui donner de la valeur, ſans beaucoup s'en enquérir pour la conſcience.

Le Prince, après le riſque qu'il avoit couru, ne faiſoit diverſion à la Deſmares, que par les nouveautés que l'Abbé pouvoit lui procurer. Comme il n'en étoit pas tout-à-fait alors, comme il fut depuis pendant la Régence, le fruit nouveau étoit moins commun au Palais Royal. C'eſt ce qui le rendoit plus aſſidu auprès de ſa Comédienne,

où il trouvoit tout à la fois les charmes de la Grece, de Rome & d'ailleurs, ce qui a même fait croire qu'il l'aimoit alors autant qu'il eût jamais fait. Cependant l'Abbé qui n'étoit pas moins rebuté que le Prince, des lieux publics, faisoit tout son possible pour le guerir de cette envie. Il trottoit & galoppoit de tous côtés, & moi souvent après lui. Quand il étoit bien sûr que le gibier étoit de mise, je n'avois pas cette peine, & il l'amenoit tout de suite. S'il étoit équivoque, alors il falloit ma voix, & on ne tentoit rien que je n'eusse décidé. Ce qui m'avoit attiré ce pénible emploi, c'est que l'Abbé, qui n'étoit rien moins que délicat, & qui piquoit toute sorte de haridelles, avoit voulu plusieurs fois faire passer une laidron pour belle, & une Messaline, pour une Vestale. Moi qui n'avois le goût ni gâté ni usé, & qui devenois tous les jours plus connoisseur, j'étois pris pour arbitre, & par-là on évitoit au Prince la dépense & le dégoût.

Parmi celles que l'Abbé coucha dans ce tems-là en joue, je me souviens d'une Grisette assez jolie pour qu'il l'eût amenée d'emblée, si elle n'avoit résisté à toutes ses épreuves. Malgré cela il en étoit tellement

engoué, qu'il ne cessoit presque d'en parler, & toujours avec une espece de transport. Le Prince las de l'entendre, me députa pour aller voir ce qui en étoit, & si elle valoit la peine qu'on passât en sa faveur le tôt ordinaire. Je me rendis donc aux Charniers des Innocens, où elle tenoit une petite boutique de galanteries. Je la trouvai en effet non pas belle, mais assez jolie pour que je m'intéressasse à son sort. Mon inspection en avoit déja sauvé plusieurs, qui avoient même attiré de la dispute entre l'Abbé & moi. La pitié m'eût encore fait sauver celle-ci, si notre débat, plus fort qu'à l'ordinaire, n'eût porté le Prince à vouloir s'éclaircir par ses yeux. Ce fut le malheur de cette pauvre fille. L'avanture est singuliere, & montre tout ce que peut l'amour, le caprice, ou plutôt la bizarrerie.

Il suffisoit que le Prince regardât sa résolution comme un jeu, pour ne penser qu'à l'exécuter. L'Abbé ne pouvoit l'accompagner, parce qu'il eût tout gâté. Pour moi, qui ne m'étois montré à la Grisette que pour lui achetter quelques bagatelles, je le conduisis à sa boutique. Il s'étoit mis à la Bour-

geoiſe, & moi en Petit-Maitre, tel que j'avois paru la premiere fois. Chemin faiſant, le Prince ſongea que pour bien jouer la comédie, il falloit nous donner des noms poſtiches. Il prit celui de Lucas, avec ordre de ne point m'y tromper; & pour ne pas tomber dans le cas, il ajouta qu'il m'appelleroit le Chevalier. Nous arrivâmes; je parus le premier, & la Griſette ne me remettoit ſeulement pas.

Monſieur Lucas qui étoit derriere moi ſe montra. Voici Mademoiſelle, dis-je à la Griſette, un chaland que je vous amene. C'eſt un bourgeois de mes amis fort galant-homme. Il a beſoin de tout ce que vous avez de plus beau, palatines, manchons, rubans, coëffures de gaze, le tout pour faire préſent à ſa Maitreſſe. Non, non, Mademoiſelle, répondit le bourgeois Lucas, Monſieur le Chevalier eſt un Petit-Maître qui ſe moque; je n'ai, graces à Dieu, point de Maitreſſe. Quoi, point de Maitreſſe, interrompit gayement la jeune Marchande! il faut, Monſieur, en faire une, & m'achetter, s'il vous plaît, toute ma boutique. Paſſe pour votre boutique, répondit Monſieur Lucas, qui me paroît belle & jolie; mais pour

de Maitresse, à moins qu'elle n'ait vos charmes, ne m'en parlez pas. Voyez-vous, interrompis-je? Vous ai-je menti, Mademoiselle, quand je vous ai dit que Monsieur Lucas étoit galant? Vraiment non, reprit-elle, & d'ailleurs son air le dit assez. Mais ce n'est pas de quoi il est question, il s'agit, Messieurs, de ce que vous souhaitez.

Je souhaitte, répondit Monsieur Lucas... ma foi, Mademoiselle, vous me l'avez fait oublier; montrez toujours ce que vous avez de plus beau, ainsi que l'a dit Monsieur le Chevalier, c'est ce que je veux. Mais encore, reprit-elle en riant, que vous faut-il, à quel usage, est-ce pour homme, est-ce pour femme? Non, non ma foi, repartit sérieusement Monsieur Lucas, pas pour femme, mais pour homme. Là-dessus la petite Marchande déploya tout ce qu'elle avoit, tabatieres, couteaux, ciseaux, boucles, jarretieres, cordons de canne, & de tout cela Monsieur Lucas & moi remplîmes nos poches.

La petite Marchande n'avoit jamais trouvé de pareils chalands. Pour moi, je lui dis que je n'étois pas Monsieur Lucas, que j'avois une Maitresse, & que je voulois tout

au moins lui faire préſent d'une palatine, d'une boëte à mouches, & ſur-tout d'une piéce de ruban couleur de feu, pour mettre en déſeſpoir. Tout cela n'étoit que pour allonger le tems, & donner à Monſieur Lucas celui de lorgner tout ſon ſaoul, & de faire l'agréable. Perſonne ne s'y entendoit mieux que lui, quand il vouloit s'en donner la peine. La petite Marchande lui plaiſoit, & il réuſſit ſi bien à plaire lui-même, qu'elle lui demanda s'il étoit donc marié, puiſqu'il n'avoit point de Maitreſſe, & dans quel quartier il demeuroit. Pour marié, répondit Monſieur Lucas, non; mais pour mon quartier, quoiqu'il ſoit fort éloigné, cela n'empêchera pas que je ne vienne quelquefois vous achetter. Achetter, répondit-elle! Oh Monſieur! ſans même qu'il ſoit queſtion de cela, vous pouvez, comme bien d'autres, venir quand il vous plaira vous repoſer dans ma boutique, ou meme y entrer ſi cela vous fait plaiſir. C'eſt tout ce que Monſieur Lucas demandoit, il n'en falloit pas davantage. Cela dit, nous ſortîmes, en promettant d'uſer de ſa courtoiſie.

On ne peut s'imaginer à quel point le Prince paroiſſoit ſatisfait après avoir quitté cette

Griſette, il en faiſoit preſqu'autant d'éloge que l'Abbé. Où diable avois-tu les yeux, me dit-il, pour ne pas voir que cette fille eſt une des plus jolies de Paris? En effet, Monſeigneur, répondis-je tout capot, je crois que j'avois la berlue. N'importe, ajouta-t-il, la place ne me paroît pas imprenable, & je veux l'attaquer dans les formes. Hélas! amateur de nouveautés, c'en étoit bien une pour lui; & ſans une ſingularité auſſi burleſque, peut-être n'eût-il jamais ſongé à filer le parfait amour.

Arrivé au Palais Royal, l'Abbé nous y attendoit. Ce fut alors qu'il triompha de l'éloge que le Prince avoit fait de ſon goût, en dépit du mien. Mais c'eſt tout ce qu'il en eut. Il ne pouvoit entrer dans le projet qu'avoit formé le Prince, il eut tout le tems de barboter dans les rues, tandis que pendant ſept à huit jours j'eus la plus facetieuſe comédie. Le Prince ſans démordre du plaiſir qu'il avoit reſolu de ſe donner, m'ordonna de me tenir prêt pour retourner dès le lendemain voir ſa Griſette. Et moi, dit l'Abbé, que deviendrai-je pendant ce tems-là? Tout ce que tu pourras, repliqua le Prince. Pour moi je pouſſe mon avanture

avec le Chevalier, & j'aime mieux en conter à ma Grisette, & m'entendre appeller Monsieur Lucas, que de jouir des distinctions & des faveurs de la Dame la plus hupée de la Cour. Ah! ah! s'écria t-il, en voilà bien d'un autre, il ne nous manquoit plus que cela. Hé bien, vous irez donc de votre côté & moi du mien. Oui, dit encore le Prince, mais prens garde de ne pas t'aller faire couper la gorge, comme tu sais l'avoir déja échappé une fois.

Le lendemain sans y manquer nous courûmes à la même heure que la veille, jouir des offres de la Grisette, c'est-à dire nous reposer dans sa boutique, & attendre qu'elle eût auné quelque peu de ruban pour y entrer. L'avantage que nous tirâmes de ce petit retardement, fut d'apprendre qu'elle s'appelloit Gothon. Votre serviteur, Mademoiselle Gothon, dit Monsieur Lucas en mettant le pied dans la boutique, nous ne négligeons pas, comme vous voyez, de profiter de votre honnêteté. Voilà ce que c'est, vous d'avoir tant de charmes, & moi qui ne voulois point de Maitresse, de ne savoir à présent ce qui en sera. Quoi, répondit-elle, seroit-ce bien-là le sujet de votre visite? Assurément, repliqua mon Maître Lucas,

demandez plutôt à Monſieur le Chevalier. Oh ! pour cela, répondis-je auſſitôt, je puis vous aſſurer, Mademoiſelle, que depuis hier Monſieur Lucas n'a ceſſé de me parler de vous, & qu'aujourd'hui il ne m'a point laiſſé en repos que je ne vous l'aye amené. Quel conte, répondit-elle avec un petit air de ſatisfaction ! je ſerois trop glorieuſe, ſi je croyois que mes foibles charmes euſſent tant de pouvoir.

Il ne fut pas difficile à Monſieur Lucas de battre en ruine cette précieuſe modeſtie. Il le fit d'une maniere ſi naturelle & ſi coulante, que Mademoiſelle Gothon ne prit peut-être jamais tant de plaiſir à s'entendre contredire. Cependant ſe croyant obligée de déguiſer, elle appella par minauderie une de ſes amies de la boutique vis-à-vis. On s'imagineroit quaſi que ce mal-à-propos devoit déranger nos affaires. Nous le crûmes d'abord, mais rien au contraire ne pouvoit mieux les accommoder. Je croirois même que Mademoiſelle Gothon l'eût fait à deſſein, ſi ſon amie entrant ne lui eût dit en approchant de ſon oreille, mais aſſez haut néanmoins pour que nous l'entendiſſions : J'ai promis pour toi & pour moi, & l'on

viendra nous chercher. Monſieur Lucas, faiſant l'agréable & l'inquiet, voulut ſavoir de quoi il s'agiſſoit. Mademoiſelle Gothon pria ſon amie de n'en rien dire ; mais celle-ci, qui étoit une bonne petite réjouie, & qui ne s'imaginoit pas que ſa camarade voulût faire la réſervée, s'écria : Bon, bon ! plus on eſt de foux, plus on rit. Nous allons, Meſſieurs, continua-t-elle, ce ſoir au bal, & ſi vous voulez être de la partie, je vous dirai où c'eſt. Tu me le payeras, Babet, tu me le payeras, cria la méchante Gothon ; mais on voyoit bien au travers de cette menace, que l'indiſcretion la chatouilloit.

Mademoiſelle Babet, c'étoit le nom de cette petite indiſcrette, remarquant comme toute autre auroit fait, que le danger n'ètoit pas ſi grand, acheva & nous apprit le lieu du bal. Elle s'offrit même de nous y mener. Trouvez-vous, nous dit-elle, vers minuit à la porte du Charnier, vous nous verrez monter en caroſſe, & vous nous ſuivrez. Monſieur Lucas remercia Mademoiſelle Babet d'une maniere à lui faire approuver encore davantage ce qu'elle avoit oſé dire. Je fis auſſi de mon mieux pour qu'elle n'eût rien à ſe reprocher à mon égard, & afin de

mettre assez dans ses graces pour que je pûsse m'amuser avec elle en cas de besoin. La terrible Gothon néanmoins tenoit toujours bon, & paroissoit souffrir mortellement de toutes les avances de son amie. A la fin elle s'appaisa, & faisant la généreuse, elle dit que puisque le vin étoit versé il falloit bien le boire.

Monsieur Lucas ne manqua pas de s'épuiser à reconnoître ce grand effort de générosité. Pour y faire paroli ou plutôt pour n'échaper rien de ce qui pouvoit le signaler, il offrit masques, dominos, carosses & le reste. Il se trouva par malheur qu'elles n'avoient besoin de rien de tout cela, & Mademoiselle Gothon moins encore que l'autre; car elle poussa la sévérité de ses remercimens, jusqu'à dire qu'elle en avoit trois ou quatre de rechange. Monsieur Lucas fut donc obligé de rengaigner & de recevoir gratuitement l'honneur qu'on vouloit bien lui faire. Sur de ne le devoir qu'à lui-même, il n'en étoit que plus flatté. Je le dis, parce que dès que nous eumes quitté nos grisettes, il ne fit aucune difficulté de l'avouer, & de se plaindre comme d'un malheur, que dans

le rang où il étoit né, on ne pouvoit jamais s'aſſurer ſur quoi tomboient les moindres égards, & qu'on perdoit par-là ce qu'il pouvoit y avoir de plus ſatisfaiſant.

Ayant donc pris congé du Charnier, & de nos deux innocentes, nous fumes patiemment attendre au Palais Royal, l'heure de les rejoindre. L'Abbé étoit ſans doute à tenir parole au Prince, & à ſe vautrer dans quelque ſale bourbier. Du moins nous ne le trouvâmes pas. Faute de lui, que le Prince eût peut-être amené ſous le maſque avec nous, nous prîmes un valet de chambre. C'étoit un drôle au poil & à la plume, l'homme de l'Abbé lorſqu'il s'agiſſoit de quelque coup de main, & que la prudence en quelque ſorte obligeoit de prendre. Le Prince l'ayant fait venir, je lui fournis un habit de maſque, & il eut ordre de nous ſuivre. Moi, j'avois déja pourvu à un caroſſe de louage, ou plutôt j'en avois fait arrêter un par mon valet, & ordonné qu'il m'attendît dans le cul-de-ſac de l'Opera. Nous l'y trouvâmes ponctuellement. Le Prince monta. Je le ſuivis, après avoir dit au valet-de-chambre où il falloit qu'il fît fouetter.

Je rappelle cette circonſtance, parce que le valet-de-chambre étant venu ſe placer dans le caroſſe, le cocher nous mena en effet aux Charniers des Innocens, mais à une porte au lieu de l'autre. Sans ſonger à cette mépriſe, le Prince ordonna ſeulement au valet-de-chambre d'avertir quand il ſortiroit quelqu'un. Précaution inutile. Nous demeurâmes-là depuis avant minuit juſqu'à une heure après. Enfin las d'attendre, le Prince me dit de deſcendre & de voir. Je le fis. A peine fus-je à bas, que je m'apperçus que le valet-de-chambre ou le cocher s'étoit trompé. Je parlai à celui-ci, il jura qu'il avoit ſuivi ſes ordres. Je remontai, & dis au Prince de quoi il étoit queſtion. Il falloit qu'il eût bien cette partie à cœur, puiſque la croyant manquée, il entra dans une colere où je ne le vis jamais. Ah! que les grands hommes ſont quelquefois petits quand on les voit de près!

Le Prince ne pouvant s'en prendre qu'à ſon valet-de-chambre, peu s'en fallut qu'il ne le jettât par la portiere du caroſſe. Je ne l'arrêtai qu'avec bien de la peine, & ſurtout en l'aſſurant que je trouverois le lieu

du

du bal. En effet je me ſouvins que les griſettes avoient indiqué tout près de-là l'Egliſe S. Méry & la rue de la Verrerie. Ce fut un bonheur pour le valet-de-chambre. Il en fut quitte pour aller ſuivant mes ordres écouter de porte en porte ; & venir avertir dès qu'il entendroit quelques inſtrumens. Il ne tarda pas de revenir. Le cocher nous mena au lieu qu'il avoit remarqué. Nous entrâmes ; & tout ainſi qu'un enfant qu'un rien fâche & qu'un rien appaiſe, le Prince ſe calma tout-à-fait.

Comme la foule n'eſt pas grande dans ces ſortes de petits bals bourgeois, & que d'ailleurs on n'y garde guères le maſque, nous n'eûmes pas de peine à reconnoître nos griſettes & à nous accrocher à elles. Bien m'en prit d'avoir fait le gracieux avec Mademoiſelle Babet ; car ne connoiſſant-là ame qui vive, j'aurois couru riſque de paſſer une fort mauvaiſe nuit. Pour Monſieur Lucas, il s'en donna à cœur joie, mais cependant ſans lever le maſque ; car quoiqu'avec des bourgeois, il eût pû étre dégradé de ſa bourgeoiſie, d'où il faiſoit avec raiſon dépendre ſon bonheur.

Mademoiſelle Gothon aimoit la danſe &

le bal. Si Monſieur Lucas n'étoit pas auſſi danſeur qu'elle, elle trouva à s'en dédommager d'ailleurs, & par des choſes mêmes qui avoient rapport à ſon goût. Outre un air libre & aiſé, des allures & un jargon de maſcarades plus nobles & plus enjoués que tout ce qu'elle avoit encore vû; outre cela, dis-je, Monſieur Lucas brilloit ſur-tout par ſon ajuſtement, qui quoiqu'un de ſes plus médiocres, étoit néanmoins le plus riche & le mieux ordonné de toute l'aſſemblée. Cela ne pouvoit manquer de donner à Mademoiſelle Gothon une haute idée de ſa bourgeoiſie, & de ſeconder vivement le penchant qu'elle pouvoit avoir pour lui. Quoi qu'il en ſoit, Monſieur Lucas avança tellement ſes affaires cette nuit, qu'il devint l'idole de ſon cœur, & qu'il eut déja tous les erres de ce que l'Abbé n'avoit pû lui procurer.

Cependant l'heure étant venue, il fallut ſe retirer. Mademoiſelle Gothon ſe trouva ſi traitable, qu'elle ne fit aucune difficulté de laiſſer ſon caroſſe pour monter dans celui de Monſieur Lucas, tandis que Mademoiſelle Babet, rigoureuſe à ſon tour, crioit à tue tête, & j'eus bien de la peine à lui faire

ſuivre ſon exemple. Ce fut un bonheur, ſi l'on peut appeller ainſi un malheur tant ſoit peu différé ; car dès-lors peut-être il eût été conſommé. Après les avoir remis à la porte du Charnier, le Prince m'en fit de vives plaintes. Pourquoi, dit-il, ne m'avoir pas laiſſé ſeul avec cette fille ? ne voyois-tu pas qu'elle étoit dans ſon quart-d'heure? Hélas! Monſeigneur, répondis-je, avez-vous peur qu'elle vous échappe ? Nous rentrâmes qu'il y ſongeoit encore. Va te coucher, me dit-il amérement, & prends garde une autre fois à mieux jouer ton rôle.

Cette réprimande ne m'empêcha pas de bien dormir, & de ne me lever que lorſqu'il me fit appeller. J'ai lieu de croire qu'il n'avoit pas ſi bien repoſé que moi ; car n'ayant que ſon fol amour en tête, il m'envoya ſur le champ au Charnier, pour lui apporter des nouvelles de ſa griſette, & lui faire agréer un bal qu'il vouloit donner lui-même, pour tâcher, me diſoit-il, de retrouver le quart-d'heure que je lui avois fait perdre. Il me donna cet ordre en riant, craignant de me voir peſter ; mais je ne le fis pas moins, & ſur-tout contre l'Abbé qui étoit-là, & qui pour ſe venger animoit encore le Prince à

ne me point laiſſer en repos. Oui, oui, Monſeigneur, diſoit-il, il faut le faire troter, ne fût-ce que pour le punir de ce qu'il ſemble vous envier cette jouiſſance, & vouloir peut-être la garder pour lui. Eſt-il vrai, Chevalier, reprit le Prince ? Ma foi, Monſeigneur, ſi j'avois quelque vue, ce ſeroit pour la laiſſer telle qu'elle eſt ; mais afin de vous prouver que je n'y penſe pas, & que je n'y ai jamais penſé, je m'en vais auſſitôt que j'aurai les yeux aſſez ouverts, m'acquitter de votre commiſſion.

Pour peu que la griſette eût été auſſi mal diſpoſée que moi, Monſieur Lucas eût été obligé de venir lui-même faire réuſſir ſon projet ; mais je la trouvai en ſi belle humeur, qu'il ſembloit qu'elle eût juré ſon malheur. A peine m'eut-elle apperçû, qu'elle demanda où étoit Monſieur Lucas. Il eſt malade, Mademoiſelle, de la fatigue d'hier ; & comme je lui ai dit que je viendrois voir ſi vous ne l'étiez pas, il m'a prié de vous ſaluer, & de lui rapporter de vos nouvelles. Malade, s'écria-t-elle ! qu'a-t-il donc ? Pas grande choſe, Mademoiſelle, & ſur-tout point de pleuréſie. Oh ! pour de pleuréſie, interrompit-elle, il ne s'eſt pas beaucoup

mis en risque. Si peu, répliquai-je, qu'il ne demande que la récidive, & que je vous offre un bal de sa part. Bal ! s'écria-t-elle, il est bien honnéte ce Monsieur Lucas. Fort honnéte, repris-je assez séchement ; sans un grain de paresse, peut-être seroit-il venu lui-même vous le marquer : mais ce n'est pas de quoi il est question, il s'agit d'un bal, & si vous voulez l'accepter.

Je voyois bien que la chose étoit conclue, & qu'il ne tenoit seulement qu'à un petit barguignage. Elle appella Babet, comme pour se consulter. Babet accourut. Toutes deux firent encore quelques simagrées. Enfin elles se rendirent. Fort bien, Mesdemoiselles, dis-je alors, je me charge de la fête & du lieu, c'est à vous à choisir le tems, & à faire avertir votre monde ; car je vous déclare que ni Monsieur Lucas ni moi n'amenerons personne. Pourquoi donc, reprirent-elles ? C'est répondis-je, qu'outre l'éloignement de notre quartier, où ce n'est guères la peine de venir vous égarer, Monsieur Lucas a des raisons pour que personne de sa connoissance ne sçache qu'il donne ce divertissement. Mademoiselle Gothon entra la premiere dans ce que je disois. Elle nous

laiſſa les maîtres de tout. Je leur indiquai un lieu que j'avois déja en vue, & les quittai en leur diſant de ſe tenir prêtes, elles & leur ſuite pour le lendemain.

En rentrant au Palais-Royal, j'appris que le Prince étoit ſorti. Comme je ne doutai pas qu'il ne fût allé chez la Deſmares, je fus auſſi me recréer avec ma petite Pouſſette. J'aurois bien pû la mettre de la fête qui alloit ſe donner ; mais réfléchiſſant qu'il y auroit peut-être du riſque, je me contentai d'aller enſuite prendre le Chevalier dont j'étois sûr, & qui pouvoit m'aider à ordonner. Je ne pouvois ignorer que tout rouleroit ſur moi. Sans même en attendre l'ordre, nous nous rendimes le Chevalier & moi au lieu que j'avois indiqué à mes griſettes. Nous y ordonnâmes tout juſqu'à la Muſique, & j'y laiſſai des erres.

Le Chevalier ſe divertit beaucoup lorſqu'en le mettant du ſecret de cette partie, je lui en dis la cauſe. Il n'eſperoit pas moins du lendemain. Je le priai ſeulement de bien prendre garde à lui, d'entrer en maſque comme s'il étoit du nombre des bourgeois invités, de s'accrocher à qui il pourroit & ſur-tout de ne rien dire ou faire qui pût dé-

masquer Monsieur Lucas. Je l'emmenai avec moi au Palais-Royal, pour lui faire part de ce que me diroit le Prince. Il étoit de retour à m'attendre. Mon rapport fut bientôt fait. Tout succede à vos vœux, Monseigneur, dis-je en l'abordant. Jamais on ne vit grisettes mieux disposées. Le bal est déja ordonné: musique, ambigu, rafraîchissemens, tout sera prêt pour demain au soir, & je doute que pour cette fois Mademoiselle Gothon vous attrape.

En effet elle se précipita le lendemain dans ses bras, lorsque nous fûmes la prendre à l'heure. Eblouie d'abord du bon ordre que j'avois mis par-tout, & bientôt échauffée de la danse, attendrie par la musique & le reste, Mademoiselle Gothon qui n'avoit jamais voulu entendre parler de Monsieur le Duc d'Orleans, se rendit à Monsieur Lucas. Outre la sale du bal, il y avoit à côté une chambre pour l'ambigu, les rafraîchissemens, & plus loin une autre petite chambre où nos amans se glisserent. C'est-là où Mademoiselle Gothon étala toute sa boutique, & cessa d'être vierge, si elle l'étoit encore.

Notre plus grand plaisir au Chevalier & à moi, fut l'attention que nous prêtâmes à

leurs allures. Dix fois la petite chambre toujours ouverte avoit été manquée. L'un ou l'autre ſurvenoit. A la fin nous y voyant ſeuls d'importuns le Chevalier & moi, nous décampâmes, & ſur le champ elle fut fermée. La ſeule pitié qui me reſtoit pour cette fille, fut d'empêcher qu'on ne s'apperçût que le moins qu'il ſe pourroit de ſa diſparition. Le Chevalier me ſecondant, nous raſſemblâmes tout le bal pour faire une danſe en rond, & nous la continuâmes ſi longtems, que donnant à la fin un coup d'œil dans la ſale des rafraîchiſſemens, j'y apperçus Monſieur Lucas & Mademoiſelle Gothon, qui, du moins auſſi échauffés que nous, s'y rafraichiſſoient. J'entrai. Tous les danſeurs étant las & altérés fondirent preſque en même tems, & toute la ſale fut remplie ſans qu'on ſçût peut-être qu'il y fût demeuré quelqu'un? Hélas! à quoi bon tant de précaution! Cette petite chambre ſi commode n'en fut pas quitte pour être viſitée une fois. Non-ſeulement Monſieur Lucas y retourna, mais pluſieurs de nos bourgeois y entrerent avec leurs bourgeoiſes. Cela devint même ſi commun le matin, qu'on ne prenoit plus la peine de fermer la porte, & qu'il n'y

eut

eut pas jusqu'au Chevalier & moi, qui trouvant notre tour, bravâmes cette précaution.

Tous étant peut-être plus que satisfaits, on se retira chacun chez soi. Le Chevalier qui étoit venu seul, s'en retourna avec la bourgeoise dont il s'étoit amouraché. J'eusse bien voulu quitter tout, & aller plutôt avec lui pour rire à l'aise de tout ce qui nous avoit réjoui; mais il fallut terminer la fête en reconduisant Mademoiselle Gothon avec M. Lucas, & je le devois d'ailleurs à Mademoiselle Babet. Notre séparation fut des plus tendres. Les nœuds de la connoissance venoient de s'unir & de se serrer de la façon la plus étroite. Mille baisers la scellerent encore, & servirent d'erre pour se rejoindre au plutôt.

Quelle jouissance, me dit le Prince, après qu'elles nous eurent laissé! Non, de ma vie je n'en eus un pareille. Je ne crois pas que jamais je m'en lasse. Quel conte, Monseigneur, répondis-je: si vous vous tâtiez bien, peut-être vous le trouveriez-vous déja. Non, ma foi, reprit-il, & je ne me sens que plus en goût. Je le félicitai, & lui avouai que pour moi j'avois plus besoin de dormir que d'autre chose. Le sommeil m'accabloit en effet,

& dès en arrivant j'allai m'y livrer tranquillement. Malgré ce que m'avoit dit le Prince, & qui me faisoit craindre d'être trop-tôt éveillé, j'eus le tems néanmoins de ne l'être que de moi-même. Du matin jusqu'au soir je ne fis qu'une pause. Jugeant qu'il devoit être tard, je me levai pour aller voir comment alloit le Prince. Je le trouvai de même humeur qu'en quittant nos grisettes. Peut-être que s'il n'avoit craint de déranger la mienne, il ne m'eût pas laissé si longtems au lit. J'en juge par le projet qu'il me communiqua d'abord, & qu'il avoit digéré avec l'Abbé.

Il faut, me dit-il, à présent que tu es frais, aller voir comment vont nos grisettes. Ce n'est pas le tout, il faut que tu les résolves à venir au bal de l'Opéra; & comme Gothon m'a dit elle-même qu'elle n'y étoit jamais venue, il nous sera aisé de la faire entrer dans le Palais. Je l'aime, poursuivit-il, elle m'aime, j'ai lieu de le croire. Je veux quand je la tiendrai une fois, en faire ma Sultanne, & redoublant son amour me faire connoître à elle. Que diable, ajouta-t'il, si elle m'aime comme Monsieur Lucas,

ce ſera bien pis quand elle ſçaura qui je ſuis. Ce fut bien pis en effet, ainſi que le lui montra bientôt ſon projet.

Je me rendis, ſuivant les ordres du Prince, au Charnier des Innocens. Je trouvai nos griſettes toutes deux enſemble. Elles m'accueillirent comme l'inſtrument de leurs plaiſirs & de leur bonheur. Je leur parlai du bal de l'Opéra, je leur en relevai le charme; & alléguant que le premier qui ſe donneroit ſeroit le dernier de l'hiver, je les ſollicitai à faire cette partie. Je vous viendrai prendre, ajoutai-je, avec Monſieur Lucas. Pour nous venir prendre, répondit la Gothon, non, parce que je n'oſerois dire à ma mere que je vais encore au bal, & ſur-tout à celui de l'Opéra. Quoi, interrompis-je, eſt-ce donc que vous avez une mere? Aſſurément, reprit-elle. Babet, bien plus heureuſe, n'en a pas. Si j'étois comme elle, je ne ſerois guères en peine, mais il faut que je prenne des meſures; & comme je ne ſçai pas bien l'heure que je ſerai libre, trouvez-vous ſeulement au bal, & nous nous y rendrons. Fort bien, lui dis-je. La choſe, encore plus facile pour Monſieur Lucas, fut arrêtée & concluë. Je vins lui en faire le rapport, ſa joie fut ex-

trême, & jufqu'au lendemain au foir je fus me divertir chez ma petite Pouffette avec le Chevalier.

M'étant enfin rendu de bonne heure, j'allai prefque du même pas faire fentinelle au bal. Bien m'en prit; car au lieu d'onze heures ou minuit qu'il commença, il n'en étoit que dix, ou tout au plus dix & demie quand mes grifettes arriverent. Gothon avoit peut-être donné une petite dofe d'opium à fa mere, pour l'envoyer bien vîte dormir. Sans m'en embarraffer, je les plaçai toutes deux dans une Loge, & dès que les inftrumens commencerent à ronfler, je fus les mettre en train de danfer. Pour Monfieur Lucas, il prit fi bien fa commodité, qu'il n'arriva qu'à minuit paffé. Il nous reconnut fans peine, & nous le reconnûmes de même. Cependant il étoit obligé de garder-là plus de mefures que dans nos bals bourgeois. Certains yeux familiers ne l'auroient pas manqué, & encore moins ce qui fe feroit paffé avec les grifettes. Pour obvier à tout, il fe plaignit à nous en particulier d'un mal de tête, nous montra une loge, s'y retira, & nous dit de l'y venir trouver quand nous ferions las de danfer.

Il étoit bien trois à quatre heures avant que Gothon ſe trouvât laſſe & penſât à le joindre. Elle jettoit ſeulement de tems en tems un coup d'œil ſur lui, comme pour lui demander quartier. Tout dépendoit d'elle, & il falloit attendre ſon bon plaiſir. Enfin elle ſe trouva non-ſeulement laſſe, mais alterée, & c'eſt ce qu'il nous falloit. Alors elle joignit Monſieur Lucas. Se plaignant de ſa fatigue & ſur-tout de ſa ſoif, il lui offrit des rafraîchiſſemens. On pouvoit en avoir ſans ſortir, mais ils ne valoient rien. On lui dit qu'il y en avoit tout près de bien meilleurs, & où l'on ſeroit beaucoup plus à ſon aiſe. Son cher Lucas, qu'elle bruloit peut-être d'embraſſer, n'eut pas grande peine à la perſuader. Nous paſſâmes donc tous quatre du bal dans le Palais-Royal. Il falloit qu'elle fût bien laſſe, ou bien occupée d'ailleurs ; car paſſant par certains endroits, elle auroit dû naturellement faire quelques queſtions. Cependant elle n'en fit aucune juſqu'à ce qu'elle fut aſſiſe dans l'appartement même du Prince.

Où ſommes-nous, dit-elle alors ? cela me paroît ſi magnifique qu'on diroit un Palais. C'en eſt bien un en effet, dit Monſieur Lucas,

& que je vous offre, ma charmante, pour y paſſer vos jours avec moi. Quoi! reprit-elle en ſe levant, c'eſt ici chez vous? Ce mouvement que le Prince regarda comme l'effet naturel d'un étonnement qui frappe, ne l'empêcha pas de pourſuivre. Oui, continua-t-il, ce Palais eſt à votre cher Lucas, ce Lucas qui vous aime, & qui ne pouvant vivre ſans vous, vous prie d'y demeurer. Je gage, dit-elle alors, que c'eſt ici le Palais-Royal. Oui, répondit le Prince, & moi, ajouta-t-il le Duc d'Orleans. Ah! s'écria-t-elle, que je ſuis malheureuſe! Je ſuis trompée, Babet, & me voilà perdue!

Quoi donc, repliqua le Prince bien étonné? Pourquoi ſeriez-vous perdue? Oui, s'écria-t'elle encore, je la ſuis, & vous n'êtes qu'un fourbe, un trompeur. Trompeur, ajouta le Prince; ſi je le ſuis, ce ne ſera que pour vous rendre plus heureuſe, & vous prouver que le Duc d'Orleans vous aime encore plus que Lucas. Prince, Duc, Lucas, que tous s'en aillent, & qu'on me laiſſe auſſi aller. Là-deſſus elle ſe leva. Le Prince l'arrêta. Cela eſt inutile, lui dit-elle, à moins que vous ne vouliez me faire violence. Pour violence, repliqua le Prince, jamais

je n'en fis à perſonne. Mais au moins dites-moi vos raiſons,& que je ſçache ce qui vous fait tant d'horreur. Moi-même, interrompit-elle, après ce qui m'eſt arrivé. La premiere fois que je vous vis, conntinua-t-elle, vous me plûtes; la ſeconde je vous aimai; la troiſiéme, vous m'avez rendue folle. A préſent que je le reconnois, je veux ſortir de ce lieu, & ſur-tout ne vous revoir jamais. Adieu. Elle prit Babet par deſſous le bras, & décampa.

Comme j'étois ſeul auprès du Prince, je pris des bougies pour les mieux éclairer. Elles couroient comme des folles, & moi après elles. Mes bougies s'éteignirent. Adieu donc Babet, criai-je, & je retournai ſur mes pas. Le Prince tout ſtupéfié me demanda ce que je penſois de cette avanture. Moi, Monſeigneur, répondis-je, j'y trouve, comme chez la plupart des femmes, un aſſemblage d'amour, de caprice & de bizarrerie: Lucas la charmoit, & le Prince lui fait horreur. Elle aime, elle déteſte le même homme pourtant: mais n'importe, elle fuit, lorſqu'au lieu d'un attrait elle en a cent pour demeurer. Aujourd'hui je croirois qu'elle auroit eu quelque raiſon, ſi déja couverte

de blâme, on pouvoit s'imaginer qu'elle ne fût pas venue pour s'en ſurcharger. C'eſt peut-être ce que le Prince, qui malgré ſes fougues avoit toujours le ſens droit, entendoit par la réponſe qu'il me fit; que tout ce qu'on pourroit ajouter à ce que j'en diſois, n'étoit pas capable de la juſtifier. Je ſuis pourtant fâché, ajouta-t'il, qu'elle m'ait planté-là. Il eſt vraiſemblable que je ne la reverrai plus. Je ne veux pas même le tenter; mais j'ai trouvé tant de charmes dans mon intrigue avec cette fille, que je veux m'en dédommager par quelqu'autre ſemblable.

Le Prince, en matiere de plaiſirs, n'en imaginoit aucun qu'il ne fût prêt à ſe le procurer. Le goût qu'il avoit pris à la griſette, ne permettoit pas de douter qu'il ne cherchât à remplacer celle qu'il venoit de perdre. Auſſi-tôt que l'Abbé ſe préſenta, il ne ſe divertit pas ſeulement à lui raconter on avanture, mais il lui ordonna encore de chaſſer au Palais ou ailleurs, & de lui fournir quelque nouveau gibier digne de le mettre lui-même aux abois. La griſette prit donc la place de la grivoiſe; mais avant que

l'Abbé eût pris langue, & qu'il eût frayé la route, j'eus le tems de me reconnoître, & de ſuivre mon goût avec mes amis.

Depuis que le Prince m'avoit fait préſent de cinq cens louis, j'étois riche à ne ſçavoir que faire de mon bien. Faute d'occaſion, je ne les avois pas ſeulement tous dans la même bourſe, mais j'étois encore embaraſſé de ce qu'on m'allouoit pour mes menus plaiſirs. Voulant aller voir le Chevalier, j'en pris cent dans le deſſein de m'en divertir avec lui. Je le trouvai, & lui dis tout net le ſujet de ma viſite. Sois le bien venu, me dit-il, car ma foi je ſuis à ſec, & ne ſçavois que devenir. Pauvre garçon! eſt-ce que tu ne ſçais donc pas me trouver quand cela t'arrive, & ſur-tout quand tu ſçais que je puis y remédier? Tu mériterois que je te laiſſaſſe mourir d'une auſſi vilaine mort: mais non, partageons, & voyons qui de nous deux tirera le meilleur parti de ſes eſpeces. Moi, je ſuis sûr, repliqua-t'il; car faute d'en avoir, je viens d'échapper une occaſion où je puis encore les faire aller grand train. Voilà ce que je recherche, lui repartis-je; dis-moi vîte ce que c'eſt, & partons. Il m'apprit qu'il n'y avoit pas demi-heure que quatre

amis, dont Briquenai étoit l'un, l'avoient ſollicité pour une partie toute ſemblable à celle que nous avions faite pour célébrer les adieux de Grèves, c'eſt-à-dire, des femmes, du jeu & du cabaret. Bon, m'écriai-je, où ſont-ils ? décampons & allons les trouver. Pitoyable emportement ! Il n'y avoit que deux jours, pour ainſi dire, que je m'étois condamné moi-même de mon déreglement, & je m'y précipite néanmoins de rechef. Le cas eſt trop commun parmi les jeunes gens, pour ne pas les avertir de mieux employer le retour que leur permet quelquefois le calme de leurs paſſions. C'eſt ſur-tout le tems de raiſonner, & de ſe fortifier plus qu'ils n'ont malheureuſement coutume de faire.

Bien éloigné alors d'avoir reçu cet avis, nous volâmes, pour ainſi dire, le Chevalier & moi, où il s'imaginoit trouver encore ſes amis. J'entrai néanmoins en paſſant chez mon oncle. J'avois un air ſi preſſé, qu'il ne pouvoit manquer de m'en demander la raiſon. Je n'avois garde de la lui dire. Un petit menſonge me tira d'affaire. Je lui alléguai une commiſſion que je venois de faire, & dont il falloit promptement réponſe. Loin de me retenir, il me preſſa lui-même. Sans

me le faire dire deux fois, je le ſaluai, & d'un ſaut je joignis leChevalier qui m'attendoit au coin de la rue.

Nous galopâmes d'abord chez Briquenai à l'Hôtel des Mouſquetaires Gris. C'eſt-là où nous nous imaginions de trouver encore la bande joyeuſe, mais elle étoit partie. N'importe, me dit le Chevalier, je ſçai où elle doit ſe rendre. Tout ce qu'il y a, c'eſt qu'au lieu d'attendre ici, pour avoir comme eux chacun notre chacune, nous irons les ſurprendre là. Où donc-là, interrompis-je? A Milimontan, reprit-il: courons ſeulement chercher nos Maitreſſes, & nous les joindrons avant même qu'ils ayent eu le tems de ſe reconnoître. Nous fûmes donc, lui chez ſa Joueuſe, & moi chez ma petite Pouſſette. Ni l'une ni l'autre ne ſe trouverent. De les attendre, nous courions riſque ou d'arriver trop tard, ou même de ne pas aller du tout. Paſſons-nous-en, dimes-nous, pour cette fois, nous irons brochans ſur tout. Ni plus ni moins nous partîmes.

Plus heureux en ſtile de jeunes gens, que nous ne nous y attendions, nous ne trouvâmes pas ſeulement nos amis, mais deux filles de relai, amies des leurs, & qui

s'étoient jointes à elles. La ſurpriſe & la joie ſe manifeſterent de part & d'autre. Nous nous accrochâmes ſur le champ aux Nymphes que le hazard nous avoit deſtinées. Si c'étoit une trouvaille pour nous, ce n'en étoit pas moins une pour elles. Tombans ſans choix chacun ſur la nôtre, le vuide fut rempli. Bien nous en prend, dit Briquenai en s'adreſſant à moi ; car je ne me ſens pas d'humeur à lâcher ma proie, comme tu te ſouviens qu'il arriva à S. Cloud. Nous ne nous connoiſſons que d'hier, ajouta-t-il à ſa Dulcinée, & foi de Mouſquetaire je l'aimerai encore tout aujourd'hui. En fidele Page, répondis je à Briquenai, je jure pour autant : ainſi tout ira bien, & ne ſongeons qu'à nous divertir.

Pour commencer le branle, nous envoyâmes chercher des violons. Tout mauvais racleurs qu'ils étoient, nous nous mîmes à danſer, ou plutôt à gambader. Nous dinâmes, & après le dîner nous recommençâmes. Echauffés alors & par le vin & par les ſauts, nous fimes mettre à nos Maitreſſes leurs vertugadins à bas, & nous les obligeâmes bon gré malgré à jouer à pet-en-

gueule. Ce jeu n'eſt pas moins burleſque ou poliſſon que le nom. Ceux qui ſçavent ce que c'eſt, peuvent ſe divertir de l'idée ſeule, mais rien n'approche du plaiſir original que nous y eûmes. Cent fois nos nés ſe trouvans au lieu que la décence ne permet pas de nommer, c'étoient des éclats de rire à laiſſer tomber celle que l'on tenoit au riſque de lui caſſer le col. La Maitreſſe de Briquenai penſa ſur-tout avoir ce tragique ſort. Soit peur, ſoit qu'il la preſſât trop vigoureuſement, il lui échappa malheureuſement une vapeur ſi bruyante, qu'il la laiſſa non-ſeulement tomber, mais qu'il la jetta par terre avec violence. Si la pauvre fille ne ſe fût retenue ſur ſes mains, elle eût certainement eu la tète fracaſſée. Malgré cela tombant d'un autre côté ſur le derriere, elle fut toute mutilée. Cet accident ayant fait ceſſer le jeu, il donna de lui-même occaſion à un autre, où Briquenai ne manqua pas de viſiter la contuſion que ſa Maitreſſe s'étoit faite, & de nous en divertir encore après.

De l'humeur avec laquelle nous avions commencé, il n'étoit pas apparent que nous quitaſſions ſitôt la joie. Non-ſeulement ſans la quiter, mais ſans y faire la moindre inter-

ruption, nous fîmes venir des cartes, & les uns au piquet, les autres au quadrille, nous la continuâmes jusqu'au souper. Quoique je préféraſſe le piquet que je croyois ſçavoir mieux, la plus grande partie de mes louis n'en changea pas moins de maître. Je n'en fus pas moins gai à table. Au lieu de la poliſſonnerie de mains, nous en commençâmes une de contes & de chanſons. Si je n'y faiſois pas chorus comme les autres, c'eſt que je n'étois pas encore tout-à-fait inſtruit. Je ne pouvois comprendre d'où pouvoit venir tant de vilenies. Rien n'eſt plus propre à gâter l'eſprit & le cœur des jeunes gens. Y prêter l'oreille, c'eſt s'expoſer au danger manifeſte de devenir bientôt auſſi véreux que ceux que l'on écoute, & quelquefois autant que les auteurs mêmes de ces puantes productions.

Briquenai tirant un Sottiſier de ſa poche, digne recueil de ſes débauches, nous paſſâmes juſqu'à quatre heures du matin à le feuilleter. Las de chanter, rire & boire, nous rentrâmes dans Paris. Briquenai nous mena le Chevalier & moi coucher avec lui. Après quelques heures de mauvais repos, nous nous levâmes, & je les emmenai au Palais

Royal. Apprenant qu'il n'y avoit rien de nouveau, je leur propoſai à dîner chez ma petite Pouſſette. Nous y allâmes. Le ſoir voulant quitter, elle me dit que le Prince devoit venir ſouper chez la Deſmares. Reſtez, ajouta-t-elle, & vous retournerez enſemble. Je fus ſéduit, j'oubliai que j'avois beſoin de me repoſer. Le Prince étant venu en effet, je pris congé à ſon départ; & laiſſant ma Pouſſette & mes amis, je rentrai avec lui au Palais Royal.

Comme le Prince étoit accoutumé à me faire rendre compte de mes plaiſirs, je le divertis de notre jeu de pet-en-gueule. Il ne ſçavoit ce que c'étoit, & il fallut que je lui promiſſe de le jouer devant lui avec quelques-uns de mes camarades. Dès le lendemain il me fit tenir parole. L'avanture que je lui avois racontée, lui parut alors ſi comique, qu'il penſa étouffer de rire, & qu'il jura de ſe procurer une pareille ſcène avec des femmes. L'Abbé paroiſſant ſur ces entrefaites, il le chargea de la lui ménager. Quelle diable de fantaiſie, répondit l'Abbé! Ne voudriez-vous pas, Monſeigneur, jouer auſſi vous-même? Que t'importe, repliqua le Prince. Il eut beau s'oppoſer, il fallut obéir. Il eſt

vrai que pour l'engager, il eut la permiſſion d'amener quelle fille il voudroit. Sa commiſſion devenant par-là facile, & peut-être agréable, il ſortit ſur le ſoir, & une heure après il amena deux filles.

Ce n'étoit pas le tout. Il n'avoit pas ſongé qu'il falloit quatre acteurs, & que faute d'un de plus il ſeroit obligé de l'être lui-même. Sans cela le plaiſir n'eût été que de la peine pour moi; mais j'en eus un véritable, lorſque malgré ſa réſiſtance il fut obligé de ſe mettre en quatre comme un chat, & une des filles à côté de lui me recevoit avec l'autre ſur ſon dos. Ses reins uſés avoient de la peine à nous ſupporter. Il le fallut pourtant, non pas une fois, mais pluſieurs, & par conſéquent aſſez longtems. Qu'il faiſoit beau voir un futur Prélat ou Cardinal ſe prêter à une pareille poſture! Quand on ſonge que c'eſt encore la moindre choſe qu'il fit pour s'en rendre indigne, on ne peut trop applaudir à cette épitaphe qui courut après ſa mort, *Rome rougit d'avoir rougi le M.... qui gît ici.*

Tandis que le Prince paroiſſoit prendre tout ſon plaiſir à nous voir renverſer & culbuter, je n'avois qu'à faire ſentir à Monſieur

l'Abbé tout ce que je pouvois peſer. Tombant ſur lui, chaque fois je le faiſois crier hai! A la fin il s'en rebuta tellement, que rien ne put l'obliger à faire plus longtems le bas dos. Le Prince qui n'inſiſtoit plus que pour la durée, le laiſſa. Pour moi qui en voulois encore, j'éprouvai bientôt que le divertiſſement mene toujours plus loin qu'on ne penſe, & que j'étois réellement fatigué. Le jeu finit, les Donſelles furent congédiées. L'Abbé tout moulu faiſoit griſe mine. Malgré cela le Prince qui ne cherchoit qu'à voltiger d'un plaiſir à l'autre, lui demanda s'il n'avoit pas encore découvert quelque nouvelle griſette au Palais. Le tems au fond n'étoit guères favorable, auſſi n'en tira-t-il qu'une bruſquerie.

Pour dédommager le Prince, je m'offris, en cas de diſette, de lui procurer quelque choſe de nouveau. A peine eus-je lâché le mot, qu'il voulut ſçavoir ce que c'étoit. L'Abbé lui-même dérida ſon front pour m'obliger de parler. Oui, me dit-il, vous nous apprendrez, s'il vous plaît, votre beau projet, ou vous irez tout droit aux arrêts. Là, là, répondit le Prince, tu es bien méchant, donne-lui au moins le tems de reſpirer. C'eſt

bien tout au plus, si lui même me le donna. Sans répit il fallut m'expliquer. En promettant quelque chose de nouveau, dis-je alors, je crois, Monseigneur, pouvoir tenir parorole, mais item c'est tout. N'ayant pas les talens de Monsieur l'Abbé, mon ministere ne produira pas grand'chose. Il s'agit simplement, ajoutai-je, d'une partie de Soubrettes.

En effet je n'avois en vue que celle que m'avoit fait faire le Chevalier chez sa Maitresse du Pharaon. La racontant au Prince, il arriva ce à quoi je ne pouvois que m'attendre; c'est qu'il ne me laissa aucun repos que je ne l'eusse mené dans ce noble endroit. L'Abbé voulut être aussi de la partie. A cela ne tienne, lui dis-je; mais gare que vous, qui êtes connu parmi cette gent comme le loup gris, ne nous trahissiez. Non, non, repliqua le Prince, je suis persuadé que se mettant en homme d'épée, jamais personne ne le reconnoîtra. Il le sçait, c'est une métamorphose qui ne lui a jamais manqué. Pour moi, ajouta-t-il, je prendrai sa place, c'est-à-dire, que je me travestirai en Abbé, & je compte de n'être pas plus reconnoissable que lui.

La partie ainſi conclue, c'eſt tout ce que je pus, que d'obtenir quelque tems pour la rendre auſſi riante qu'elle pouvoit l'être. Je fus trouver le Chevalier. Repoſe-toi ſur moi, m'aſſura-t'il d'abord, & ne t'embaraſſe que d'amener le Prince demain entre ſix & ſept heures du ſoir. Je pouvois me tranquiliſer ſur ſa parole, & je le fis. En attendant je profitai de l'eſpece de vacance que je gagnois par-là, & je vis mon oncle plus à loiſir que je n'avois fait depuis longtems. Il étoit ſur le point de partir pour la campagne. Tu viens tout à propos, me dit-il, je penſois à toi pour mes adieux. L'air & le ton mélancoliques dont il prononça ces mots, me ſurprirent. J'aurois pû croire que c'étoit un effet de tendreſſe, mais ne lui ayant jamais vû de pareils ſymptômes, je lui demandai ce qu'il avoit. Je ne ſçai, répondit-il, j'ai un preſſentiment que je ne reviendrai pas de cette campagne. Bon, repliquai-je! pourquoi moins de celle-ci que de tant d'autres? Ce n'eſt pas, ajouta-t-il la crainte d'y demeurer qui m'inquiete; ce ſont certains arrangemens que je n'ai pas pris, & que le tems ne me permet plus de prendre.

Je combattis de toute ma force une tri-

ſteſſe ſi mal fondée, je la croyois telle alors : mais outre que ce preſſentiment ne ſe vérifia que trop, j'ai la preuve de tant d'autres auſquels l'évenement a répondu, que je ne ſçai plus que penſer. Mon oncle ſe ſentoit tellement menacé, que quelque choſe que je pûſſe dire ou faire, il ne changea ni de ſituation ni d'idée.

Non, me répéta-t'il, je n'eſpere plus de te revoir ; mais tu auras de mes nouvelles avant ou même après ma mort. Après votre mort, interrompis-je ! ſongez-vous bien, mon cher oncle, qu'il y a là du paradoxe ? Pas tant, reprit-il, tu en conviendras un jour ou l'autre ; mais en attendant, gouverne-toi toujours en brave garçon. Sous ce mot, continua-t'il, je comprends tout, ſageſſe, prudence, valeur, & tout ce qui convient à un jeune homme de ton eſpece. Domine-toi, regle tes penchans, & ſouviens-toi qu'il n'y a perſonne qui pouſſé à un certain point, ne précipite tôt ou tard celui qui a le malheur de s'y livrer. Le téméraire ne tombe pas moins dans le mépris que le lâche, & que le prodigue dans l'indigence ; l'intempérant à l'égard des femmes, du jeu ou du vin, tout au moins tombe dans

l'infamie, & ainſi du reſte. Voilà comment mon cher oncle, récapitulant les penchans, attaquoit directement les miens. Fondé ſur l'expérience, il n'en parloit pas moins juſte. C'eſt ſur-tout dans un vieil Officier comme lui que ſe trouve l'école du Monde, & les regles les plus approuvées de la ſocieté.

M'ayant chapitré en quelque ſorte, il m'embraſſa la larme à l'œil. Quoique je dûſſe le revoir encore avant ſon départ, & que je ne ſongeaſſe à rien moins qu'à ne le revoir jamais après, je ne laiſſai pas que d'être extrêmement ému. Le Chevalier que j'attendois, & qui arriva ſur ces entrefaites, interrompit cette ſcène. La converſation changeant, mon oncle parut abandonner ſes triſtes idées. Mon émotion auſſi ſe diſſipa, & bien m'en prit; car je n'aurois été guères propre à me prêter à ce que le Chevalier venoit m'apprendre, & encore moins à la partie qu'il s'agiſſoit d'exécuter. Je la communiquai à mon oncle pour achever de le diſtraire. C'eût été bien autre choſe, s'il eût pû en être, mais il étoit trop connu du Prince.

Le Chevalier me fit en ſa préſence, le

détail de la maniere dont il avoit conclu & arrangé les chofes. Il me dit que la Maitreffe du jeu avertiroit les Banquiers pour qu'ils augmentaffent leur banque, qu'elle inviteroit fes plus belles Joueufes, & tiendroit un magnifique fouper tout prêt. Voilà à quoi cela pouvoit aboutir. Du refte, c'étoit fur moi que le Chevalier avoit remis les honneurs. Il avoit prévu que j'y menerois deux amis de Province en état de jouer gros jeu; que le fouper néanmoins feroit fur mon compte, malgré le gain que pourroient faire les Banquiers, mais que la compagnie feroit entierement de mon choix.

Après ce détail, mon oncle parla de Comédie & nous y mena. J'y vis ma petite Pouffette qui m'invita à fouper; mais la partie étoit déja faite. Nous avions en paffant ordonné chacun notre plat chez un Traiteur, & fans attendre la fin de la petite Piece, nous fortîmes pour nous y rendre. Le Chevalier à qui j'avois donné le mot, mit mon oncle en fi belle humeur, qu'il paroiffoit parfaitement guéri du funefte preffentiment qui l'avoit agité. Il parla néanmoins de fon départ. Nous bûmes au fuccès de la campagne, à fes adieux; & nous ayant recom-

mandé d'être toujours bons amis le Chevalier & moi, nous nous levâmes de table, & fûmes le remettre chez lui. Ravi de le voir tranquile, je me retirai & fus partager le lit du Chevalier.

Le lendemain m'étant rendu au Palais Royal, j'inſtruiſis le Prince de ce qu'il attendoit avec impatience. Je lui dis qu'il n'y avoit qu'à ſe préparer, qu'on l'étoit déja pour le recevoir, ou du moins qu'on le ſeroit entre ſix & ſept heures. Il fit ſur le champ appeller l'Abbé. On convint d'abord des noms. Le Prince jugea qu'il n'en avoit pas beſoin; & qu'il ſuffiſoit de celui que lui donneroit ſon déguiſement. Pour toi, ajouta-t'il à l'Abbé, tu m'embaraſſes. Point, point, Monſeigneur, interrompis-je; s'il n'y a que le nom, je le tiens déja. Hé bien, reprit-il, voyons, quel nom lui donnes-tu? Le plus ſcénique, Monſeigneur, & ſi je ne me trompe, Monſieur du Trot. Fort bien, s'écria le Prince. Qu'en dis-tu, l'Abbé? Ma foi, Monſeigneur, répondit-il, je m'en rapporte à vous, vous le ſçavez, & je ne crois pas que vous puiſſiez vous y tromper. Ce nom ayant paſſé, on n'attendit que l'heure, & dès qu'elle fut venue, on s'habilla & l'on partit.

Nous trouvâmes en arrivant la Banque ouverte, & le Banquier les ponthes déja aux mains. Comme l'on s'attendoit à nous voir jouer gros jeu, trois perſonnes qui occupoient des places pour nous ſe leverent, & nous n'eûmes qu'à nous aſſeoir. Monſieur l'Abbé s'occupa d'abord à lorgner. Monſieur du Trot & moi nous ponthâmes. Malgré mes préparations ou celles du Chevalier qui étoit là, nous pensâmes être vendus & entierement dérangés. Je ne ſçai comment le Garde-du-corps avec qui je m'étois trouvé la premiere fois, ne nous étoit pas venu dans l'eſprit. Il y avoit cent contre un qu'il reconnoîtroit Monſieur l'Abbé, & que n'étant pas prévenu il pourroit tout gâter. Par bonheur encore, c'étoit lui qui tailloit. Trop occupé pour dire mot, il ſe contentoit de remoucher de tems en tems Monſieur l'Abbé. C'eſt à ſes diſtractions, à ſes regards que je me rappellai le danger. Je lui fis d'abord ſigne de l'œil; mais craignant que cela ne ſuffît pas, je me levai, & allai le prévenir à l'oreille. Tranquile, je ne ſongeai qu'à ponther. Monſieur l'Abbé à la fin prit auſſi une carte, & tirant un rouleau de louis, il le mit deſſus. Le Garde du corps banquier, qui connoiſſoit

connoiſſoit le ponthe, & qui craignoit qu'un *ſept & le va* ne fît ſauter ſa banque, demanda quartier. Pardon, dit-il à Monſieur l'Abbé, nous ne tenons pas ſi gros. Fort bien, répondit-il, que voulez-vous? Vingt louis, Monſieur, tout au plus, reprit le Banquier. Monſieur l'Abbé rompit donc ſon rouleau, & prenant ſans compter, il maſſa ce qui ſe trouva dans ſa main. Que diable, dis-je alors, Monſieur l'Abbé! permettez-moi de vous dire que vous n'y entendez rien. Eſt ce ainſi qu'on joue chez vous? Je pris moi-même les louis, j'en comptai quinze, & les mis ſur ſa carte. C'eſt bien aſſez, ajoutai-je. Allons, Mr le Banquier, continuez.

Bien lui prit d'avoir modéré le jeu. Il n'eut pas tourné quatre cartes, que celle de Monſieur l'Abbé vint à gain. Que faites-vous, Monſieur, lui dit-il? Occupé à lorgner, il ne l'entendoit ſeulement pas. Je lui donnai du coude feſant le faché, & je lui dis, ſongez donc à votre jeu. Quoi? quoi? répondit-il. Votre carte a gagné - repris-je, & l'on demande ce que vous voulez faire. Paroli, ajouta-il en rajuſtant ſa lorgnette, & ſans même plier ſa carte. Je me fâchai alors tout de bon. Pliez donc votre carte,

lui criai-je. Il revint à lui pour un moment; & tandis que je perdois tous mes louis, il en gagna plus de cent de cette ſeule taille.

Pendant que le Banquier méloit d'autres cartes, Monſieur l'Abbé ſe remit à lorgner. Je craignois que cette affectation qui ſuppléoit à un défaut généralement reconnu, ne vînt enfin à le trahir. Le Banquier commençant une nouvelle taille, j'avertis Monſieur l'Abbé de lui donner revanche. Il étoit ſi occupé d'une jeune Brunette, placée derriere les autres, & qui donnoit ſon argent à jouer, que je ne pouvois lui faire quitter ſa lorgnette. C'étoit préciſément la même avec qui j'avois fait apprentiſſage d'amour. Voulez-vous bien jouer, lui dit, Monſieur du Trot, qui ne craignoit pas moins que moi? Joue toi-même, repliqua-t-il, & laiſſe-moi. Le danger ne faiſant que croitre, je le pris ſur un autre ton. Hé bien, dis-je, Monſieur l'Abbé, lorgnez tant qu'il vous plaira, & moi je jouerai pour vous. Pardonnez, ajoutai je, Meſdames & Meſſieurs, c'eſt un Chanoine provincial qui n'eſt jamais ſorti de ſon Chapitre, & qui eſt apparemment ébaubi de ſe voir ici. Chacun rit, & l'Abbé même, malgré ſa diſtraction,

rit auſſi, & profita de cette défaite.

Je n'ai jamais rien vu de pareil au caprice que montra le ſort ou le jeu, pendant cette ſoirée. Tout ce que je maſſois pour Monſieur l'Abbé je le gagnois, & tout ce que je couchois pour moi je le perdois. S'il eût lui-même gouverné ſon jeu, la banque eût ſauté dix fois. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que m'étant mis à ſec, & l'avertiſſant en riant du bout des dents que j'allois maſſer pour moi de ſes louis, je ratrapai preſque tous les miens. Il n'en étoit pas de même de Monſieur du Trot. Malheureux depuis le commencement juſqu'à la fin, il profitoit de ſon déguiſement pour jurer, & tempêter comme un Grenadier. Enfin Monſieur l'Abbé las d'être aſſis, & la partie d'ailleurs prête à finir pour ſouper, il ſe leva; nous nous levâmes avec lui, & je le fis entrer dans une chambre voiſine.

Là il me donna l'étiquette de toutes celles qu'il falloit inviter à notre table. Ma Brunette fut nommée la premiere. Il n'étoit jamais frappé à demi. Quelle eſt piquante, me dit-il, la connois-tu? Mes louis que j'avois ratrappés, les ſiens mêmes qu'il m'avoit fait empocher, & que je prévoyois

bien, quoiqu'il m'eût parlé de compte, qu'il n'en souffriroit gueres; cela, dis-je, me mettant de bonne humeur, je lui répondis en badinant. Dans quel sens, Monseigneur, me faites vous cette question? Dans quel sens, reprit-il, ma foi n'importe. Je ne la regarde pas comme une Vestale. Toi ou un autre, ses connoissances ne me font rien. Quel goût pour un Prince! Mais j'y étois accoutumé. Cela me paroissoit même du bel air; & ce ne fut alors que la moindre de mes pensées.

Cependant je ne jugeai pas à propos de lui dire que c'étoit celle dont je lui avois parlé dans le récit qui l'avoit mis en goût de cette même partie. C'étoit pourtant ce que j'aurois pu lui apprendre de plus clair; mais je me contentai de lui répondre que je ne la connoissois que pour l'avoir vue jouer quelquefois; & que ce que je pouvois ajouter, c'est que je la croyois une des bonnes breteuses de Bretagne. Monsieur l'Abbé rit de tout son cœur de mon expression. Ah ça, ajouta-t-il, voilà donc la mienne, je compte d'en avoir bien assez, c'est à vous deux maintenant à choisir celle que vous voudrez. Monsieur du Trot jura d'abord que cela lui

étoit indifférent. Moi je ne jurai pas si fort, mais j'en dis néanmoins autant. Je vois bien, repliqua le Prince, qu'il faut que j'aye la peine de tout. Je connois d'ailleurs assez vos goûts. Ainsi si vous m'en croyez, tu prendras toi, me dit-il, cette jeune robe de damas vert que je t'ai vu gracieuser par derriere; & pour notre ami du Trot, cette Bachante avec son air enluminé & son nez farci de tabac d'Espagne. Monsieur du Trot & moi applaudîmes au choix.

Mais ce n'est pas le tout, dis-je au Prince. Je dois, Monseigneur, vous avertir que le premier Banquier qui nous a taillé, est un vieux Gardes-du-Corps qui vous a reconnu. N'avez-vous pas remarqué que je me suis levé pour lui aller dire un mot? Je crois, ajoutai-je, que rien ne pourroit mieux lui fermer la bouche que de l'inviter. Il est d'ailleurs facétieux, & je ne doute pas qu'il ne contribue beaucoup à la joie. Fais, me dit le Prince. Oh! Monseigneur repris-je encore, graces aussi pour un Gentilhomme de mes amis qui est là, & qui surement ne gâtera rien. Tout ce que tu voudras, repliqua-t-il.

C'est bien tout pour moi. Ne voulant

rien de plus, je fus trouver la Maîtreſſe du lieu, & lui donnai en mon nom l'étiquette que je venois de recevoir. Pour elle, cela alloit ſans dire. Elle ſe réjouit de ce que j'invitois le Garde-du-Corps qui étoit ſon tenant; mais au lieu de ſa fille, dont le Prince étoit prévenu ainſi que d'elle, je la priai de nous donner la Maitreſſe du Chevalier. La tricherie importoit peu au Prince, & trop à moi pour la ſatisfaction de mon ami. J'aurois pu même me l'épargner, ſi j'avois voulu: mais ſûr qu'elle ne pouvoit tirer à aucune conſéquence, je la préférai à la liberté de demander. Cependant je dis à la Maitreſſe de n'en rien faire connoître; que j'avois à la vérité prévenu mes amis pour ſa fille; mais que le Chevalier, ſa fidelle connoiſſance, ayant là ſa Maitreſſe, il convenoit mieux qu'elle en fût; que ſa fille ſonneroit mal avec lui; & qu'ayant chacun notre chacune, elle feroit encore une plus ſotte figure, ſi elle venoit s'iſoler parmi nous.

Cette belle & bonne Matrone feignit d'entrer dans mes vues: mais ſoit que ſon vieux routier de Garde-du-Corps l'eût inſtruite de l'honneur qu'elle avoit dans ſa maiſon, &

que ſachant l'humeur galante du Prince, elle s'imaginât que les charmes de ſa fille pourroient le tenter; ſoit qu'elle fût dépitée d'un affront qu'elle croyoit avoir reçu; elle jura de me trahir, & de découvrir ce beau pot au roſes. L'étiquette ayant été communiquée à tous ceux qui en étoient, chacun ſe rendit dans la ſale où l'on devoit ſervir le ſouper. En attendant Monſieur l'Abbé accoſta ſa brune, ou plutôt la mienne; Monſieur du Trot ſa Bachante; & moi ma Robe verte. J'euſſe bien voulu, toute digne qu'elle eût paru au Prince, me rendre le ſervice que j'avois fait au Chevalier, c'eſt-à-dire, lui ſuppoſer ma petite Pouſſette; mais cela n'étoit pas praticable. Celle-ci d'ailleurs n'étoit pas aſſez déchirée pour ne pas ſouhaiter d'en tirer parti, & je n'oubliai rien de ce qui pouvoit la diſpoſer. Pour le Chevalier & le Garde-du-Corps, ils avoient depuis long-tems pris les devans, & nous abandonnerent toute la beſogne.

Enfin le ſouper ſervi, nous nous mîmes à table. Je mis Monſieur l'Abbé, par honneur pour le Clergé, au plus haut bout: Tout le reſte s'ajuſta de ſoi-même, & moi avec les autres. Le Garde-du-Corps connoiſ-

ſant le Prince, & ignorant que le Prince le sût, n'en fut que plus divertiſſant. Allons, Monſieur l'Abbé, crioit-il à tous momens, vivat! Le diable m'emporte, je n'ai jamais vu un ſi drolle de Joueur que vous! Vous avez gagné pourtant; mais c'eſt l'ordinaire que la Fortune favoriſe ceux qui ſe moquent d'elle. Si vous êtes auſſi heureux en amour, parbleu vous trouverez votre paradis dans ce monde! Je l'eſpere bien Monſieur du corps, répondit le Prince. Du corps, reprit le Garde. Diable, Monſieur l'Abbé, vous abrégez bien ma qualité! Je ne ſuis pas ſeulement du corps, mais de la manche. Hé bien, Monſieur le Garde-du-Corps & de la Manche, repliqua le Prince, qu'en dites-vous? Vous n'y êtes pas encore, s'écria-t-il. Du corps, de la manche, voilà un pot pourri où le diable ne connoît rien. Si je manque, reprit Monſieur l'Abbé, prenez-vous-en à ce Monſieur, parlant de moi, qui auroit dû m'inſtruire mieux.

C'eſt donc votre faute, me dit-il en me regardant, & craignant peut-être que je n'euſſe dit au Prince qu'il l'avoit reconnu. Oui, répondis-je, mais avec un ſigne de tête qui lui marquoit d'aller ſon train. En effet le

Prince se divertissoit tellement à l'entendre, qu'il l'entreprit de nouveau. Dites-moi donc comment je dois vous appeller, & sur-tout répondez à la question que je vous ai faite. Vous m'appellerez, lui répondit le Garde, comme il vous plaira, du corps, de la manche, tout coup vaille. Pour votre question, Monsieur l'Abbé, ayez la bonté de me la renouveller, car ma foi je l'ai déja oubliée. Il s'agit, repliqua le Prince, du paradis, & si vous n'esperez pas comme moi de le trouver dans ce monde. Oui, repliqua-t-il, si au lieu de ma paye j'avois quelques bons Bénéfices comme vous : mais chez nous, c'est le diable d'enfer, nous sommes toujours Messieurs d'argent court.

Le Prince, à l'air & aux expressions de ce facétieux corps, fit des éclats de rire à n'en pouvoir plus. Il ne les cessa que pour les reprendre au moyen de quelques nouvelles questions. Quoi donc, Monsieur de la manche, lui dit-il encore, est-ce que ce titre, au-dessus sans doute de celui du corps, ne vous met pas en pied ? Oui parbleu ! à pied, selon le proverbe, car je n'ai point de bidet. Il est vrai, ajouta-t-il, que j'ai comme tous les autres trente écus à la masse;

mais mon miférable Tartare feroit bien mal monté, fi le Pharaon n'y fuppléoit. Tartare, reprit le Prince. Quel animal eft cela? C'eft, Monfeigneur, le nom pofitif de nos animaux de valets, appellés à mourir de faim avec nous. Le Prince s'abandonnant de rechef à une mortelle envie de rire, auroit perdu toutes fes forces, fi fe renverfant fur fa Brunette, elle ne lui eût peut-être rappellé qu'il devoit en conferver pour elle.

Pour nous, à qui tout ce que difoit le Garde-du-Corps n'étoit pas nouveau, il ne nous divertit pas tant que le Prince, a beaucoup près. Mais notre tour vint, du moins à la plupart. Monfieur l'Abbé s'avifant de récapituler toutes les beautés que nous avions à table, s'arrêta à la Maitreffe du Chevalier. Rien ne pouvoit mieux accommoder la Matrone pour le tour qu'elle avoit à me jouer. Je fuppofe, lui dit-il, Madame, que c'eft là Mademoifelle votre fille. Ma fille, répondit-elle! Vraiment, Monfieur, puifque vous me le demandez, je ne crois pas qu'il vaille la peine de vous le déguifer. Je n'en ai qu'une, ajouta-t'elle, mais qui n'eft point ici, quoique peut-être elle n'eût tien gâté. Quoi, repliqua Monfieur l'Abbé,

ce n'eſt pas-là votre fille, & nous ne l'avons pas même avec nous ? cela ne ſe peut. Non, aſſurément, interrompis-je, & Madame ſe moque.

Piqué du tour malin que croyoit me jouer cette femme, il me vint tout d'un coup dans l'eſprit de la turlupiner, & de me venger en la prenant pour yvre ou pour folle. Le Chevalier ſentoit trop le ſervice que je lui avois rendu, pour ne me pas ſeconder. Le Garde-du-Corps même ſe divertit à nous donner la main, & nous la démontâmes. M'entendant dire qu'elle ſe moquoit, elle répondit bruſquement : Non, non, je ne me moque pas. Quoi, repris-je, ce n'eſt pas-là votre fille ? Parbleu regardez donc ! demandez, ſi vous ne m'en croyez pas, à elle-même, à ſon voiſin, au vôtre. Le Chevalier prenant la balle au bond, dit : Pour moi, Madame, je jure que je ne vous en vis jamais d'autre. Et vous, dit-il au Garde-du-Corps ? Moi, répondit celui-ci, s'il étoit plus tard je dirois que Madame rêve. Bon ; courage, repliqua-t'elle en s'en prenant à lui ſeul. C'eſt vous qui rêvez, ou qui continuez à faire le fou.

Parbleu, interrompirent à la fois Monſieur l'Abbé & Monſieur du Trot, voilà qui eſt admirable ! Nos Maitreſſes ſe tenant les côtés de rire, n'étoient pas en état de prononcer le mot. Parlez donc vous autres, parlez, leur crioit la Matrone. Que voulez-vous qu'elles diſent, répondis-je ? elles voyent bien qu'il y a du vin ou un grain de folie ſur jeu. N'y pouvant plus tenir, elle ſe leve avec furie, & jure qu'elle va chercher ſa véritable fille. Pendant ce tems je découvris à Monſieur l'Abbé, & à toute la compagnie le deſſous des cartes. Comme on ne cherchoit qu'à ſe divertir, on réſolut de pouſſer la comédie au retour de la Matrone, & de ſe la donner aux dépens de la mere & de la fille. C'eſt Monſieur l'Abbé qui en fit la propoſition. Un autre que le Garde-du-Corps s'y fût peut-être oppoſé.

Enfin toutes deux parurent. La fille qui s'étoit préparée dès avant le ſouper pour faire aſſaut de charmes, & bien aiſe de ratraper l'occaſion qu'elle avoit cru tout à fait perdue, entra d'un air triomphant avec une grande révérence, & pluſieurs autres à droite & à gauche. Je me levai ſur le champ, & courant à ſa rencontre la main

ſous la baſque de mon juſte-au-corps, je la lui offris pour la faire avancer. Voyez, Meſſieurs, dis-je en la préſentant, ſi la nature même ne jure pas contre Madame? Quelle différence, je vous prie, de cette multitude de graces, à une ſtérilité qu'on n'a jamais guere pu nier? Parlez maintenant, ai-je tort ou raiſon? Monſieur l'Abbé prenant la parole, proteſta que ſi la reſſemblance y faiſoit quelque choſe, la Matrone perdoit ſa cauſe. Quoi, Monſieur l'Abbé, lui dit-elle, vous prétendriez que cette Demoiſelle, en montrant la Maitreſſe du Chevalier, ſeroit plutôt ma fille que celle-ci? Pourquoi pas? Je ne ſçai même, ſoit dit ſans offenſer perſonne, ſi vous n'y gagneriez pas quelques années. Ah! s'écria-t'elle, vous me la donnez belle! Prenez, prenez votre lorgnette, je ſuis ſûre que vous changerez bien d'avis. Sans lorgnette, répliqua Monſieur l'Abbé, je vois aſſez que toutes deux ſont aimables, mais qu'il y a pourtant de la différence d'âge. En effet, elle étoit bien de vingt à trente années.

Cependant la Matrone ſoutint effrontément qu'il y avoit parité; mais comme ce n'étoit pas de quoi il s'agiſſoit, on revint à

la premiere diſpute. Chacun dit ſon mot ; mais par malheur pour Monſieur l'Abbé, qu'on auroit à plus d'un égard voulu perſuader, il rentra en lice, & eut ſon paquet. Vous avez beau vous échauffer, dit-il à la Matrone, perſonne ne vous en croira. Pour moi, à votre place il m'importeroit peu qui l'on voudroit me donner pour fille, & j'aimerois mieux croire tout le monde yvre, que de m'expoſer à le paroître. C'eſt-à-dire donc Monſieur l'Abbé, que ces extravagans l'ont emporté, qu'ils connoiſſent ma fille mieux que moi, & que vous adoptez avec eux celle qui ne l'eſt pas ? Je me range toujours du côté du plus fort, répondit Monſieur l'Abbé. Fort, tant qu'il vous plaira, repliqua-t'elle : & moi je vous dis que celle qu'ils veulent faire paſſer pour ma fille, ne l'eſt pas plus que le diable, ni que vous n'êtes bon Eccléſiaſtique.

Monſieur l'Abbé fut le premier à rire de cet emportement ; mais le Garde-du-Corps craignant qu'il n'allât plus loin, ſe leva, & prenant ſa vieille Putifar par deſſous le bras, il l'emmena avec ſa Peneuſe de fille. Lorſqu'elles furent diſparues, nous perdîmes en même-tems la diſpute de vue. C'étoit le

tour de l'amour. On en vint aux eſcarmouches, & de-là au combat. Ce ne fut pourtant pas ſans obſtacles. La Matrone n'étoit pas-là pour regler les aſſauts, & donner à chacun en particulier ſon champ de bataille. Nous n'avions que la ſale. Monſieur du Trot s'y eſcrima ſans façon. Mais les autres n'aimant pas les coups d'éclat, ſuſpendoient leur bravoure. Pour remedier à cette eſpece de lâcheté, je criai : Souvenez-vous, Monſieur l'Abbé, que pour faire feu, on l'éteint ici quelquefois. Je ne voulois pas le faire ſans ſa permiſſion. Le peut-on, me dit-il ! Oui, je repons de tout. Sans balancer il éteignit la lumiere la plus près de lui. D'un ſouffle je fis le reſte, à l'exception d'une pourtant, que je mis ſous la table, mais qui ne pouvoit gueres troubler le myſtere.

La parole nous étant revenue à tous ; elle ſervit de ſigne pour retirer de deſſous la table ma ſombre lueur. Je la pris, & ranimant toute la ſale, nous tâchâmes d'en faire autant, en nous humectant de quelques verres de Champagne. Malgré ce ſpécifique, nous ne parlâmes plus que de nous retirer. Je dis au Chevalier de voir après la

Matrone. Jamais elle ne voulut paroître. Pour le Garde-du-Corps, il vint se montrer. C'est à lui que nous adressâmes nos bons soirs. Il les reçut pour la Matrone, de ceux qui voulurent l'en charger. Cela fait, & surtout après avoir payé la carte qu'il m'avoit apportée, nous gagnâmes l'escalier avec nos Maitresses, que nous reconduisîmes chez elles.

Le Prince & l'Abbé remplissant avec les leurs, le carosse qui nous avoit amenés, je pris un fiacre pour la mienne. Le Chevalier y monta seul avec nous. Je dis seul, parce que sa Maitresse, pensionnaire de la Matrone, étoit demeurée. Je fus ravi d'être à moi, pour me donner à lui jusqu'au lendemain. Ayant mis ma Robe verte à son domicile, nous fûmes chez lui pour reposer. C'est néanmoins ce que nous ne fîmes guères. Nous passâmes la plus grande partie de la nuit à causer & à nous divertir de ce qui s'étoit passé. Rien n'est plus doux que cette ouverture de cœur entre deux amis qui s'aiment. Je puis dire que cent fois ce plaisir m'a ravi avec le Chevalier : mais s'il est tel entre deux amis de débauche, que n'est-il pas entre deux amis vertueux, ou

revenus

revenus du vice ? Je l'ai quelquefois éprouvé, c'eſt choſe incomparable.

Après avoir ſavouré le Chevalier & moi ce plaiſir de la vie, je le quittai le matin pour me rendre au Palais-Royal. En paſſant, j'entrai chez mon oncle pour lui donner le bon jour, & voir comment il ſe portoit. Je le trouvai ſi diſpos, que pour le fortifier encore, je le réjouis du récit de notre partie. Tout à fait en belle humeur, il s'habilla pour venir prendre congé du Prince. Nous arrivâmes & le prîmes à ſon lever. Bon jour, dit-il, oncle & neveu. Quel vent vous amene, ſur tout ſi matin ? La queſtion, Monſeigneur, répondit mon oncle, me regarde ſans doute. Je viens, continua-t'il, recevoir vos ordres, & prendre congé pour la campagne. Ah, ah ! dit le Prince, vous me faites ſouvenir que la ſaiſon m'invite à y aller moi-même, mais d'une façon bien différente. Vous y allez pour acquérir de la gloire, & moi pour planter des choux. Ainſi le veut le deſtin, continua-t'il ; mais il changera peut-être, du moins je l'eſpere.

Le Prince brave aſſurément, & qui auroit pû ſe ſignaler à la guerre, gémiſſoit du ſort qui l'arrêtoit. Chacun ſait pourquoi &

comment : ainſi ſans en faire mention, je ne m'arrêterai qu'aux gracieuſes bontés qu'il marqua à mon cher oncle. Je vous ſouhaite, lui dit-il, tout l'honneur que je ne puis acquerir ; ce ſont comme vous devez ſçavoir, les occaſions qui font les Héros ; vous les avez, & je ne doute pas que dans votre ſphére, vous n'en profitiez beaucoup mieux que je n'oſerois me le promettre. Que dites-vous là, Monſeigneur, répondit mon oncle ? Je me croirois inſulté, ſi je ne ſçavois que vous n'êtes pas moins obligeant que grand Capitaine. Ce n'eſt qu'en vous ſuivant, continua-t'il, qu'on pourroit ſe promettre quelque choſe. Toute l'armée le dit avec moi, & j'en ai par-deſſus la plûpart une manifeſte expérience.

En effet, mon oncle avoit ſervi ſous le Prince, dans le tems qu'une mauvaiſe politique ne l'empêcha pas de montrer ſes talens guerriers. Ce qu'on a vu de lui dans les affaires, on l'auroit certainement vu à la tête des Armées. Enfin jamais comparaiſon ne fut peut être plus juſte que celle que j'ai fait de Philippe Duc d'Orleans avec Jules-Céſar. Ce ſont comme il vient de le dire lui-même, les occaſions qui font les

grands hommes. S'il eût eu des Gaules à conquérir, je ne doute pas que l'hiſtoire ne le plaçat à côté de Céſar, tant pour la Guerre que pour le Cabinet, & malheureuſement pour ſes vices. Il confirma ce que mon oncle lui diſoit de ſon caractere, par les adieux les plus tendres, & une fraternité véritablement héroïque & guerriere. Il y mit le comble en l'embraſſant, & en m'accordant, ſans en être requis, un congé juſqu'à ce qu'il partît.

Mon oncle, pénétré de l'affabilité du Prince, ſe retira, & moi qui n'avoit rien de plus doux que de profiter de mon congé, je le ſuivis. J'étois alors incapable de certaines réflexions ; mais dès que nous fûmes ſeuls, mon oncle m'en communiqua que je me ſuis ſouvent rappellé depuis. Comment, me dit-il, parlant du Prince, concevoir tant de haut & de bas, tant de qualités & tant de vices, tant de grandeur d'ame & tant de baſſeſſe ? En effet cela paroîtroit inconcevable, ſi l'Hiſtoire ne fourmilloit pour ainſi dire de pareils exemples, & ſi l'expérience ne le démontroit tous les jours. Cela prouve ſelon moi, cette admirable union d'eſprit & de matiere. Ces deux

parties de notre individu ſuivent ſéparément les penchans de leurs domaines, & d'autres où ils ſe relevent quelquefois tour à tour.

Mon oncle m'emmena avec lui faire pluſieurs viſites, & entr'autres chez Monſieur le Comte d'J. . . . & chez Madame la Comteſſe de C. . . . . Mes grandes diſſipations me les avoient fait négliger depuis quelque tems. Tous deux m'en firent des reproches, mais particulierement Madame la Comteſſe, qui m'accuſa de tenir un peu de l'inconſtance & du goût de mon illuſtre Maître. Je m'excuſai ſur ce que je ne l'étois pas moi-même; mais dans le fond je ne crois pas qu'aucune Dame ſe ſoit jamais bien trouvée des avances qu'elle pouvoit avoir faites. Les hommes ſont des animaux ſi bizarres, qu'ils ne cultivent volontiers que ce qui eſt de leur choix, ou que ce qu'ils craignent quelquefois de perdre. C'étoit mon cas avec Madame la Comteſſe. Je l'euſſe peut-être aimée davantage ſi elle avoit paru m'aimer moins, & vu plus ſouvent ſi elle ne m'avoit pas tant fait la guerre. Je crois qu'à moins d'une forte inclination, le cas eſt auſſi ordinaire qu'il devroit avec raiſon l'être peu.

Après mes excuſes & des promeſſes de réparer le paſſé, nous ſortîmes de chez Madame la Comteſſe. Le ſoir mon oncle m'emmena chez lui. Son quartier faiſoit mes délices, c'étoit le lieu de mes épanchemens de cœur. Pendant huit jours qu'il différa ſon départ, j'en avois preſque ſans ceſſe tantôt avec lui, tantôt avec le Chevalier, & ſouvent avec tous deux. Quoique ma petite Pouſſette ne demeurât pas loin de là, je ne la vis que pour l'exhorter à la patience, & lui promettre que je la verrois bientôt mieux. Je viſitai auſſi mes anciens camarades de manége que j'avois fort négligés. Je n'avois pas même encore remercié la Guériniere, & je le fis avec mon oncle, qui ne voulut pas partir ſans joindre ſes remercimens aux miens, & lui dire adieu. Enfin le fatal moment arriva. J'entens celui où pour la derniere fois de ma vie, j'embraſſai ce cher oncle, que je ne chériſſois pas moins que je le devois.

La peine qu'il m'avoit vu ſouffrir en me communiquant ſon funeſte preſſentiment, l'empêcha de me le renouveller. Je pouvois voir qu'il ſe faiſoit cette violence, lorſqu'il me ſerra dans ſes bras, comme il avoit fait

huit jours auparavant. Ce n'étoit pas quelques larmes prêtes à couler, mais un torrent, qui m'en fit verser un à moi-même, & dont nous nous inondâmes. Le Chevalier témoin, ne put s'empêcher d'en répandre avec nous. Hélas! deux motifs l'y engageoient. L'intérêt qu'il prenoit à ce qu'il y avoit de plus sensible pour moi, & le desespoir de n'avoir rien de pareil à craindre pour lui. Mon oncle passant plusieurs fois de moi à lui pour l'embrasser, il goûtoit en quelque sorte ce qu'il n'osoit espérer. Prêt à partir enfin, il nous répéta à tous deux la même morale qu'il m'avoit déja prêchée. Pour vous, dit-il au Chevalier, je crois que vous avez beaucoup moins à craindre que mon neveu. Votre tempérament m'a toujours paru plus heureux. Cependant l'avis convient également à tous les jeunes gens, c'est pourquoi je vous le donne en commun. Des chevaux de poste l'attendant à sa porte, il descendit. Ce fut là que nous donnant à chacun la main, je le vis disparoître pour jamais.

Je ne sçai comment je dois appeller l'état où il me laissa. Il y avoit quelque chose de plus qu'un pressentiment. Ma douleur

étoit ſi vive, qu'elle marquoit une eſpece de certitude du malheureux ſort qui attendoit mon cher oncle. Le Chevalier, quoiqu'affligé lui-même, s'empreſſa de me conſoler. Je ne pouvois l'être, & je ne le fus en effet qu'avec le tems, ou plutôt par la diſſipation, ennemie du chagrin. Pour y faire divorce, je propoſai à mon ami d'aller faire ſceller un cheval, & d'en demander un pour moi à la Guériniere. Nous fûmes au Bois de Boulogne ; mais tant en allant qu'en revenant, j'éprouvai ce que dit Boileau, que

Le chagrin monte en croupe & galoppe avec nous.

Si mon oncle étoit mort, je crois que je ſerois mort avec lui. Mais, ſoit l'abſence ou ma conſtance, ou ſoit qu'un coup venu de loin ne faſſe pas la même impreſſion, lorſque j'appris trois ou quatre mois après qu'il avoit été tué, ce départ, quoique violent & éternel, ne me fut pas à beaucoup près auſſi ſenſible que l'avoit été celui-ci.

Le Chevalier voyant que cette premiere diſſipation n'avoit produit aucun effet, m'en propoſa pluſieurs autres. Je les rejettai tou-

tes, ſans même excepter ma petite Pouſſette. Il n'y a point de doute que je n'euſſe été bien plus de tems à me conſoler, ſi, retournant au Palais-Royal, le Prince n'en eût lui-même pris ſoin. Mon air triſte & abattu le toucha. Qu'as-tu, me dit-il en me voyant ? Il ſemble que tu viennes d'enterrer tous tes parens. Autant vaut, Monſeigneur, lui répondis-je ; du moins je ne crois pas qu'on pût être plus affligé. Aurois-tu donc quelque choſe de plus que le départ de ton oncle ? Non, Monſeigneur, & je trouve que c'eſt bien aſſez. Il n'eſt pas ſeulement parti, continuai-je, mais je ne le reverrai plus. Il me l'a dit, & le cœur me le repete ſans ceſſe. Sur quoi fondé repliqua le Prince, & ce qu'il t'a dit, & ce que tu en crois ? Eſt-ce que quelqu'un vous a juré à tous deux que l'ennemi le tuera ? Non, Monſeigneur, c'eſt quelque choſe de plus qu'une voix humaine.

Quoi encore ? eſt ce l'Eternel qui s'eſt révélé à toi ou à lui ? je le crois. Pauvre innocent ! va, va, ce n'eſt plus le tems où l'on ſe berce de pareilles fadaiſes, il faut les renvoyer à ta nourrice. Encore peut-être ſeroit-elle plus ſage que toi, & qu'elle attendroit

ſe coup pour crier. Crois-moi, il faut mourir, c'eſt le pire que j'y ſache : mais s'inquiéter de la mort ou l'avancer, dans la crainte qu'elle n'arrive, c'eſt ſe loger aux petites maiſons. Conſole-toi, te dis-je, & ne ſonge à la mort que pour profiter de la vie. Il ne manquoit à ces dernieres paroles que le ſens, pour être les plus juſtes qu'on ait jamais prononcées. Je n'oſe les enviſager dans celui que les diſoit le Prince. Heureux ceux qui en levent l'équivoque par une conduite oppoſée à la ſienne !

Novice à recevoir ces ſortes de conſolations, & ſurtout émanées de la bouche d'un grand Prince, je commençai à me tranquiliſer. C'eſt ce qu'il y avoit encore d'admirable dans mon illuſtre Maître. Tour à tour, il n'étoit pas moins impoſant dans certains cas, que peu dans d'autres. Je le remerciai des marques de ſa bonté, & lui promis d'en faire uſage. Cependant un reſte de mélancolie me tracaſſa encore aſſez long-tems. L'Abbé ne ceſſoit de m'en faire la guerre. Pour la diſſiper tout-à-fait, il me propoſa une partie qu'il avoit maquilonée. C'étoit enfin une de ſes découvertes au Palais. Après lui le Prince m'en parla. Il s'agiſſoit

de démonter, par la ruſe ou de bonne guerre, un riche Marchand de Clinquaillerie, dont la femme plus brillante que tout ſon clinquant avoit frappé les yeux de l'Abbé.

Le Prince animé par le plaiſir que lui avoit donné ſa conquéte du Charnier, ne jugea pas même à propos de m'envoyer cette fois reconnoitre le terrain. Peut-être craignoit-il que n'étant pas en trop bonne aſſiete, je n'euſſe, comme à l'égard de la Griſette, les yeux dans la poche. C'eſt ce qui ſeroit certainement arrivé, non ſeulement de l'indifférence que provoquoit ma mélancolie, mais d'une eſpece d'inſtinct, qui avant même que d'être appuyé de la raiſon, me donnoit une eſpece d'horreur pour l'abus de la femme d'autrui. Malgré l'air & la mode, je trouve que s'il y a quatre degrés de crime dans un commerce d'A. gens libres, il y en a dix pour ceux qui ne le ſont pas.

Le Prince ne s'embarraſſant rien moins que de cette arithmétique, ne convoitoit que la découverte de l'Abbé. Selon ſon raport la belle Clinquailliere n'étoit pas moins coquette, le mari avare, mais jaloux, ce

qui rendoit l'aſſaut difficile, & la victoire fort incertaine. Plus d'obſtacles, plus de gloire. Sans ſe rebuter, on réſolut de faire tomber une pluye d'or, non ſur la Danaé, mais ſur ſon Argus; que pour cet effet le Prince ſe déguiſeroit en Marchand Clinquaillier, venu de province; que je paſſerois pour ſon neveu; & que l'Abbé, déja en train de connoiſſance, nous introduiroit comme pour faire des emplettes. Cette réſolution priſe, on ne ſongea qu'à ſe traveſtir d'une façon convenable, & à s'accorder ſur les noms.

Le Prince s'étoit ſi bien trouvé de celui de Lucas, qu'il le prit encore. Ce nom auroit pu me ſervir également; mais l'Abbé, à qui j'avois donné auparavant celui de Monſieur du Trot, voulut avoir ſa revanche, & me batiſa Galopin.... Galopin, interrompit le Prince, je ne veux pas qu'il ſe nomme ainſi. Pourquoi pas, Monſeigneur, répondis-je? Permettez ſeulement qu'il continue le nom que je lui ai déja donné s'il en a beſoin, comme il eſt apparent pour peu que l'intrigue dure: du Bois ne peut jamais aller, ſurtout après une petite avanture que je ſçai. Comment donc, re-

pliqua le Prince ? Y a-t-il quelque choſe de nouveau ? Seroit-il encore plus décrié que je ne le penſe ? Cela ſe pourroit, Monſeigneur ; mais je n'oſe preſque le dire, car je crains qu'il ne ſe fâche. Bon, bon, aſſura le Prince, dis toujours, & je répons du reſte. Parlerai-je, m'adreſſ-aije encore à l'Abbé ? Oui, répondit-il, que m'importe !

Ecoutez donc mon cher ami, écoutez, lui répetai-je, combien votre réputation flaire le baume. Il y a trois ou quatre ſemaines, qu'une célébre Poiſſonniere fit ſauter un maquereau, & le plaqua ſur ſa porte. Une de ſes voiſines ſurpriſe, lui demanda à quoi bon ce maquereau là ? Hélas ! lui répondit-elle, tu es bien ſotte : ne vois tu donc pas que c'eſt du Bois ? De bouche en bouche l'hiſtoire court dans tout Paris. Tout le monde ſait qu'il y a quelque part un maquereau du Bois, chacun s'en donne de garde. Ainſi jugez, continuai-je en m'adreſſant au Prince, jugez, Monſeigneur, ſi ce ne ſeroit pas gâter abſolument nos affaires, que de ne lui pas faire changer de nom. Le Prince, éclatant de rire, jura que oui. L'Abbé n'en fit pas moins contre moi, & ſurtout contre la Poiſſonniere & l'hiſtoire, dans le fond étoit vraie.

Le Prince ſous le nom & les habits de Lucas, l'Abbé malgré bon gré, ſous celui de du Trot, & moi Monſieur Galopin, nous galoppâmes au Palais. Ce qui m'agréoit le moins, c'eſt que n'ayant d'habit convenable qu'un ſurtout de vinaigre, je ſentis bientôt, quoiqu'à l'entré du Printems, un mortel froid. Cela avec le reſte ne me diſpoſoit pas trop. Cependant il fallut encore, chemin faiſant, traiter de notre début. Nous le concertâmes, & arrivâmes enfin chez le Clinquailler. Je le nommerois, s'il n'étoit connu au-delà même de la République du Palais, & ſi je ne craignois de faire de la peine à lui & à ſa chere moitié, qui peut-être vivent encore.

Nous ne les trouvâmes ni l'un ni l'autre à leur boutique. Deux filles ſeulement étaloient pour attirer la pratique, & nous reçurent. L'une d'elles, apprenant de quoi il étoit queſtion, s'échappa promptement, & alla avertir ſon Maître & ſa Maitreſſe. En attendant, Monſieur Lucas ſe mit à en conter à celle qui reſtoit. Le Clinquailler & la Clinquallere arrivant, Monſieur l'Abbé du Trot les ſalua, comme gens de connoiſſance. Voici, leur dit-il, deux Meſſieurs, oncle &

neveu, que je vous amene. Tous deux m'ont été adreſſés de Province. L'un, en montrant Monſieur Lucas, eſt un Marchand Clinquailler, mais qui non moins étoffé que vous, n'a pas beſoin de grand choſe. Pour l'autre, c'eſt un jeune homme comme vous voyez apprentif de ſon oncle, & qui voulant ſe marier, a beſoin d'une grande partie de votre boutique pour lever la ſienne. Il a de l'argent, ajouta-t'il, & vous ſerez payez comptant. A ces mots l'avare ne fit des queſtions, que pour demander s'il falloit des aſſortimens. Oui, oui, répondit M. Lucas, & des plus complets même.

Là-deſſus le Clinquailler fait apporter, & montre lui-même avec ſa femme pluſieurs grandes boëtes bien aſſorties. Je vous défie, Meſſieurs, dit-il, que vous trouviez nulle part ce que vous voyez ici. Admirez, conſiderez. Oh! répondit Monſieur Lucas, je conviens que depuis que je ſuis dans le négoce, je ne vis rien de pareil. Hé bien, ajouta-t-il, que demandez-vous de tout cela? Un petit moment, répondit le Marchand, je vais vous faire voir ma facture, & comme il faut que vous y gagniez, vous ferez vous-même le calcul, & je me con-

tente de quinze pour cent. Pendant que le Clinquailler alla chercher ſa facture, Monſieur Lucas employa le tems à conſiderer & à faire l'agréable auprès de Madame la Clinquai lere. J'avouerai qu'elle ſe croit non ſeulement une des Beautés du Palais, où l'on a ſoin de les ramaſſer, mais de tout Paris. Quoique l'Abbé prétendît qu'elle fut coquette, c'eſt ce que d'abord je remarquai le moins. Cependant elle l'étoit, & ſon air & ſes manieres, comme elle le fit bientôt connoître, n'étoient qu'un joug que lui impoſoit la jalouſie de ſon mari. Peut être ſe fut-elle démaſquée, ſi ſon tiran eût un peu plus tardé ; mais preſſé par la ſoif du gain, il ne la laiſſa pas plus d'un quart-d'heure libre avec nous.

Vous voilà déja, Monſieur, lui dit Monſieur Lucas. Vous êtes un homme d'ordre apparemment, puiſque vous trouvez ſitôt vos affaires. Il faut bien, répondit-il ; autrement que devenir ? Les gains ſont ſi petits, les dépenſes ſi groſſes, que pour peu que le déſordre s'en mêlât, il faudroit bientôt lever le pied. Bon pour quelque petit Marchand de bâle, répliqua Monſieur Lucas, mais pour un homme auſſi foncé que

vous, je ne crois pas qu'il courut grand risque à laisser aller les choses un peu à l'avanture. Point d'avanture chez moi, reprit-il; femme, domestiques, affaires, tout doit se ranger. N'en est-il pas de même chez vous? Ma foi pas tout à fait, répondit Monsieur Lucas. Je tâche seulement de ranger mes affaires, & pour le reste je le laisse à ma femme. Vous êtes marié aussi sans doute; & si je ne me trompe, c'est-là Madame votre épouse. Oui, repliqua-t-il sechement, mais ce n'est pas de quoi il est question; voici, Monsieur, ma facture, examinez, rien de plus juste.

Monsieur Lucas la prit, examina, ou du moins en fit le semblant. Fort bien, Monsieur, dit-il ensuite; mais quinze pour cent n'est-ce pas un peu trop? Je n'en rabattrai pas un liard, jura-t-il, c'est à vous de prendre ou de laisser. Faisons mieux, reprit Monsieur Lucas, tenez, je n'aime point à barguigner: que Madame votre épouse décide, & j'en passe par ce qu'elle dira. Hé bien repliqua l'Avare, qui sans cela peut-être n'auroit pas voulu qu'elle deserrât les dents, qu'elle parle, j'y consens. On s'imagine bien qu'elle fut la décision de l'Arbitre,

C'étoit un trait de galanterie de M. Lucas, qui remué jusqu'au fond de l'ame, eût sacrifié le Palais Royal pour arriver à son but.

La belle Clinquaillere, trop instruite pour ne pas s'accorder avec son cher mari, n'ouvrit la bouche que pour clore le marché. Tous trois ne songeoient qu'à duper, & tous trois le furent en effet. Monsieur Lucas poussant la générosité à un point qui auroit dû faire ouvrir les yeux à tout autre qu'un jaloux, s'il n'eut encore été plus avare, donna d'abord mille pistoles d'harre. Il est vrai que la marchandise que nous avions vue montoit au-delà. Cependant cette somme au lieu de réveiller la jalousie du Marchand, l'endormit tellement, qu'il s'oublia jusqu'à nous inviter à souper. M. Lucas ne se fit pas plus tirer l'oreille, que l'autre pour recevoir son argent. De la boutique le Clinquailler & sa femme nous firent passer dans leur logis. Là on nous servit des rafraîchissemens ; & en attendant le souper, on se mit à jouer.

Le digne Clinquailler, plein du mérite que nous donnoient dans son esprit les mille pistoles, nous laissa sa femme pour veiller au régal. Ce fut alors que l'on vit la Co-

quette. Monſieur Lucas s'appliqua ſi bien à jouer ſon rôle, que l'honneur de notre hôte étoit prêt à lever l'ancre, avant qu'il s'apperçut ſeulement du danger. Je ne doute pas que parmi les attraits que la Coquette trouvoit dans Monſieur Lucas, elle ne fît un grand cas de ſon adreſſe à ménager le naufrage. C'étoit l'homme qu'il lui falloit; & avant même que de quitter le jeu, les yeux, les pieds & les mains avoient joué tour à tour. Si l'Argus paroiſſoit, tout ceſſoit, juſqu'aux politeſſes les plus ordinaires.

Enfin le ſouper fut ſervi, & la joie étoit répandue preſque dans tous les cœurs; mais l'Argus ſeul oſoit ſe donner carriere. Il s'empara tellement de la converſation, qu'il n'y en avoit que pour lui. L'unique plaiſir qu'il nous donna, c'eſt que buvant à la ſanté de l'épouſe de M. Lucas, celui-ci en remerciant fit de ſa prétendue femme, un portrait & un éloge où le Clinquailler fut le ſeul qui ne reconnût point ſa Clinquaillere. Elle-même jettoit ſous cape des œillades à M. Lucas, où tous les deux trouvoient leur ſatisfaction.

Entre la poire & le fromage, notre Marchand plus gai encore, nous fît perdre un peu de notre retenue. Nous bûmes à ſes

amours conjugales. Peut-être nous fussions nous échappé jusqu'à le féliciter sur son bon goût, s'il ne nous eût interrompu pour se féliciter lui-même à Monsieur Lucas de l'honneur de sa connoissance, & lui demander sa demeure. Vive, dit-il, un galant homme comme vous! Morbleu! je ne veux pas seulement vous aller voir ici, mais si ma correspondance vous fait plaisir, je vous l'offre à vous, à Monsieur votre neveu, & sans vous donner la peine de venir peut-être de fort loin, je vous enverrai désormais tout ce qu'il y aura de plus nouveau, & de mieux travaillé. Cela est fort obligeant répondit Monsieur Lucas, mais nous parlerons de cela une autre fois. Le délai qu'il demandoit, venoit de ce qu'il ne savoit que répondre, surtout sur l'article de sa demeure. En effet nous n'y avions pas pourvu.

Le Clinquailler revenant à la charge, l'embarras redoubla. Qu'y a-t-il donc, dit-il, voyant que Monsieur Lucas biaisoit? Est-ce que vous ne sauriez pas le nom de votre auberge? Cela ne fait rien, ajouta-t-il, dites-moi seulement la rue ou le quartier. Monsieur Lucas poussé à bout, & n'osant s'adresser ni à l'Abbé ni à moi, dans la

crainte que nous ne puſſions le tirer d'affaire, fit ſemblant de chercher, & revenant comme à ſoi, il dit: Ma foi je ne ſçai, c'eſt là quelque part, demain je vous le dirai. Pendant ce tems l'Abbé ſur les épines ſe tuoit de chercher. A la fin il trouva, & bien lui en prit; car le malheureux Clinquailler qui avoit comme juré de nous démonter tous trois, s'adreſſa à moi, & ſurtout à l'Abbé, pour être ſatisfait. Je vous attendois, répondit celui-ci. Pourquoi ne pas vous adreſſer tout d'un coup à moi? Il eût été bien plus naturel ce me ſemble, puiſque je ſuis habitué dans cette Ville.

Ces Meſſieurs, continua-t-il, ſont logés à la Croix de Fer dans la rue St Denis. Bon, bon, répondit le Clinquailler, je ſçai déja où c'eſt. Parbleu, ajouta-t-il, vous avez bien raiſon Monſieur l'Abbé, c'eſt à vous ſans doute que je devois m'adreſſer. Cette faute même m'en rappelle une autre, & pour les réparer toutes deux, je ne vous remercie pas ſeulement de m'apprendre la demeure de ces Meſſieurs, mais de m'avoir procuré leur digne connoiſſance. Il ne faut rien pour cela, répondit l'Abbé, ni même quand il y auroit davantage. C'eſt déja bien

aſſez, repliqua le Clinquailler; & je m'étonne ſeulement que depuis quelques jours de connoiſſance, vous m'ayez voulu tant de bien. Je n'oublierai rien pour vous en marquer ma gratitude. Peut-être n'ignorez-vous pas que je ſçai où ſe tient la Feuille des Bénéfices, & que je pourrois quelquefois y faire coucher votre nom; mais ajouta-t-il, ma foi je ne le ſçai pas. Du Trot, Monſieur, m'écriai-je, du Trot! Le voilà, répliqua l'Abbé, & j'en remercie à mon tour Monſieur Galopin. Galopin! interrompit le Clinquailler. Monſieur n'eſt-il donc pas le neveu de Monſieur Lucas? Oui ſans doute, répliqua l'Abbé, mais du côté de Madame ſon épouſe. Je vous avoue, reprit le Marchand d'un air badin, que du Trot & Galopin ont tant de raport, que l'on auroit moins de peine à vous prendre tous deux pour oncle & neveu.

La converſation finiſſant par cette plaiſanterie, il fut queſtion de ſe retirer. Le Clinquailler demanda ſi nous voulions voir mettre nos marchandiſes en caiſſe. Monſieur Lucas répondit que non, qu'on s'en fioit bien à lui, mais que nous viendrions le lendemain les faire enlever, ou du moins ap-

porter de nos nouvelles. Il voulut nous donner un reçu de mille piſtoles, nous le refuſâmes encore. Enfin, lui pénétré de notre maniere d'agir, & Monſieur Lucas des charmes de ſa femme, nous nous quitâmes ſur la promeſſe de nous revoir. En ſortant, Monſieur Lucas s'émancipa à dire qu'en Province, c'étoit un crime de leze-mari, que de ne pas embraſſer les femmes. Il s'avance ſans attendre la réponſe du Jaloux, & le mal déja fait, il y conſentit.

Ayant gagné la porte où il y avoit ordre de nous attendre, nous nous rendimes du PalaisMarchand au Palais Royal. Comme nous nous étions retiré à heure bourgeoiſe, le Prince voulut avant que de ſe coucher, conférer ſur la ſuite de ſon intrigue. Dut-il m'en couter dix-mille piſtoles au lieu de mille, je veux, dit-il en venir à bout. Tu triomphes l'Abbé, s'écria-t-il, & te ſurpaſſe de jour en jour. C'eſt une beauté que cette femme, mais comment l'avoir ? Il y a toute aparence, répondit l'Abbé, que demain le mari ira à la Croix de Fer que je lui ai indiquée. D'y aller attendre, vous ne le pouvez, mais ce ſera l'affaire du Chevalier. Qu'il y aille dès le matin. Pour le rôle il n'eſt pas ſi diffi-

cile, laiſſons-le lui & venons au reſte.

Le Prince & l'Abbé, épluchant cette ſublime matiere, conclurent que j'arrêterois le Clinquailler à ſouper ſi je le pouvois, que je lui ferois au moins promettre pour un autre jour; mais que quoi qu'il arrivât, j'en donnerois toujours avis; que pendant ce tems le Prince iroit chez la Clinquaillere, & qu'autant qu'on peut être ſur d'une victoire, il l'étoit de celle-là. Les choſes ainſi arrètées, le Prince ſe mit au lit, & j'allai en faire autant, ſans être trop ſatisfait.

Le matin, l'Abbé vint m'éveiller, & m'amena le même valet de chambre qui nous avoit accompagné à la conquête de Gothon la Griſette. Cette précaution venoit de l'Abbé, qui ayant peur que je ne manquaſſe mon coup, venoit non ſeulement m'éveiller, mais me donner ſon homme d'expedition pour les nouvelles qui ſurviendroient. Je me levai. Obligé de reprendre mon habit de vinaigre, je peſtai contre la commiſſion; mais une penſée qui me vint, me la rendit en quelque ſorte plus agréable; ce fut d'envoyer chercher le Chevalier d'Arcis pour me tenir compagnie. Conſolé par cette idée, je congédiai l'Abbé, & auſſi-tôt que

je me trouvai seul, j'envoyai le valet de chambre au Chevalier, le prier de venir me trouver à la Croix de Fer. C'en étoit une à tous égards pour moi. Cependant je m'y rendis, & une heure après mon ami vint l'adoucir. Que diable fais-tu ici, me dit-il en me voyant? Hélas! mon cher, lui répondis-je; j'y suis pour mes péchez.

S'étant assis, je lui racontai l'histoire. Vois, ajoutai-je, le beau plaisir pour moi, si tu n'étois venu me dédommager. Il m'apprit d'abord qu'il connoissoit le Clinquailler, qu'il étoit même de ses pratiques. N'importe lui répondis-je; aide-moi seulement à l'attendre & à le supporter. Depuis dix à onze heures du matin jusqu'à six du soir, je ne vis personne. Prêt à perdre patience, mon homme arriva. Le bon ordre que j'avois mis dans l'auberge, fit qu'on me l'amena sans difficulté. Faisant contre fortune bon cœur, je le reçus trop bien pour son honneur; & le Chevalier, loin de rien gater, continua beaucoup à ourdir la trame de son infamie. Il n'y a point de doute que si nous y avions bien réfléchi, nous eussions craint de nous deshonorer nous-mêmes: mais tel est le malheur des jeunes gens, d'être

d'être plains d'idées tortues, & de trouver la plupart du tems une eſpece de gloire dans leur plus grande honte.

Le Clinquailler appercevant le Chevalier, s'étonna. Comment donc Monſieur, lui dit-il ? Je ne croyois point que votre commerce s'étendît juſqu'en Province. Il le faut pourtant; car autrement, d'où connoîtriez-vous Monſieur ? Point du tout, répondit le Chevalier, notre connoiſſance vient ſeulement de nous être trouvés ce matin au Caffé. Monſieur m'a invité à le venir voir, & voilà pourquoi vous me trouvez avec lui. Mais vous, Monſieur, continua le Chevalier, quel heureux hazard vous amene ici ? Notre connoiſſance, reprit le Clinquailler, eſt un peu mieux fondée. Hier je fis affaire avec Monſieur & un oncle que je regrette de ne pas voir, comme je m'en étois flatté.

Cela eſt vrai, répondis-je ; mais je l'attens pour aller enſemble vous trouver, ſelon notre promeſſe d'hier. J'en ſuis ravi, repliqua le Clinquailler. Je comptois en effet de vous amener tous deux, ou de regler ici enſemble, ſi vous l'aviez mieux aimé. Je ne ſçai ce qui l'engageoit à parler ainſi ; mais prenant la bale au bond, je lui dis que

mon oncle feroit charmé de regler, & furtout d'avoir l'honneur de le poffeder à fouper, en répréfailles de l'honneur qu'il nous avoit fait la veille. Il s'en défendit; mais le Chevalier que j'invitai en même-tems que lui, fçut fi bien le perfuader, qu'il promit.

Là-deffus je courus à mon valet de chambre, & lui donnai l'ordre. J'en fis autant pour le fouper, & rejoignant mon Clinquailler, je ne fongeai qu'à l'amufer. Je lui propofai d'abord de jouer. Fi, me dit-il, c'eft un commerce auquel je ne me livre que le moins que je puis: c'eft pourquoi vous vites hier que je vous l'abandonnai, & à ma femme, qui malheureufement ne l'aime que trop. Ah! quel tréfor, m'écriai-je, que Madame votre époufe; & que celle que j'ai en vue ne lui reffemble-t-elle! Diable, Monfieur, interrompit le Chevalier, pour un Provincial vous n'êtes pas de mauvais goût. Sçavez-vous que c'eft une beauté que la Dame dont vous parlez. Vous n'êtes que de jeunes gens: c'eft la Vertu qui eft belle, & qui feule peut flater. Ma femme telle que vous la connoiffez, n'auroit aucun attrait pour moi, fi je ne la croyois encore plus vertueufe que belle. Pauvre fot! fa femme

n'étoit qu'une Coquette, la plus impudente qui ait jamais été, ainsi qu'on va le voir.

Pour supléer au jeu, je fis apporter le meilleur vin, & nous en égayant de tems en tems, nous fîmes, le Chevalier & moi, mille contes à notre Clinquailler. Malgré l'inquiétude où il étoit, & à l'égard de mon prétendu oncle, & peut-être de sa femme, il s'étonna lorsqu'on vint nous servir à souper. Quoi, dit-il, déja si tard, & où est donc Monsieur Lucas? Mettons-nous toujours à table, répondis-je. Quelques affaires le retiennent apparemment, il viendra. Mais, reprit-il, puisqu'il songeoit à me tenir parole, ne seroit-il pas chez moi par hazard? Peut-être aura-t-il été trouver l'Abbé, & que tous deux seront à m'attendre. Non, non, repliquai-je: s'il n'est pas en affaire, il ne peut être qu'à l'Opera, où je me rappelle que l'Abbé en effet vouloit le mener. C'est cela sans doute, interrompit le Chevalier. L'Opera ne finit qu'environ à neuf heures & demie, & il en sera près de dix avant qu'il arrive.

Nous nous mîmes à table, mais l'inquiétude de notre Jaloux m'en donnoit une mortelle. A chaque minute, pour ainsi dire, il

tiroit ſa montre. Dix heures approchant ; mon homme ſe leve comme pour un beſoin naturel, il prend adroitement ſon chapeau & ſa canne, & gagne la porte. Où allez-vous donc, lui criai-je ? Nous nous levons bruſquement le Chevalier & moi, nous courons pour l'arrêter ; mais par malheur le garçon de cabaret qui nous ſervoit ferma la porte, & nous arrêta nous-mêmes. Sans ſonger qu'il ne nous connoiſſoit pas, & qu'il pouvoit fort bien nous prendre pour des excrocs ou des filoux, je voulus lui faire violence. A quoi bon, dit le Chevalier ? Tiens mon ami, ajouta-t-il au garçon de cabaret, voilà quatre louis, le reſte eſt pour toi. Sur le champ la porte fut ouverte, nous galoppâmes après notre Jaloux, mais en vain. Il étoit déja perdu parmi la foule, & nous ne ſavions d'ailleurs par quel chemin. Nous prîmes tout droit celui du Palais & de ſa maiſon. Une minute plutôt nous l'euſſions encore arrêté. Nous vîmes fermer la porte qu'on avoit ouverte pour lui. Que faire, dit le Chevalier ? Ma réponſe fut le marteau de la porte, je frappe de toute ma force, on l'ouvre preſque ſur le champ. J'entre, le Chevalier me ſuit, mais tout étoit déja en

Le mari avoit pénétré tout d'un coup dans la ſale où nous avions ſoupé la veille. Là il avoit trouvé l'Abbé en diſpute avec une des Filles de boutique. On nous viole, Monſieur, cria cette Fille en voyant ſon Maître. La vérité eſt que l'Abbé ne lui agréant peut-être pas, elle faiſoit la difficile. Comme ce n'étoit pas ce qui importoit le plus au Clinquailler, il cherche ſa femme, & la trouve dans une chambre à côté avec Monſieur Lucas. Soit qu'à tout évenement elle eut comploté avec la Fille de boutique, ſoit qu'entendant ſon cri, elle profita de ſa ruſe, non ſeulement elle cria comme elle, mais elle ſauta à la gorge de Monſieur Lucas, appellant le mari à ſon ſecours.

Fonçant preſqu'en même-tems, je vis mon pauvre Maître déja en proie à tout ce dont l'impudence & la jalouſie pouvoient être capables. Paix-là, criai-je. Perſonne ne lâchoit priſe. Voyant cela, je tombe d'une main ſur le mari, & de l'autre l'épée ſur le gigier, je lui dis, c'eſt fait de toi ſi tu n'es ſage. Il me crut. Le Chevalier d'un autre côté, tenoit la femme par le chignon. Moins docile encore que ſon mari, elle réſiſtoit, & ne ceſſoit de crier. Taiſez-vous, lui dit

mon ami, & finiſſez, autrement je vous l'arrache. En effet il la tire, & ſon chignon qui malheureuſement étoit poſtiche, lui demeure à la main; cependant elle s'arrêta.

Hé bien, dis-je alors au mari, de quoi s'agit-il? Je vous le demande, Monſieur, me répondit-il. Eſt-ce-là le trait d'un galant homme? Que trop, répartis-je; mais écoute, c'eſt ton avarice qui t'a joué le tour. Pour ta femme, tu en croiras ce que tu voudras; pour mon oncle, ordonne qu'on apporte ici de l'eau, qu'il boive, & mene-nous toi-même paiſiblement à la porte. Néceſſité ou vertu, il accepta le parti. On apporta de l'eau, dont le Prince avoit réellement beſoin, tant il étoit ému. L'Abbé encore plus; car l'ayant abandonné à la Fille de boutique, elle avoit penſé l'étrangler. Il étoit tout déchiré de ſes griffes, & avoit eu beaucoup de peine à s'en débaraſſer.

Tout étant coi, c'étoit quelque choſe d'original que de nous voir. Chacun, ſelon ſa préoccupation, jouoit ſon rôle. Le Chevalier & moi, comme réparateurs du déſordre, & ſoutiens de la paix, nous étions debout l'épée nue. Le Prince aſſis buvoit ſon verre d'eau avec l'Abbé. Le mari d'un air

furieux ſe promenoit à grands pas. Mais ce qu'il y avoit de plus beau, étoit la Coquette, qui d'un air de Lucréce ſe repoſoit en femme forte ſur ſon lit d'impudicité. Il eſt apparent que pour ôter à ſon mari toute idée de ſouillure, même involontaire, elle s'étoit d'abord jettée deſſus. Il eſt ſur que les femmes ſur l'article de leur honneur, excellent en préſence d'eſprit. Plus d'un exemple le prouve; mais dans celui-ci, je n'y trouve qu'une impudence qui me révolte.

Le Prince s'étant remis de ſon émotion, ſe leve. Adieu mon bon ami, dit-il, au Clinquailler. Souviens-toi qu'une belle femme eſt un animal bien dangereux. Nous en avons tous deux l'expérience. Si tu juges, continua-t-il, que je t'aye fait du tort, garde mes harres pour t'en dédommager, & qu'elles ſervent à nous rendre plus ſages. N'en dis mot, ſi tu m'en crois, afin que les autres s'y attrapent. Adieu ma mie, dit-il auſſi ſe tournant du côté de la Clinquaillere; j'admire votre vertu autant que vos charmes, Dieu vous les conſerve. Comme nous n'attendions que ſon bon plaiſir, nous ſortîmes avec lui. Je fis prendre néanmoins la lumiere à mon Clinquailler; mais je ne

ſçai ; ſoit que le compliment du Prince lui eût ouvert les yeux à un égard ou à l'autre, ſoit que les mille piſtoles qu'on lui donnoit lui miſſent le cœur au ventre, il nous conduiſit de bonne grace & avec civilité.

Un malheur ordinairement ſuit l'autre. l'Abbé ayant apparemment mal ordonné, nous ne trouvâmes point de caroſſe à la porte du Palais. Le Prince obligé de marcher à pied, déchargea une partie de ſa colere ſur lui. Nous gagnâmes en attendant la Place Dauphine, & trouvant-là un fiacre, nous y montâmes. Le Prince abſorbé ne parla que pour demander. Deſcendant en ſilence, je dis tout bas au Chevalier de m'aller attendre dans ma chambre, & que je l'y rejoindrois auſſi-tôt que je pourrois. Je ne fus pas longtems. Le Prince nous congédia, & me demanda ſi le Chevalier qui étoit avec nous, n'étoit pas ce Gentilhomme de mes amis qu'il avoit déja vu ? Oui, Monſeigneur, répondis-je. Comme il étoit encore de bonne heure, l'Abbé vint avec moi joindre mon ami. Ayant fait faire bon feu, pour moi ſurtout qui n'avoit pas chaud, nous nous mîmes à cauſer de l'avanture. L'Abbé juſques-là n'avoit pas

trouvé

trouvé le moment d'épancher sa bile. Il le fit par toutes sortes de juremens, & de noms qu'il donnoit, tantôt à la Clinquailliere, & le plus souvent à la Fille de boutique. Voyez, nous dit-il, en parlant de celle-ci, voyez comment cette carogne m'a accommodé.

En effet, outre un œil poché & plusieurs estafilades qui l'empêcherent de se montrer pendant plusieurs jours, il avoit, au défaut de son petit colet tout déchiré, deux contusions à droit & à gauche, qui prouvoient certainement qu'il avoit dû tirer la langue. Ventrechou, m'écriai-je, vous l'avez échappé belle, Monsieur l'Abbé! Cette fille assurément n'avoit pas envie de vous nourrir. Ce n'étoit pas ce que je lui demandois, répondit-il, franchement; que ne me donnoit-elle seulement le reste. Quoi, répartit le Chevalier, vous n'avez eu de cette fille que les faveurs sanglantes que vous portez! Non, jura-t-il, & je voudrois bien même qu'elle s'en fut dispensée. Je le crois, répliquai-je; mais apprenez-nous comment vous avez conduit vos affaires, & je vous dirai en revanche comment nous n'avons pu empêcher qu'elles ne fussent dérangées.

Il nous raconta que lorſque le valet de chambre étoit venu de ma part, le Prince & lui déja impatiens & tout prêts, étoient partis ſur l'heure même pour ſe rendre au Palais ; que la Clinquailliere les avoit reçu au-delà même de leur eſpérance ; que le Prince l'ayant amenée au point de ne craindre plus que le retour de ſon mari, il lui avoit fait part des meſures qu'il avoit priſes, & que ne ſongeant qu'à en profiter, elle les avoit fait entrer où l'on s'étoit déja vu la veille ; que le Prince avant le ſouper même avoit mis la bête aux abóis, qu'il eût voulu de tout ſon cœur lui voir lever le pied dès-lors ; mais que ne s'attendant à rien moins qu'à revoir l'Argus de ſi bonne heure, on s'étoit mis à ſouper pour reprendre de nouvelles forces ; que par malheur pour lui la Fille de boutique, accoutumée apparemment à la confidence, étoit venue ſe placer à côté de lui ; que la Coquette elle-même animant le Prince à un nouveau combat, ils étoient retournés à leur champ de bataille ; que ne pouvant mal juger de la Fille de boutique, il avoit voulu en faire une de ſa chaiſe ; qu'à ſa grande ſurpriſe il s'étoit vu rebuter, & que lorſqu'il travailloit à la mettre

à la raiſon, c'étoit alors que le Diable étoit venu s'en mêler.

Ce ne fut pas ſans rire que nous écoutâmes ce récit de l'Abbé. L'ayant achevé, nous lui fîmes celui qui nous regardoit avec le Clinquaillier, & comment nous n'avions pu empécher qu'il ne vînt ſe voir coëffer, & troubler les amoureux myſteres. Dites-le au Prince, ajoutai-je, ſi vous le voyez avant moi, & tâchez de le tirer de cet air ſombre & noir où nous l'avons laiſſé. Pardié cela eſt vrai, répondit l'Abbé; jamais je ne le vis ſi capot. Mais quel Diable ne le ſeroit, jamais non plus on ne vit une pareille avanture. Je crois qu'il s'en ſouviendra, ajouta-t-il; mais pas tant que moi; & peu s'en faut que je ne vous rende à tous deux ce que j'ai reçu de ma carogne, & que vous n'avez pas d'abord empêché. Quoi, répliquai-je, eſt-ce que vous auriez voulu que nous ſongeaſſions à vous, non ſeulement à danger égal, mais le Prince en proie à toutes les furies, & hors d'état de défenſe? Non, non, répliqu'a-t-il. Ainſi finit notre entretien, & nous fûmes nous mettre au lit.

Le lendemain, j'allai de mon lever à celui du Prince. L'Abbé y étoit déja, & lui

faifoit même le récit dont je l'avois prié. Le Prince, que le fommeil avoit achevé de remettre, n'écouta & ne parla plus que pour s'égayer fur l'avanture, & faire toutes les réflexions dont elle étoit fufceptible. A propos, me dit-il, qu'eft devenu ton fecond, que le génie de l'Abbé a fait paroître fi à propos avec toi. Oui, Monfeigneur, répliqua-t-il, fort à propos pour me laiffer étrangler & balafrer de tous côtez. N'importe, ajouta le Prince, tu leur dois pourtant quelque marque de reconnoiffance. Reconnoiffance répéta-t-il ! dès hier je voulus la leur marquer & graver fur leurs vifages le même bienfait que j'ai reçu fous leur protection. Tu n'es qu'un ingrat, dit le Prince en badinant. Pour moi qui ne fuis rien moins, j'ai-là une montre d'or pour le Chevalier, & voici une tabatiere pour fon ami.

Cela ne va pas mal, répliqua l'Abbé, deux cent louis pour un petit coup d'épée, une montre, une tabatiere d'or, feulement pour avoir dégainé ; & qui plus eft je ne fçai combien l'autre jour au Pharaon pour rien du tout. Je connois, ajouta-t-il, ces lignes de compte, & je fuis perfuadé, Monfeigneur, que vous l'avez déja oublié. Sans doute,

repartit le Prince, & je l'oublie encore. Je n'en ſuis pas fâché, Monſeigneur, & moi-même, tout petit Eccléſiaſtique que je ſuis, je me plairois à de pareils oublis. En effet, ſi l'Abbé avoit quelque vertu, c'étoit d'être généreux, & même un peu tròp alors pour ſon Maître. Je remerciai le Prince, & plus content que lui & l'Abbé, je fus chercher mon ami d'Arcis.

Prêt à ſortir, je retournai & dis au Prince : mais Monſeigneur, s'il arrivoit que je ne trouvaſſe plus mon ami pour lui remettre votre libéralité, ne pourrois-je pas la lui porter ? Oh que oui. Ne pourrois-je pas auſſi, ajoutai-je, crainte de pleuréſie, aller ſi prudemment que je ne revinſſe qu'à gîte ? Aſſurément : c'eſt bien le moins que pour un garçon qui veille ſi bien à la ſureté des autres, on ait cet égard pour la ſienne. Non ſeulement, continua le Prince, je te donne tout le jour pour le chemin que tu auras à faire, mais la huitaine, afin de n'avoir rien à me reprocher. La huitaine, interrompit l'Abbé ! Songez-vous donc mon Prince que je ne ſuis point en état de paroître, & que vous en aurez faute ? N'importe, ce qui eſt dit eſt dit. Je ne ſors d'ailleurs que pour aller

à Saint Cloud. A tant de graces je fis une très-humble révérence, & gagnant au pié, je courus plein de ma joie en faire part au Chevalier.

A peine m'apperçut-il, qu'il connut à mon air que j'apportois de bonnes nouvelles. Je te félicite, me dit-il, car je vois que quelque chose te fait plaisir. Vous me félicitez, lui répondis-je ; c'est-moi, Monsieur, qui vous fais le compliment, & qui viens vous assurer, non seulement de toute la bienveillance de mon Seigneur & Maître, mais encore vous en donner cette brillante marque. En même-tems je lui présentai la tabatiere. Elle est de poids au moins ; mais je me flate, ajoutai-je, que cela n'empêchera pas que vous ne la conserviez en mémoire d'un service qu'un grand Prince confesse par-là avoir reçu de vous.

Te moques-tu, me dit le Chevalier ? Non ma foi, ajoutai-je, & mon cœur me le dit trop pour que ma phisionomie ne vous le démontre pas. Tu as raison, répliqua-t-il, viens que je t'embrasse, pas pour la chose, mais pour la part que tu y prens. Vous n'êtes pas le seul, repris-je, appellé à la récompense. Une belle montre m'attend, & sans

craindre qu'elle m'échappe, je voudrois néanmoins l'avoir pour vous en donner le choix. Tais-toi, reprit-il; eſt ce qu'entre nous il eſt beſoin de complimens ? Non, mais je ne me tairai pourtant qu'après vous avoir dit que nous avons encore deux cent louis à manger enſemble. Deux cent louis, interrompit-il ! Oui, & qui plus eſt huit jours de congé pour moi, afin que je vous aide ſi bien qu'il n'en demeure abſolument rien.

Le Chevalier ne pouvant ſe contenir, me ſauta de rechef au col. Que de joie en un moment, s'écria-t-il ! Profitons-en mon cher, & dis-moi par où nous commencerons. Par où tu voudras, répliquai-je, excepté ton quartier, que je veux fuir, & ne pas même y ſonger, crainte de troubler nos délices. Quoi, reprit-il, nous ne verrions pas même ta petite Pouſſette ? Qui empêche ? Eſt-ce qu'elle n'eſt pas à mes ordres, & moi aux ſiens quand je le puis ? Invente ſeulement pour le bien commun, & ne t'embaraſſe pas du particulier. Hélas ! pour deux cent louis qu'eſt-il beſoin de tant chercher ? Je n'ignorois pas que l'Hôtel de Gêvres n'étoit qu'à quatre pas. Je n'y avois pourtant

jamais été ; mais cette connoiſſance que je voulus faire, me débaraſſa de ce qui nous inquiétoit.

Tout fertile que fût le Chevalier en parties de plaiſirs, il ne me propoſa d'abord que ce gouffre de jeu toléré, comme bien d'autres, pour la ruine des jeunes gens. C'eſt un mal, me dira-t-on, mais néceſſaire, & qui obvie ſouvent à de plus grands. Je le nie, & voici comment. Que l'on s'y ruine, c'eſt choſe ſure ; car de cent joueurs qui mettront chacun cent louis dans une bourſe, tout ira au bout du mois aux Amodiateurs ou Fermiers, & de-là à Monſieur le Prince, Monſieur le Duc Brelandier en chef. Quel honneur que de mener grand train, faire grande figure aux dépens de mille jeunes gens, qui après, languiſſent tout au moins, ou ſe ſouillent de mille expédiens auxquels ils n'euſſent jamais penſé ? Mais ce n'eſt pas le tout. Ou un jeune homme ſe ruine, ou il ne ſe ruine pas. S'il ſe ruine, le voilà dans le malheureux cas que je viens de dire, & qui quelquefois va beaucoup plus loin. S'il ne ſe ruine pas tout-à-fait, il emploie ſouvent ſon reſte ou en femme, ou en vin. Ainſi cela s'appelle vé-

ritablement chasser le Diable par Belzébut, ou plutôt fournir à tous égards du bois d'Andelle au cabinet de Pluton. Je vais donner dans mon ami & moi un exemple de ces victimes, qui ne le sont pourtant pas jusqu'à être absolument immolées.

Le Chevalier ne pouvant rien imaginer sur le champ, me dit: Veux-tu que nous passions à l'Hôtel de Gêvres? Là nous y trouverons l'un ou l'autre, & peut-être Briquenai, qui en fait quelquefois ses galeries. Je le veux, répondis-je; aussi-bien c'est une de mes envies, depuis même assez longtems. Cependant, au lieu de nous y rendre par le chemin le plus court, nous passâmes par le jardin du Palais, & sortant par la petite porte, nous gagnâmes la Place des Victoires, & vinmes heurter où nous cherchions à échoir. Prêts d'entrer, le Chevalier badinant m'arrêta & me dit: Tiens, regarde, que lis-tu sur cette porte? *Hôtel de Gêvres*, répondis-je. Erreur, répliqua-t-il, c'est l'*Hôtel de tous les Diables*. Il n'y en a pas seulement un, à qui on ne le donne mille fois par jour; mais ceux qui font cette libéralité, sont encore pires. Prens garde, répliquai-je. Je rétrograde. Non, s'il te plaît.

Ce ſuiſſe que tu vois, a beſoin de ſe faire faire la mouſtache, & il faut que tu en payes la façon. Tout cela n'étoit que trop vrai, & demi-heure après je pouvois le certifier en tout point.

Nous entrâmes. Pour ſe perdre, il ſembleroit quaſi qu'on n'auroit pas beſoin de protection. Point du tout. Sans le Chevalier qui étoit connu, je n'euſſe jamais paſſé la ſeconde porte. Enfin nous montames au Toptingue & au Lanſquenet. Là je m'amuſai quelque tems à regarder. Préférant le Lanſquenet, je m'y arrêtai. Un Joueur derriere qui j'étois, tirant à lui un tas de louis d'un coup de rateau, je voulus voir ſi je n'en pourrois pas faire autant. Je mis dix louis à la réjouiſſance. Sonica je les perdis. Pour courir après, j'en couchai autant ſur une autre carte. Ceux-ci eurent le même ſort. Ouais, dis-je en moi-même, cela continuera-t-il? Je maſſai la même ſomme ſur une troiſiéme carte, elle fut plus heureuſe. Le Coupeur amena la ſienne, & ſur le champ j'eus le plaiſir de jouer du rateau. Hélas! c'eſt le ſeul que j'eus. Amorcé, quoique j'en fuſſe encore pour dix, je doublai pour ratraper ce que j'avois perdu, & me payai

de ma peine. Je calculai mal. C'étoit le jour des réjouiſſances, & cette ſeconde où j'avois mis, perdit comme la premiere. M'étant mis ſur le ton de vingt, je n'en voulus rien rabattre. Je couchai donc vingt autres louis ſur une nouvelle carte. Elle perdit. J'en pris le parti, elle perdit encore. Je changeai tout de même. Enfin l'opera fut ſi complet, qu'avant que d'être au bout j'étois à ſec. Le Chevalier de ſon côté s'échauffant comme moi, perdit tout ce qu'il avoit. Un tel opera ſouvent fait finir le combat, faute de combattans. C'eſt ce qui arriva. Quelques-uns même trouvant dans celui-ci quelque choſe de ſurnaturel crioient, *on travaille*, *on travaille !* c'eſt-à-dire en terme honnête pour ceux qui ne le ſavent pas, *qu'on friponne.* Je ne ſçai ce qui en étoit, mais à bon compte le Chevalier & moi y trouvâmes un terrible abrégé aux plaiſirs que nous nous étions promis.

M'abordant, il me dit : Avois-je raiſon ; & m'écouteras-tu une autre fois ? Ma foi, lui répondis-je, cela te ſied à merveille. N'eſt-ce pas toi George Dandin qui l'as voulu ? Toi ou moi, répliqua-t-il, je veux qu'un Panthere me dévore ſi jamais on m'y

ratrape. Ce ferment qu'il me faifoit dans fa douleur amere, n'étoit affurément que le moindre qui frappoit mes oreilles. Tous jettans feu & flammes, l'Hôtel ne fut pas feulement donné mille fois à tous les diables, mais chacun les pfalmodioit avec plus de force & de grace qu'un S. Felix ne fit jamais le bon Dieu. Ne fut-ce que la maniere dont on fe dégrade dans ces fortes de lieux, on devroit pour l'honneur de tous ceux qui les fréquentent & de ceux qui les entretiennent, les fermer pour jamais. Malgré la tempête, plufieurs néanmoins ne purent s'empêcher de rire de la faillie d'un Abbé que fon caractere retenoit. Voyant un Officier qui efcaladoit les cieux, il lui dit : Oui Monfieur, faites, & je vous tiens de moitié.

Dans l'idée où l'on étoit que l'on avoit travaillé, le Coupeur étant parti, & les Joueurs ruinés n'ayant rien de mieux à faire, vifiterent cinq ou fix cartes de la main, qui étoient reftées entieres. Ils prétendirent que c'étoit des cartes ombrées d'Italie ; que le Coupeur avoit fuppofé le jeu dont il nous avoit fi mal fervi, à celui qu'il avoit pris dans le panier ; & qu'en bon efcamotteur il avoit renvoyé deffous ces trois cartes.

l'une après l'autre, lorſqu'elles s'étoient montrées. L'ordre qui regne, ſurtout à l'Hôtel de Gêvres, & qui n'empêche pas, comme l'on voit, qu'il n'arrive des abus, fit que le Gentilhomme qui préſide à cette infernale Académie, écrivit ſur le champ à l'auteur d'un ſi bel opera. On en uſoit ainſi, parce qu'il étoit homme de qualité ; autrement il ſuffiſoit de lui faire refuſer la porte, s'il s'étoit jamais préſenté. C'étoit bien une perte pourtant, car j'appris qu'il étoit un des pilliers du Lanſquenet ; & peut-être que ſi l'on ſe fut tu, il eût rapporté en détail quarante mille livres, qu'il emportoit, diſoit-on, en gros.

Pour comble de malheur, nous ne trouvâmes, le Chevalier & moi, aucun de ceux que nous nous étions flatés de trouver. Leur bonheur ſans doute les ayant écartés, nous ſortîmes comme nous étions entrés, à l'exception de nos louis. Quelle leſſive ! me répéta triſtement mon ami, en marchant au hazard dans la rue. Bon, lui répondis-je, ce qui vient de la flute, retourne au tambour, & je ſuis déja tout conſolé. Pas moi, répliqua-t-il, à moins que tu ne viennes me tenir compagnie, & m'aider à

commenter Séneque ſur le mépris des richeſſes. Non, ton quartier me rendroit ce que je ne ſuis pas, triſte, mélancolique; retournons plutôt au Palais Royal. Allons, reprit mon ami. N'importe où je médite, pourvu que ce ſoit avec toi.

Nous retournâmes donc. Le Chevalier ſe trouvant au même lieu où deux heures auparavant il avoit été pénétré de la plus vive joie, ſe mit à faire le folâtre. Vanité des vanités s'écria-t-il, tout n'eſt que vanité ou vacuité : vanité dans nos projets, vanité dans nos bourſes; adieu paniers, vendanges ſont faites. Te tairas-tu, lui dis-je : ſonge ſeulement à remercier la Providence d'une magnifique tabatiere d'or qui te reſte encore, & dont le ſeul travail te dédommage de ta perte. La voilà, me dit-il, je crois que c'eſt elle qui nous a porté malheur : peu s'en faut que pour nous venger, je ne la réduiſe aux eſpeces qu'elle nous a fait perdre. Fi, répondis-je d'un mouvement comme celui-là! Il n'y a mouvement qui tienne, interrompit-il. Si tu étois venu chez moi, je l'euſſe miſe dans mon coffre-forr pour en tirer la valeur; mais puiſque ta volonté m'arrête, vois dans le tien, & ſi tu n'y trouves

de quoi remplacer ce qu'elle nous a fait perdre, j'exerce tout à l'heure ma vengeance ſur elle. Quel tranſport ! Il eſt d'autant plus grand, pourſuivit-il, que je l'accuſe encore de m'avoir fait oublier une biſque que je convoite à préſent.

Ce n'eſt plus vengeance, mon ami, lui répondis-je, C'eſt friandiſe à ce que je vois. Or un jour de malheur comme aujourd'hui, vous ferez s'il vous plait pénitence, & vous n'aurez à votre diner qu'une poularde de chez la Guerbois. Elle ſera donc au ris, répliqua-t-il, car j'ai beſoin de me reſtaurer. Soit, mais prenez-y garde, car demain ſera le tour de votre biſque. Oui, oui, il eſt trop tard d'ailleurs; & comme j'ai envie de la manger au Port à l'Anglois, je vois bien que tu veux que ta petite Pouſſette en ſoit, & que nous faſſions partie quarrée. Non ſeulement cela, repartis je; mais comme de nuit tous chats ſon gris, je puis bien, quoique dans votre quartier, vous donner ce ſoir à ſouper chez elle. Ah, s'écria-t-il, nous y voilà. Il n'y a rien tel que d'être ruiné à demi, on ne cherche qu'à s'achever pour ſe conſoler. Rien de plus vrai, & j'en appelle à tous ceux qui ſe ſont malheureuſement trouvés dans le cas.

Après nous être ainsi diverti mon ami & moi, je remplis ma bourse & fus lui tenir parole au mai. Deux bouteilles de Champagne, sur deux de Bourgogne, ne nous firent pas seulement oublier notre perte; mais nous animerent à notre projet. J'envoyai même, beaucoup avant la nuit, avertir ma petite Poussette. Sans aucune idée de vengeance pour la neuvaine qu'elle m'avoit fait faire autrefois, par les calomnies que m'avoit appris le Chevalier, il y en avoit bien une bonne que je ne l'avois vue. Je le dis à mon ami. Il prétendit que j'avois tort, & pour le réparer il m'obligea à partir pour arriver au moins avec la nuit. Te voilà, dit en me voyant ma petite Poussette bras dessus bras dessous; c'est-là toute la vengeance qu'elle tira de ma longue absence. Je me trompe; car quoique je l'avertisse d'abord qu'elle auroit peut-être huit jours entiers à se mieux venger, elle ne voulut pas même attendre seulement l'après souper.

Le tems que nous eûmes de reste fut employé à regler notre partie du lendemain. Je dis qu'il nous faloit Briquenai. Oh pour cela, s'écria ma petite Poussette, tu es un bon petit cœur. Loin de craindre quelque

retour

retour qui pourroit t'être préjudiciable, tu ne te ſouviens pas ſeulement de lui, mais tu le recherches. Dans le fond, ajouta-t-elle, c'eſt un bon diable; & quoiqu'il ne ſoit pas ce qu'il a été autrefois, il vaut néanmoins encore quelque choſe. Pour le conſeil, repliqua le Chevalier, c'eſt un homme excellent, je voudrois bien qu'il fût ici. Si nous envoyons chez lui, ajouta-t-il, peut-être le trouveroit-on. Nous y envoyâmes en effet; mais quoi qu'on en dît, je crois qu'il étoit quelque part en exécution; toujours nous ne le vîmes que le lendemain.

Le Chevalier pour être plus à portée, fut paſſer la nuit avec ſa Maitreſſe. Le lendemain ils vinrent nous trouver à l'heure du chocolat, & bientôt Briquenai avec un de ſes amis. Qu'y a-t-il pour votre ſervice, nous demanda-t-il d'abord? Ce matin en me rangeant, j'ai appris qu'on étoit venu chez moi de votre part. Il s'agit, répondis-je, de venir prendre part à une biſque dont je ſuppoſe que vous avez beſoin, puiſque vous nous apprenez que vous ne faites que de vous ranger. Cela eſt vrai, repliqua-t-il, & ne peut aller mieux; car outre le beſoin,

je ſuis tout prêt. Il en eſt de même, continua-t-il, de l'ami que je vous amene, & je vous crois trop galant homme pour le laiſſer aller. Vous penſez juſte, & nous pouſſons même la galanterie juſqu'à vous exhorter à retourner bien vite au lieu d'où vous venez, prendre celles que nous jugeons vous avoir mis de ſi bel humeur. Sans ſe le faire dire deux fois, Briquenai & ſon ami décamperent, & trois quarts-d'heure après nous les revîmes avec leurs Tendrons nocturnes.

Tout étant prêt, & les caroſſes à nous attendre, nous ne fîmes que deſcendre & monter. Il étoit déja tard. Nous ordonnâmes d'aller grand train, & ſans preſque nous en appercevoir, nous arrivâmes au Port à Langlois. Là Briquenai nous confeſſa que pour être bon à quelque choſe, il lui falloit une heure de repos. Toute ſa compagnie en dit autant, de ſorte que juſqu'au dîner nous fûmes réduits à la notre. Pour ne nous point ennuyer, ſi le cas l'eût voulu, nous fûmes, après avoir ordonné ce que nous ſouhaitions, nous promener le long de l'eau. Las nous retournâmes, & demi-heure après nous nous réunîmes tous à table.

Briquenai ſe réveillant à meſure qu'il ſe reſtauroit, commença à nous mettre en joie. Il débuta par attaquer la petite Pouſſette, & lui dit : ma foi tu as raiſon de t'être plainte autrefois que j'étois un peu uſé : je le ſens par le beſoin que j'avois de cette réparation, & par le bien qu'elle me fait. A boire, cria-t-il à ſon laquais, & prens garde à ne m'en point laiſſer manquer. Sa premiere raſade fut à moi, en me pronoſtiquant que je battrois bientôt de l'aile comme lui. Il en but trois, quatre. Voilà, dit-il après, comme on doit reprendre du poil de la bête. Je ſuis guéri à préſent. Que ceux qui ſe trouvent mal, en faſſent autant.

La joie & les ris s'animant de toutes parts, nous fîmes bientôt charivari. Je ne ſçai où Briquenai avoit accroché ſa compagne. C'étoit une jeune fille de ſeize ans tout au plus, jolie, aimable pour ceux qui aiment un petit air dragon. Auſſi nous dit-il qu'il avoit paſſé bail avec elle pour toute la campagne, qu'il l'habilleroit en Officier, & l'emmeneroit avec lui. Pourquoi pas en Mouſquetaire, dit le Chevalier, elle feroit infailliblement le ſecond Tome de l'Héroïne. Non, s'il vous plaît, répondit Briquenai. Le Roi n'a

déja que trop de femelles à ſon ſervice, & d'ailleurs le mien vaut bien encore le ſien. Quel charme, ajouta-t-il en l'embraſſant, lorſque d'un aſſaut je monterai à l'autre, & qu'en bon Mouſquetaire je renverſerai tour à tour Ennemi, Maitreſſe & Bureau !

En nous divertiſſant de cette idée, il nous en vint une autre : ce fut de ſolliciter la Maîtreſſe de Briquenai à ſe revétir de ſes habits, pour voir un peu l'air qu'elle auroit. Elle réſiſta : mais preſſée par nos inſtances, elle y conſentit, à condition que toutes les autres prendroient comme elle les habits de leur Amant, & que les Amans ſe revêtant des habits de leur Maitreſſes, on retourneroit ainſi à Paris. Pour nous, nous conſentîmes ; mais les autres femelles, & ſurtout ma petite Pouſſette, ne voulurent pas ſe rendre. Tout ce que nous pûmes obtenir, fut que nous nous divertirions de cette métamorphoſe dans la ſale où nous étions. Sur cet accord nous fîmes ſervir & deſſervir, c'eſt-à-dire ôter la table, faire faire grand feu, & apporter du vin en quantité, pour renvoyer nos domeſtiques, & n'avoir pas beſoin d'appeller. J'avertis le lecteur que cette avanture n'a rien de plus obſcène, que ce qui

peut arriver entre Amant & Maitreſſe qui ſe deshabillent même avec précaution l'un devant l'autre. C'eſt bien aſſez & trop, je l'avoue ; mais pourtant fort au-deſſous de ce qu'on pourroit s'imaginer.

Au moyen de deux chambres qui communiquoient à la ſale où nous étions, nous fûmes tour à tour changer d'habits, & vinmes auprès du feu nous coëffer & achever notre toilette. Le gros de la métamorphoſe étoit ce qu'il y avoit de plus groteſque. Quand on ſortit tout ébauché du particulier, c'étoit des éclats de rire à perdre haleine. A l'égard des hommes, l'un avoit l'air d'une Méduſe, l'autre d'une Mégere, celui-ci d'une Meſſaline, celui-là d'une Fameuſe ou Prêteuſe ſur gages. Pour les femmes, elles étoient plus ſupportables, le plumet ſur leur bichon leur alloit pour le moins auſſi-bien qu'à nous. C'étoit tout pourtant ; car par le bas, & aux manches, elles reſſembloient à des Pourceaugnacs, & la Maitreſſe de l'ami de Briquenai avoit véritablement la mine d'un Archer de l'Ecuelle.

Ayant fini de nous traveſtir auprès du feu, nous nous mîmes à danſer des menuets & toute ſorte de contredanſes. Le mouvement

ayant provoqué certains besoins naturels ; rien de plus comique encore. Nous craignions, & avec raison, que nos culottes ne s'en ressentissent. En effet Briquenai, toujours malheureux, eut les siennes toutes perdues. Sa Maitresse prenant plaisir à un déguisement qu'il vouloit lui donner, s'oublia jusqu'à l'extrémité ; & lorsqu'elle voulut se soulager, croyant le faire à son ordinaire, elle déposa dans ses culottes ce qu'elle pensoit mettre ailleurs.

C'est du moins la raison qu'elle donna à Briquenai. Mais comme il n'entendoit rien moins que raillerie sur cette matiere, il poussa l'oubli aussi loin qu'elle avoit fait. Il ne se contenta pas de l'appeller vingt fois saloppe & puante ; mais, si j'ose le dire, il vouloit encore lui faire lécher la doublure. Cependant elle en fut quitte pour la bien laver, nettoyer, & la faire secher au feu. Cet accident, comme il étoit arrivé au pet-en-gueule, troubla notre divertissement. Briquenai jura que de sa vie il ne se prêteroit à rien de pareil. Nous nous moquâmes de lui. Beau, lui dimes-nous, un grain de moutarde vous monte terriblement au nez. Ce malheur ne vous est-il donc jamais arrivé ? Oui

bien quelquefois, répondit-il en maugréant, mais parbleu ! jamais en pareille quantité. Un peu plus, un peu moins, repliquâmes-nous, voilà belle affaire. Allons gai, donnez-nous la main & continuons la danse. Quelque chose que nous fissions, nous ne pûmes jamais le remettre en branle.

Faute de lui & de sa Maitresse, la danse ne faisant plus que languir, nous nous mîmes à déclamer & à jouer la comédie. Ma petite Poussette commença. Elle essaya d'abord si elle joueroit aussi-bien un rôle amoureux en homme qu'en femme. Nous joignant à elle chacun sous sa métamorphose, & voyant que nous y prenions goût, elle courut à sa poche, qu'elle avoit laissée dans la chambre où nous avions elle & moi changé d'habits. Elle se doutoit d'y avoir un Recueil de Comédies. L'ayant trouvé elle l'apporta, & à l'ouverture nous apperçumes le *Grondeur*. Vivat, criâmes-nous tous à la fois. Pour cela, Briquenai, tu le joueras. Oui, dit-il, si mes culottes étoient séches. Non, non, repliqua ma petite Poussette, tu commences déja à perdre du naturel, & si tu étois séchement & proprement culotté, tu le perdrois peut-être tout-à-fait. Va, reprit-

il, il n'y a rien à craindre, & jusqu'à ce que j'en aye pris une autre, tu ne me verras gueres de bonne humeur. Si je ne craignois, ajouta-t-il, ce qu'en pourroit dire mon animal de laquais, je l'eusse envoyé me chercher de quoi changer ; mais je crois qu'il vaut mieux encore prendre patience.

Tel qu'il étoit, nous l'obligeâmes à venir jouer. Bien ou mal, jamais Comédie ne donna tant de plaisir ; & sans la nuit qui tint lieu de rideau, je crois que nous l'eussions poussée jusqu'au lendemain. Ce ne fut même qu'en nous promettant de recommencer, que nous fûmes nous remettre chacun dans nos habits. A la chandelle, disions-nous, cela ira encore beaucoup mieux. Mais un plaisir fait souvent oublier l'autre. Celui-ci finit, nous n'y pensâmes plus.

Nous étant racommodés à la grosse morguienne, nous appellâmes pour avoir des lumieres, & ordonner le souper. En attendant nos Maitresses tâcherent de rassembler leurs charmes mis en déroute par le déguisement ; & sans nous soucier des notres, nous leur prétâmes la main. Briquenai, crainte de la moindre humidité, avoit attendu jusques-là à se reculotter. Cette cérémonie

rémonie fut encore divertiſſante. Au diable la puante, diſoit-il, en paſſant une jambe après l'autre ! Je voudrois que tu fuſſes pour jamais bondonnée. Il y a moyen, répondîmes nous ; avec ſon gros nez, rien de plus aiſé. Eût-elle plutôt, repliqua-t-il, & vous auſſi, le derriere ouvert pour toute la vie. Là, là, tu recommences, ſemble-t-il ; ne vois-tu donc pas combien elle eſt fâchée ? En effet la pauvre fille, depuis le moment de ſon incongruité, paroiſſoit ſi navrée qu'elle faiſoit peine à voir.

Nos Maitreſſes rajuſtées autant que cela ſe pouvoit, & nous à la garde de Dieu, nous nous réunîmes pour remplir l'intervalle du ſouper autour du feu. Ce n'eſt pas que nous en euſſions grand beſoin ; mais l'ayant fait allumer à tout hazard, nous achevions d'en profiter. Sans beaucoup attendre, le ſouper arriva. Au lieu du cercle que nous formions près du feu, nous fûmes ſans peine le former à table. Les premiers momens s'employerent à réparer les forces que la danſe & les ris avoient alterées. Après vinrent les chanſons, qui nous occuperent le temps de la nuit qui nous reſtoit à paſſer. C'étoit déja une réſolution priſe. Nous vîmes avec plaiſir que

Briquenai ſembloit le pardonner abſolument à ſa pauvre délinquante. Qui ne l'auroit cru en effet ? il ne ſe diſſipoit pas moins avec elle, que nous avec les notres. Cependant tout diſparut, lorſqu'on commença à parler de lit.

Dans toute la maiſon il n'y en avoit que trois, que malgré notre préoccupation nous avions déja récapitulés. Cela n'étoit pas difficile, puiſqu'ils étoient de notre département ; deux dans l'une des chambres où nous avions changé d'habits, & le troiſiéme dans l'autre. Cependant, comme nous ne ſavions pas qu'il n'y avoit que ces lits-là dans le logis, nous fîmes venir l'Hôte. C'eſt tout ce que j'en ai, nous dit-il, Meſſieurs. Voyez, s'il vous plaît, de vous accommoder. Hé bien, répondîmes-nous, c'eſt aſſez. Les Dames ſe coucheront, & nous, nous ferons comme nous pourrons. Il ſçavoit bien à quoi s'en tenir le drolle, & nous auſſi.

A peine fut-il ſorti, que nous délibérâmes ſur le lit qui nous manquoit. Que rien ne vous inquiete, dit Briquenai ; pour moi je fais renouveller le feu, & me couche dans un fauteuil. Son ami, ſoit qu'il partageât

l'eſpece de reſſentiment qu'il marquoit par-là contre ſa Maitreſſe, ſoit plutôt qu'ils en euſſent tous deux par deſſus la gorge, aſſura qu'il lui tiendroit compagnie. Fort bien, dit ma petite Pouſſette. Vous deux chacun dans un fauteuil, vos délaiſſées dans un lit, & nous dans les autres, chacun trouvera ſon compte. Oui! parbleu! repliqua Briquenai, & ſurtout notre Hôte, car je vuide ſa cave. Belle menace! interrompis-je. Ne ſçais-tu pas que c'eſt moi qui régale, & que s'il ne s'en trouve pas aſſez, tu peux envoyer à Paris? Brave, s'écria-t-il, couche toi donc mon ami, & laiſſe-moi boire. *Holà hé*, ajouta-t-il à ſon laquais, *écoute! Qu'on m'apporte ici cent bouteilles, pour me noyer dans le vin.* Il ne ceſſa de nous étourdir de cette chanſon, juſqu'à ce que nous le laiſſames avec ſon ami pour nous aller coucher. Je jure que de quelque façon que cela ſe paſſa, elle fut remplie, & que pour un tel écot, je n'eus de ma vie tant de vin à payer.

En le quitant nous lui dimes bon ſoir. Point de bon ſoir, répondit-il, je veux à chaque quart-d'heure voir comment cela va. Ma petite Pouſſette qui le connoiſſoit, chercha la clef de notre chambre pour nous ren-

fermer. Peine inutile, s'écria-t-il lui-même. En effet, ſans que nous l'euſſions vu, il s'en étoit déja emparé. Pour y remédier nous nous baricadâmes en dedans, mais nous n'avions que des chaiſes, & au premier choc il les culbuta. Autant eut-il valu que nous ne nous fuſſions point couchés. Il tint ſi bien parole, que ſans ceſſe il étoit à nous, la bouteille & le verre à la main. Allons, crioit-il, point de vin, point d'amour. Je ſçai ce qui en eſt, il faut boire, ou parbleu, je vous l'entonne. Briquenai mon ami, laiſſe-nous; crois-tu que le plaiſir du lit ne vaut pas bien celui de boire ? Tous deux valent mieux. Je n'en ai qu'un, & encore je veux le partager. Vois ſi l'on peut rien de plus généreux. Non, mais tu le ſerois bien davantage, ſi tu nous laiſſois dormir. Ne ſçais-tu pas que dormir eſt un tems perdu ? Allons, allons, point tant de raiſon. Le vin s'évente, & alors il ne vaut rien.

Pour nous procurer un moment de repos il falloit boire, ou du moins en faire ſemblant. Je dis faire ſemblant ; parce qu'au lieu d'avaler, je répandois adroitement le vin dans la rueile de mon lit. Pour ma petite Pouſſette, il ne lui en verſoit que peu, en-

core avoit-elle la permission d'en laisser. A la fin, abbatu de sommeil & de boisson, il s'endormit, & nous goutames alors quelque repos. Il auroit duré plus longtems, si lui-même encore n'étoit venu le troubler. De bout, de bout! s'écria-t-il; quoi morbleu à dix heures au lit! Il n'en étoit pourtant que sept ou huit, & malgré cela nous aimâmes mieux nous lever, que de l'avoir à nous persécuter. Les autres faisant plus de résistance, il jetta leur couverture à bas, & les obligea à faire comme nous. Tous comparaissant, chacun se mit à déjeuner. Lui & son ami firent apporter tout le caffé du logis. Le Chevalier, sa Maitresse, & les deux autres abandonnées, choisirent du thé. Pour moi je tins compagnie à ma petite Poussette, qui aimant le chocolat, s'en étoit pourvue à tout évenement: c'étoit sa vie, ainsi que le recueil de Comédies; mais l'un pourtant ne s'étoit trouvé sur elle que par hazard, & l'autre étoit une précaution expresse de sa friandise, qui peut-être n'eût pas trouvé à se satisfaire dans l'endroit.

Pendant que nous étions encore à déjeuner, la Maitresse de Briquenai qui avoit déja fait, & qui étoit près des fenêtres à mélanco-

liſer, vit entrer des Pêcheurs avec la plus magnifique pêche. Elle nous le dit, nous voulûmes voir, & cela nous engagea à demeurer à dîner. Chacun choiſit le poiſſon qu'il aimoit. En ayant pris de chaque ſorte, nous appellâmes l'hôte, pour lui dire d'en faire une matelotte, & de mettre le reſte à toute ſauce. Comme il s'en alloit, je lui criai : Faites vite, mais pourtant n'oubliez pas une ſoupe à l'oignon, dont nous avons grand beſoin. Et toi plus que perſonne, dis-je à Briquenai. Si tu te voyois ; ton nez, tes yeux, ne tranſpirent que le vin, & tes levres en ſont toutes teintes. Que dis-tu ? cela ne ſe peut ; car je l'ai rendu par ſeaux juſqu'à la derniere goute, Si ce n'eſt pas le vin, repris-je, c'eſt donc la lie. Oh parbleu ! repliqua-t'il, entre & vois. En me diſant cela, il m'ouvre une bouche ſi grande, que lorſqu'il voulut la fermer il ne put.

Ce ſpectacle nous fit d'abord pâmer de rire ; mais hurlant après ſans pouvoir parler, nous eumes une frayeur mortelle. Pas un de nous ne ſavoit ce que cela vouloit dire. Nous crumes, & à ces hurlemens & à ces geſtes, qu'il avoit le diable. Ce n'étoit pourtant que ſa machoire qui étoit diſlo-

quée. Son laquais, qui avoit vu la même chose chez un Chirurgien où il avoit appris à saigner & raser, entra au bruit, & d'un coup de poing la lui remit. Je te remercie, dit-il incontinent, tu me tires du plus vilain embarras où je me sois vu de ma vie. Un pareil coup de poing, ajouta-t-il, vaut bien un écu. Il le tire, le lui donne, & le laquais tournant le dos s'en va.

Quel diable de tour nous as-tu joué, lui dîmes-nous ? Ventrebleu ! c'est bien à moi que je me le suis joué, répondit-il ; de ma vie je ne me suis trouvé en pareille détresse. Il le falloit ; car de tout le vin qu'il avoit bu, les fumées étoient si bien dissipées qu'il n'y paroissoit plus. Cet accident néanmoins avoit généralement porté coup à sa belle humeur. Sa Maitresse, par simplicité ou par vengeance, la réveilla tant soit peu. Pour cela, lui dit-elle, j'ai cru, après toutes les injures que tu m'as dites, que ce n'étoit pas moins que le diable qui te mettoit un baillon. Malgré tout, ajouta-t'elle, j'ai fait pour toi plusieurs signes de croix. Grand remede, s'écria-t'il ! Bon encore, si ç'eut été quelques chastes & pudiques Nones. Nones, reprit-elle ! Sçais-tu que tous les jours je me

bénis les doigts avec plus de dévotion qu'elles. Tu as parbleu raiſon : j'en ai plus d'une preuve, & celle d'hier ſurtout l'auroit fait faire juſqu'au fond de l'abîme.

Ce dialogue fut interrompu par la ſoupe à l'oignon qu'on vint nous ſervir. Nous nous jettâmes deſſus, & en fimes l'éloge juſqu'à la derniere goute. Malgré cela, ni la converſation qui avoit précédé, ni rien de tout ce qui parut avec la ſoupe, ne put nous égayer comme la veille. Cependant ſans triſteſſe, nous dinâmes ce qu'on appelle à la Bourgeoiſe. Auſſi-tôt après nous partîmes. Chemin faiſant, Briquenai, frais comme un poiſſon, ſe propoſa de nous donner à ſouper. Nous nous y fuſſions oppoſés, s'il n'eût été dans un caroſſe ſéparé avec ſon ami, & chacun leur Maitreſſe. Ce fut même une tricherie galante de ſa part, c'eſt-à-dire que tenant le devant, & ayant fait dire à notre cocher qu'il n'avoit qu'à ſuivre, il fit arrêter chez un Traiteur, au lieu d'aller chez la petite Pouſſette.

Malgré, bon gré, il falut ceder à ſon autorité. Tu es bien entier, lui dîmes-nous ; tu ſçais que nous n'avons beſoin que de repos, & toi plus que perſonne, & cependant

tu nous arrêtes. N'importe, repliqua-t'il, c'eſt la clôture du jubilé ; & duſſiez vous deſcendre chez les morts, vous le ferez. Deſcendus & entrés, nous voulumes encore le mettre à la raiſon, ſurtout entendant qu'il ordonnoit un régal abſolument inutile. A quoi bon, nous recriâmes-nous ? Point tant de raiſon, nous dit-il, & plus d'obéiſſance. Si vous n'êtes pas contens, mon laquais eſt déja parti pour vous aller chercher de la ſymphonie. C'eſt mon tour, vous m'avez fait égoſiller à danſer ; mais vous le ferez au cors de chaſſe, ou le diable vous emportera. En effet deux cors, violons, haut-bois arriverent, & il falut obéir.

Ranimés par ces inſtrumens, nous fîmes bientôt de gré, ce que nous n'avions commencé que par force. Briquenai & ſon ami ſe racommodans avec leurs Maitreſſes, nous imitâmes leurs tranſports. De cadence en cadence, nous fimes à peu près comme la chandelle qui s'éteint. Je parle ſurtout de moi, qui n'étant point accoutumé à la vie que je menois depuis quelque tems, payai bientôt en détail tous les plaiſirs que j'avois goûtés, ou plutôt les débauches auxquelles je m'étois livré. Ce qui m'arriva, eſt le

moins qu'on ait à craindre en pareil cas. J'entens un dérangement de ſanté preſque inévitable. Si ce n'eſt tôt, c'eſt tard, mais toujours à propos, quand après tout on écoute ce réveil de la Providence.

C'eſt un malheur pour tout le monde en général, & pour les jeunes gens en particulier, que de regarder la ſanté, moins comme un bien, que comme une exemption de peines. J'avoue que c'eſt ſurtout un de ces biens dont on ne connoît le prix, que lorſque l'on ceſſe de le poſſéder. Mais eſt-ce donc que tant & tant d'exemples ne ſuffiront jamais, pour perſuader qu'il n'y a point de pareils tréſors ; & que, ne fut-ce que la crainte de le perdre, on devroit moins le riſquer ! J'en doute. Mais quoi qu'il en ſoit, heureux quiconque ne s'expoſera pas à en faire l'expérience ! Un jeune homme d'un bon tempérament réſiſte une fois, deux fois. Cela même avec ſes paſſions le ſéduit ; mais pour me ſervir d'un proverbe, *Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle ſe caſſe*, & j'oſe dire qu'il n'y a plus de remede.

Briquenai ne cherchant qu'à ſe ranimer, & nous avec lui, ſe mit tellement en belle humeur, qu'il paroiſſoit moins finir la partie

que la commencer. Le ſouper étant ſervi, & chacun s'étant placé à côté de ſon objet, il attaqua ſa Maitreſſe, mais d'une façon tout oppoſée à la précédente. Il ſuppoſa ce qui certainement n'étoit pas, c'eſt à-dire qu'elle ſe reſſentoit du paſſé, & qu'elle lui faiſoit la mine. Je crois que tu boudes, lui dit-il ? Oui parbleu ! elle boude, & je voudrois bien ſçavoir pourquoi. Baiſe moi, ajouta-t'il. Si tu ne veux pas, ne baiſe pas ; mais pourtant je le veux, & que tu me prouves aujourd'hui ce que l'on a dit il y a mille ans, que *la colere des Amans n'eſt qu'un redoublement d'amour.* Dépêche-toi, autrement je pars comme tu ſçais, & je te laiſſe-là. Plutôt mourir, lui répondit-elle en ſe jettant à ſon col. Tout méchant que tu es, je prétens te ſuivre par-tout. S'accolans les voilà à nous donner la comédie, & bientôt preſque la Tragédie.

Ce n'eſt pas le tout, reprit Briquenai après avoir aſſez folatré ; tu m'aimes à ce qu'il paroît, mais j'en veux d'autres marques. Quelles ? parle, tout eſt à toi. Je veux, continua-t'il, te faire un ſuçon ſur l'œil ; c'eſt le témoignage par excellence, & le ſceau que je donne pour un bail auſſi

long que celui d'une campagne. La pauvre fille ne ſçavoit ce que c'étoit, non plus que la plûpart de nous. Elle lui prête amoureuſement ſon œil, & Briquenai ſe mettant à le ſucer, il le tire à moitié de la tête, & le rend auſſi noir que la cheminée. Ayant lâché priſes nous tombâmes dans la derniere ſurpriſe, croyant qu'il l'avoit éborgnée. La petite Pouſſette & l'ami de Briquenai ſe mirent à faire de grands éclats de rire. Les autres ne diſoient mot, ni moi ſurtout, qui me fâchai pour la premiere fois contre ma Maitreſſe, & lui reprochai le plaiſir qu'elle prenoit à cette cruauté.

J'en étois ſi frappé, que je me fuſſe peut-être fait une affaire avec Briquenai, ſi Pouſſette ne m'eût dit que ce n'étoit rien, que lui-même lui avoit une fois joué le tour pour l'empêcher de ſortir, & qu'elle en avoit été quitte pour garder la chambre, comme il le vouloit. Cela m'appaiſa, mais non pas l'éborgnée, qui ſe voyant au miroir, & croyant réellement avoir perdu l'un de ſes plus beaux ornemens, vint avec furie pour lui ſauter à la gorge & l'étrangler. Briquenai ſur ſes gardes, la repouſſa. Démon ! lui dit-elle, car pour le coup je vois bien que tu en

ès un, dès hier tu commences à me faire mourir ; & parce que j'ai pris patience, tu m'acheves aujourd'hui. C'eſt donc pour cela, Monſieur le tigre, que vous avez ce ſoir ſi bien fait le mâtou ? Ne crois pas que tu m'échappes. Je t'enverrai aux enfers, duſſai-je y deſcendre avec toi.

Briquenai d'un air grave ſe plaiſoit à la regarder. Admirez, nous dit-il, ce poing ſur le côté, cet autre prêt à faire rage, un œil qui marque déja le fruit de la guerre, l'autre une grenade allumée, & par deſſus tout ce viſage qui ne reſpire que flammes. Cet attirail n'étoit que trop vrai, & peu s'en fallut qu'il ne cauſat malheur. Notre petit Démon repouſſé & enragé, ſe jetta ſur une de nos épées, qu'elle apperçut à côté, & la tirant elle fondit ſur Briquenai pour l'en percer. S'il n'eût paré le coup de la main, la tragédie étoit jouée. Nous ſautâmes ſur elle, & l'empêchâmes de redoubler ; mais rien ne put la calmer, que lorſqu'on lui certifia que ſon œil en reviendroit, & qu'elle en ſeroit quitte pour ſe tenir quelque tems en papillottes. En effet, ce n'étoit pas proprement ſon œil qui étoit ſorti, mais la paupiere gonflée & noircie ſans le moindre ſentiment de douleur.

L'ayant miſe à la raiſon, Briquenai commença de rechef à la turlupiner. Il lui jura que ſon courage l'embraſoit plus que jamais, & qu'au lieu d'un œil, c'étoit un teton qu'il vouloit lui ôter, afin d'en faire une Amazone. Ils ſe racommoderent pourtant ; mais comme il étoit déja tard, ce ne fut que pour ſe retirer. Nos caroſſes que nous avions renvoyés, étoient de retour à la porte. Nous prîmes à table même congé les uns des autres. Le Chevalier en paſſant rentra avec ſa Maitreſſe, & je fus en faire autant chez la mienne.

Fatigué je me mis au lit, & n'en ſortis que le lendemain à midi, pour manger d'un excellent potage que je trouvai tout prêt. Ma petite Pouſſette ayant un rôle à étudier, ſe retira ; & moi avec le Chevalier qui m'étoit venu trouver, nous nous mîmes auſſi à déclamer. Nous paſſâmes ainſi notre tems juſqu'à l'heure du ſouper. A table tous trois, nous n'eûmes certainement pas moins de plaiſir qu'à la partie que nous venions de faire. Nous avions peine à nous ſéparer. Cependant nous le fîmes, mais pour ne nous pas quitter. Le Chevalier & moi nous couchâmes enſemble ; & ma petite Pouſſette

bien aiſe auſſi d'avoir du repos, ſurtout ayant à jouer le lendemain, ſe retira dans un petit lit qui ne ſervoit qu'en pareil cas.

Nous étant réunis le matin, nous nous amusâmes à tout ce que nous pûmes jusqu'à l'heure de la Comédie. Nous y allâmes enſemble tous trois, mais je ne fus pas peu ſurpris d'y voir arriver le Prince, ſurtout ce jour-là que la Deſmares ne jouoit pas. Le voyant de loin, je courus & me rangeai en révérence. Te voilà, me dit-il, c'eſt une modeſtie. Aſſurément, Monſeigneur, & je crains une autrefois de n'avoir plus de congé. Oui tu l'auras reprit-il, mais à condition, ajouta-t'il en ſe penchant ſur moi & d'un ton plus bas, que tu reviendras avec moi, car cet Abbé me laiſſe mourir. Fort bien Monſeigneur, je ſuis prêt à l'ordre. En effet je le ſuivis ſur le théâtre, & à mon habit près on eût dit que j'étois arrivé avec lui.

Cependant voulant avertir le Chevalier & la petite Pouſſette, je m'échappai à la fin de la premiere piece, & les trouvai tous deux enſemble. Triſte nouvelle, leur dis-je, il faut que je me retire avec le Prince. Ma foi je m'en ſuis quaſi douté, me dit le Chevalier, après ce que Mademoiſelle vient de

m'apprendre. Quoi ? c'eſt que la Deſmares a fait dire au Prince qu'elle étoit malade, & je m'imagine qu'il n'eſt ici que par deſeſpoir. Oui, reprit Pouſſette, Mademoiſelle Deſmares feroit beaucoup mieux de s'en tenir au réel, que de courir à l'imaginaire. Ceci étoit une énigme pour moi. Voulant la pénétrer, la petite Pouſſette me l'expliqua. Il s'agiſſoit de Baron, Roi de Théâtre, que la Deſmares, comme tout le monde l'a ſçu depuis, préféroit au Prince. Ma gentille Maitreſſe ſe plaignoit dû caprice de ſon amie, qui nous arrachoit l'un à l'autre plutôt que nous ne l'avions prévu.

Elle me dit, & je ne ſçai trop pourquoi, qu'elle voudroit bien ſçavoir ſi la Deſmares auroit eu l'audace de faire le compliment au Prince lui-même, ou ſi elle l'auroit fait à quelqu'un de ſa part. Je lui promis de le ſçavoir, & rien en effet ne m'étoit plus aiſé. Je les quitai. En rentrant ſur le théâtre, j'abordai un des Pages qui accompagnoit le Prince. C'étoit un jeune homme d'environ onze à douze ans, que la ſtature renvoyoit encore plus vers l'enfance, mais d'ailleurs eſpiégle s'il en fut jamais. Je lui demandai à quelle heure le Prince étoit ſorti de ſon Palais,

lais, & s'il étoit venu en droiture. Oui, dit-il, en droiture autant que cela ſe peut. Comment autant que cela ſe peut? Sans-doute, reprit-il : eſt-ce que nous pouvions nous empêcher de paſſer chez la Deſmares? Quoi le Prince a paſſé chez la Deſmares, & i n'y eſt pas demeuré? Qu'y aurions-nous fait, repliqua-t'il? lui voir rendre un lavement qu'elle avoit pris? Mais c'eſt une carogne, qui, je ſuis ſûr, eſt actuellement à s'en faire donner. Te tairas-tu, lui dis-je. Non pardié! & je veux même que le Prince le ſache. Je connus bien qu'il avoit quelque choſe; mais comme la petite piece commençoit, je differai à le queſtionner juſqu'à notre retour.

Je demeurai encore un moment près de lui. Auſſi-tôt que je le vis attentif, je me gliſſai, parce que je ne le voulois pas avec moi; & allant trouver Pouſſette qui étoit à m'attendre avec le Chevalier, je lui appris ce qu'elle vouloit ſçavoir. Elle conclut, comme elle avoit déja fait, que la Deſmares étoit une fanatique, qu'elle l'avoit juſques-là retenu, mais qu'elle voyoit bien à préſent que la folie prenoit le deſſus. C'eſt ainſi que gros Jean remontre quelquefois à ſon

Curé. Je crois pourtant que si la petite Poussette avoit été dans le cas, elle se fut mieux gouvernée ; c'est-à-dire, que quoique Comédienne, elle avoit trop de sentiment pour donner à un grand Prince aucun rival de sa troupe. L'ayant satisfaite, je lui souhaitai le bon soir & à mon ami. Buvez à ma santé, leur dis-je, & qu'absent de corps je vous sois aussi présent à l'esprit, que vous êtes sûrs de l'être au mien.

La Comédie finie je suivis le Prince, & fus au Palais Royal terminer mon congé. Soit que mon Maître s'imaginât que je pouvois avoir quelque regret & qu'il voulut m'en consoler, soit que satisfait de mon obéissance elle lui rappellât la mémoire, il me donna dès en arrivant la montre qu'il m'avoit promise. Va voir l'Abbé, me dit-il après ; soupe avec lui, car il n'ose paroître en compagnie ; & trouvez-vous tous deux de bonne heure à mon coucher. Je fus en effet trouver l'Abbé ; mais quoique bien aise de le voir, je le priai de me laisser aller causer un quart-d'heure avec mon petit camarade.

J'ai déja dit que c'étoit un espiégle, mais ce n'est pas assez. Par-là on entend, surtout

dans un Page, une méchante malice, & quelquefois assez peu d'esprit : mais dans celui-ci au contraire, il y avoit beaucoup d'esprit, & d'ailleurs un cœur excellent, ce qui le rendoit malin sans être mauvais. De tous les Pages c'étoit celui qui me revenoit le plus. Quoique jeune il étoit mon ancien, & si je ne m'étois pas déja beaucoup lié avec lui, c'est que nos âges, & surtout son air enfantin, s'y opposoient. Cependant, comme je commençai dès-lors à ne plus avoir égard à ces obstacles, & que bientôt même je le chéris de la plus tendre amitié, je ne crois pas seulement devoir dire son nom, mais éclaircir mieux son portrait.

Il s'appelloit Robillard : Gentilhomme à toute épreuve, mais qui, comme bien d'autres, n'en étoit pas plus à son aise, & avoit besoin de protection. Il étoit beau comme un ange, bien pris dans sa petite taille qui charmoit alors, & ne lui laissoit rien à souhaiter que de grandir avec l'âge ; ce qui n'arriva jamais, du-moins à son gré. Pour le cœur & l'esprit, rien ne promettoit plus. Tous deux portoient les plus belles sémences, aussi, loin de rien perdre en germant, elles ne firent qu'acquérir ce qui leur man-

quoit. Je trouvai toujours dans ce jeune homme un véritable ami. C'eſt auſſi ce qu'il trouva toujours en moi ; & quoique le plus propre à me donner de l'ombrage, je n'en pris jamais que pour le ſervir, & lui procurer un ſort beaucoup plus doux que je n'ai fait pour moi-même.

Ayant donc quitté l'Abbé, je fus chercher mon petit Robillard ; je le trouvai. Qu'avois-tu, lui dis-je après l'avoir mis ſur les voies, pour parler comme tu as fait de la Deſmares ? Ce que j'avois, repondit il, le voici. Le Prince avant que de paſſer lui-même chez elle, m'a envoyé voir ſi elle y étoit. On m'a répondu d'abord que non ; mais l'ayant apperçue de l'antichambre où j'étois, par la porte même que ſa femme de chambre fermoit, j'ai fait du bruit, & je lui ai dit qu'elle mentoit. Malgré elle je ſuis entré. Non ſeulement j'ai trouvé la Deſmares, mais un homme qui s'échappoit dans ſon cabinet de toilette. Que veut dire cela, Madame, lui ai-je dit ? Que veut dire cela vous-même, m'a-t'elle répondu ? Eſt-ce ainſi qu'on entre, ſurtout quand on vous fait dire qu'on n'y eſt pas ? Aſſurément, je le vois que vous n'y êtes pas, ni vous, ni per-

ſonne. Eſt-ce que vous ne ſçavez pas que quand une Dame eſt indiſpoſée, elle n'y eſt jamais. Aſſurément, & c'eſt le Médecin ſans-doute ou l'Apoticaire que j'ai vu fuir par cette porte. Que vous importe ; dites ſeulement au Prince que je ſuis malade, & que je ne reçois perſonne. Moi, me ſuis-je écrié en levant le pié, je ne ſçai pas mentir ſi impudemment. En effet j'aurois fait l'hiſtoire au Prince, ſi je l'euſſe trouvé ſeul ; mais ayant avec lui pluſieurs Seigneurs, il m'a fallu malgré moi obéir à cette carogne. Sans-doute qu'il n'a pas même voulu m'en croire, & que c'eſt pour cela que nous y avons paſſé : mais pis encore que la premiere fois, on a dit à mon camarade qu'elle avoit pris un remede. Tu vois bien, m'ajouta-t'il, que l'honneur de notre Prince y eſt intéreſſé. Comme tu peux mieux lui parler que moi, fais-le, & ſois certain que ce que j'avance je ſuis prêt à le ſoutenir. Hélas ! c'eſt de quoi il s'agiſſoit le moins ; mais il ne le ſçavoit pas encore, ni moi non plus.

De retour auprès de l'Abbé, je n'eus rien de plus preſſé que de lui raconter ce que je venois d'entendre. Tant mieux, me dit-il, cela me ſervira peut-être à rompre encore

une fois un commerce qui mine le Prince. Ce diſcours me piquant de curioſité, je priai l'Abbé de vouloir la ſatisfaire. Eſt-ce donc, reprit-il, que tu ne ſçais pas que cet amour n'eſt qu'un jeu renouvellé des Grecs ? Oui bien, mais le reſte ? Le reſte, repliqua-t'il, c'eſt que la Deſinares eſt une vraie Meſſaline, plutôt laſſe que raſſaſiée. Je ne t'en citerai qu'un exemple, mais qui je crois te ſuffira. Dans le commencement que le Prince la vit, ou plutôt au fort de ſa premiere intrigue, elle s'aviſa de devenir enceinte. Le Prince réjoui, & voyant qu'elle avançoit heureuſement, lui dit un jour frappant ſur ſa bedaine : Bon, cela va bien. Oui Monſeigneur, répondit-elle, mais il y manque encore les cheveux, & je vous prie de les faire l'un après l'autre. Cette priere que le Prince ſe plut à regarder plutôt comme une marque d'amour que de lubricité, l'embraſa tellement qu'il voulut la rendre efficace. Mais déja épuiſé, il penſa mourir à la peine. La maladie qu'il eut, ſervit à faire connoître la Meſſaline. Au lieu de mener deuil, ce n'étoit chez elle que duo, & ſurtout avec Baron, ce Roi des Comédiens. C'eſt lui que ſurement ton camarade a

trouvé encore avec elle : mais comme cette indigne concurrence m'a déja ſervi deux fois à faire rompre le Prince, j'eſpere qu'elle me réuſſira encore.

Fin du Tome premier.

University of Toronto Library

DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET

438301

[Varenne, Jacques de]
Memoires du Chevalier de Ravanne.
Vol.1.

LF
V2952m

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 22 05 11 001 2